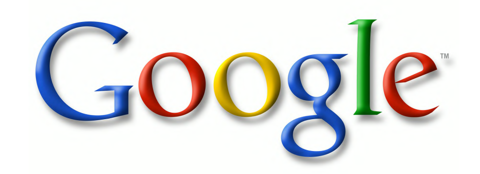
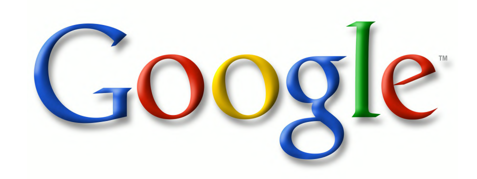
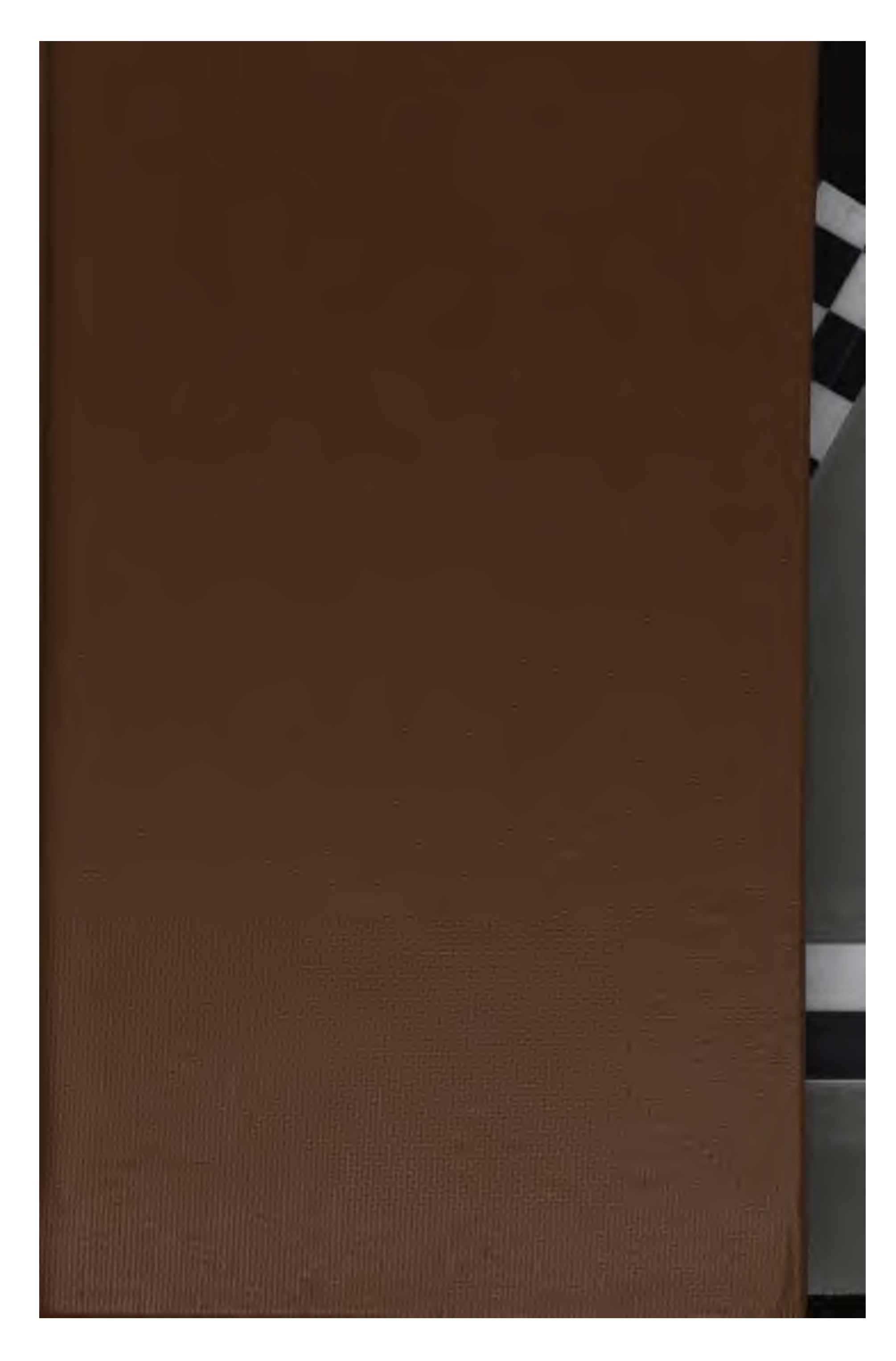



Google



LA
GUERRE DE 1870

L'ESPRIT PARISIEN

PRODUIT DU RÉGIME IMPÉRIAL

PAR

ÉMILE LECLERCQ.

CINQUIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE D'UNE PRÉFACE.

BRUXELLES

F. CLAASSEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE LA MADELEINE, [illegible].

1871

LA GUERRE DE 1870

Bruxelles. — Typ. de CH. et A. VANDERAUWERA.

LA
GUERRE DE 1870

L'ESPRIT PARISIEN

PRODUIT DU RÉGIME IMPÉRIAL

PAR

ÉMILE LECLERCQ

CINQUIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE D'UNE PRÉFACE

BRUXELLES

F. CLAASSEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE LA MADELEINE, 86

1871

PRÉFACE

POUR LA QUATRIEME ÉDITION.

Ce petit livre a probablement répondu à un sentiment public. En un mois, trois éditions ont été enlevées; une quatrième est devenue nécessaire Je n'ai garde de perdre cette belle occasion de féliciter mon éditeur et de me féliciter moi-même.

C'est avant tout un succès de curiosité; le titre de l'ouvrage a alléché bien des acheteurs. Puisque le titre ne mentait pas, je n'ai pas à montrer de confusion.

Cependant, il me plaît de me faire illusion : je me figure qu'il y a eu dans l'empressement du public — belge, allemand, hollandais et suisse — autre chose que de la curiosité : par exemple, l'esprit de justice qui est en nous, et qui se manifeste avec tant de vivacité lorsque les circonstances sont de nature à le réveiller.

En écrivant contre la guerre, contre le mensonge et la fanfaronnade — et contre le droit de conquête — j'étais à peu près certain de faire éclater les sentiments généreux et les indignations loyales.

*

*
* *

Depuis que j'ai fait ce travail, rien n'a changé dans la situation. Paris et la France se défendent toujours. Les armées de province même semblent devenir plus nombreuses à mesure qu'elles sont battues. Les Allemands aguerrissent leurs ennemis : cela était inévitable, du moment que les Français ne voulaient pas se reconnaître vaincus. Les armées allemandes serrent Paris de plus près, et peut-être le mois de janvier ne se passera-t-il pas avant que la grande ville n'ait déposé les armes.

Mais sera-ce la fin? Paris rendu, la France se déclarera-t-elle défaite?

Nous sommes toujours devant le même inconnu. Le roi Guillaume, M. de Bismark et M de Moltke ne voient pas plus que les non initiés apparaître l'aube de la paix. Qui sait ce qui se sera passé d'aujourd'hui, 12 janvier, au printemps prochain!...

*
* *

J'essaierai d'éclaircir, en cette courte préface, un fait qui a paru bien étrange à certaines gens : c'est le revirement de l'opinion publique, pendant la guerre, en Angleterre et dans notre pays. Ce revirement a été déclaré brusque et inexplicable par une minorité de penseurs, qui sont restés quand même partisans de l'empereur d'Allemagne, devenu implacable. Je ne vois cependant rien d'illogique dans cette manière de comprendre les choses et d'en tirer des conclusions.

L'Allemagne, vilainement attaquée, s'est défendue et a battu son ennemi « comme vieille ferraille, » selon l'expression pittoresque de M. Vogt.

Les partisans de Bonaparte et de la France bonapartiste, pendant les mois de juillet et d'août, existaient

surtout à Paris et dans la partie chauvine du peuple français. Ce livre le démontre suffisamment. La France, ayant suivi la fortune du héros de Sedan, lors même qu'elle eût rechigné de ci de-là, méritait la terrible leçon qu'elle venait de recevoir.

Et même en marchant sur Paris et en donnant au « cerveau de l'univers » une de ces épouvantes qui ne s'oublient jamais, le roi Guillaume et ses conseillers pouvaient encore être applaudis.

On s'attendait à ce que le victorieux montrât une telle grandeur d'âme et un sentiment de la justice si élevé que l'univers entier fût forcé de l'applaudir avec enthousiasme Pourquoi? Je n'en sais rien. Il y aurait eu là quelque chose de chevaleresque, mais le chevaleresque est un anachronisme à notre époque. L'idée du vainqueur tendant la main aux Français et leur disant : « Soyons de vrais hommes; réconcilions-nous; dépassons les triomphateurs et les vaincus de l'antiquité par une attitude vraiment humaine, » — cette idée et ces paroles eussent trouvé l'Europe préparée et fussent tombées dans des consciences ouvertes aux plus nobles émotions.

C'était trop espérer; le résultat l'a bien prouvé. Le roi Guillaume a cru devoir poursuivre son idée avec acharnement. De son côté, la république naissante s'est montrée plus orgueilleuse que sage; le vœu de l'opinion publique a été ainsi déçu, et cette déception a produit le revirement brusque qu'on ne pardonne point aux Anglais et aux Belges. C'est la déconvenue qui a exagéré cette impression : plus on avait espéré, plus rapidement l'évolution s'est faite.

Il me plaît de tout dire, dussé-je maintenant heurter les sentiments nouveaux.

Ce ne sont pas « les Français » qui ont reconquis l'opinion publique, mais la cause qu'ils défendent. Il y a là une distinction que je tenais à faire et qui me semble avoir une certaine valeur.

*
* *

Depuis que le bonapartisme est si honteusement tombé, la France, livrée à elle-même, n'a pas montré beaucoup plus de sens commun qu'auparavant.

Je sais que l'heure est fiévreuse, que les cerveaux sont en ébullition, et qu'il y a plus de passion dans l'air que de sagesse.

Mais les mêmes circonstances ont amené, dans une proportion moindre et dans des termes moins empreints d'exagération, les Français à continuer leur système — est-ce bien un système? — de vantardises enfantines. M. Crémieux, un vieillard, un républicain, n'a-t-il pas affirmé à une partie de l'armée de l'Ouest, au camp de Conlie, qu'un soldat français valait deux Prussiens ou trois Bavarois? Le général Ducrot, la veille d'une sortie, n'a-t-il pas déclaré aux Parisiens qu'il ne rentrerait dans Paris que mort ou vainqueur? Le général Chanzy, quoiqu'il eût été forcé de battre en retraite d'Orléans jusqu'au Mans, n'a-t-il pas publié une lettre dans laquelle, en style énergique et convaincu, il déclarait n'avoir pas été battu une seule fois par le prince Frédéric-Charles?...

Les Français sont ce qu'ils sont, des gens chauds et pleins d'imagination, gâtés par eux-mêmes et par une presse qui s'est amusée à leur casser des encensoirs sur le nez. Ils ne changeront jamais plus, je le crains bien. Leur loyauté, leur conviction, leur courage, leur volonté ne sont pas de la même nature que chez les autres peuples. Ils ont si peu changé depuis la chute de l'Empire que des amis me pressaient, dans l'intérêt de la vérité et de la justice, de publier un second volume d'extraits de leurs journaux, avec commentaires, pour faire suite et pendant à celui dont je donne aujourd'hui la quatrième édition.

Ce ne sont donc pas les Français, je le répète, que j'ai

défendus dans mes conclusions; c'est un principe plus haut que les principes personnels, une cause plus élevée que la cause des nationalités.

Il est vrai que, d'autre part, les Allemands ont depuis longtemps perdu leur simplicité et leur véracité. Le chauvinisme s'accentue en Germanie, et prend un caractère agressif. Ajoutez à cela que l'esprit et les mœurs, surtout dans les provinces prussiennes, sont loin d'avoir la dignité qu'on leur voudrait; que l'autorité y est un fétiche; que l'aristocratie y étale sans obstacle sa morgue et sa puissance : et vous verrez qu'en effet il y a là le sujet d'un ouvrage extrêmement curieux, qui ne peut tarder à se faire dans l'intérêt de la vérité et de la justice.

* * *

Depuis que Guillaume Ier est empereur d'Allemagne, nous nous apercevons que s'il y a un César de moins en France, il y en a un de plus en Germanie. Nous avions au sud un voisin incommode et menaçant, qui était toujours prêt à nous faire partager le bonheur de son peuple. Il employait une armée de journalistes officieux, que l'opinion publique a bizarrement qualifiés de Cassagnacs, à fulminer contre les petits peuples, prophétisant leur annexion dans un avenir tout proche.

J'ai le regret de devoir constater ici que le César de l'est me paraît devoir suivre les errements du César tombé si rudement à Sedan.

Après avoir emprisonné M. Jacoby pour avoir parlé, il a emprisonné trois députés allemands pour avoir écrit. Sa presse officieuse, depuis qu'il est vainqueur, nous menace avec une touchante unanimité. Nous sommes bien obligés, ne fût-ce que pour être logiques, de condamner les procédés qui nous viennent de l'est, comme nous avons poursuivi de nos protestations les nombreuses per-

changé de voisin désagréable; au lieu que les voix autoritaires, les grosses voix de maître nous vinssent du sud, elles nous arrivèrent de l'est. La tendre, la savante Allemagne devint arrogante et agressive, non-seulement pour son ennemie terrassée, mais pour un petit peuple digne et libre qui osait dire en toute franchise son opinion sur des événements qui le touchaient de si près.

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que peu à peu les idées des gens qui réfléchissent, chez nous, se soient tournées du côté de la France?

⁂

L'*Indépendance belge* a publié de nombreuses et très-vives protestations des officiers français internés en Allemagne; plus de trois mille de ces soldats sont indignés de ce qu'on les croie capables de servir à une restauration bonapartiste. Pendant tout un mois, le gouvernement prussien a permis la publication de ces pièces importantes, qui sont acquises à l'histoire.

D'où vient qu'en ces derniers temps défense ait été faite aux officiers français de continuer à publier ces protestations?

D'où vient que le gouvernement prussien ait *défendu la distribution de l'*INDÉPENDANCE *aux prisonniers français?*

Qu'est-ce que cela fait à Guillaume Ier et à M. de Bismark que les officiers français ne veuillent pas d'une restauration impériale? De quoi se mêlent-ils? Est-ce que par hasard le gouvernement prussien songerait à rasseoir Napoléon III sur le trône des Tuileries? Ou bien rêverait-il, une fois la France épuisée, une régence de Sa Majesté Eugénie avec le petit Louis comme empereur en expectative?

Nous craignons, nous Belges, que le projet de l'empereur

d'Allemagne ne soit de vouloir faire la paix avec le bonapartisme restauré, sur les ruines de la France. Un empire au sud, un empire à l'est, c'est trop pour nous ; nous ne nous sentons pas assez forts pour supporter de pareils voisinages. Et voilà pourquoi nous désirons que les armées allemandes ne parviennent pas à anéantir les armées françaises.

Plutôt n'importe quoi qu'une restauration bonapartiste !

Nous connaissons trop le système des Napoléon pour ne pas le redouter par-dessus tout.

Si le roi Guillaume trouve nos raisons mauvaises, qu'il nous rassure en faisant loyalement savoir à quoi il veut arriver. La paix avec et par Napoléon III ou sa famille, c'est l'annexion des provinces wallonnes de la Belgique à la France en échange de l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine à l'Allemagne. Si nous nous trompons, qu'on le dise. Rien n'est plus simple au vainqueur que de lever le sombre voile qui nous cache un prochain avenir.

*
* *

Un singulier temps que le nôtre, tout rempli de monstruosités, de lâchetés, de sottises, de perfidies dans les actions, de bon sens, de bravoure et de science dans les idées ! Les œuvres sont mauvaises; les tendances, les vœux, les théories sont de la nature la meilleure. La nation la plus savante se métamorphose en nation militaire ; le livre devient épée et la philosophie s'arme de pied en cap. Il y a dans les principes un mouvement extraordinaire vers le bien, tandis que les violences les plus sauvages se font dans les pays les plus civilisés, par les nations les plus policées de l'Europe. Le dieu des batailles, le cruel Jehova de la Bible, est toujours le partenaire adoré des conquérants. Et c'est à ce point que d'excellents esprits se

demandent si l'extrême civilisation n'est pas autant à craindre que la barbarie.

Si ce profond désordre n'amène pas une rénovation sociale, forcément nous rétrograderons vers les temps misérables que les poëtes nommaient l'âge de fer. Jamais les sciences exactes n'ont été au service de la force comme aujourd'hui; jamais armée n'a exécuté les instructions de ses chefs avec l'intelligence que montrent les soldats allemands. Au lieu que le savoir combatte et tue la force, il semble qu'il ne lui soit plus qu'une aide bien humble : l'instruction et l'obéissance s'unissent pour des œuvres épouvantables. Les conducteurs des troupeaux d'hommes — troupeaux organisés comme des machines, pour verser le sang à flots et tout ravager sur leur passage — sont de purs mathématiciens d'une placidité parfaite, qui font la guerre comme on fait une partie d'échecs, et qui paraissent n'avoir pas plus de vitalité qu'une abstraction. L'héroïsme guerrier, qui couvrait les actions sanglantes d'une sorte de voile poétique, n'existe plus. Les charges à la baïonnette, qui pourtant offraient un ravissant coup d'œil, sont devenues presque impossibles. Les brillantes charges de cavalerie elles-mêmes, qui mettaient en extase les reporters armés de leur lorgnette, disparaîtront avant peu. C'est à de grandes distances, et presque sans se voir, que les soldats combattent; ils tombent foudroyés avant d'avoir vu le visage enflammé de leur ennemi ; le corps à corps ne donne même plus l'excuse de la défense légitime : les victimes croulent comme autant de parties impersonnelles d'un tout qui se meut algébriquement.

*
* *

Hélas ! hélas !

Si cette guerre pouvait finir, au moins ! Mais à quand la fin ? Qui sait combien de temps s'écoulera encore avant

que l'armée allemande, de moitié diminuée, n'ait repassé le Rhin et reçu les sanglantes couronnes qu'elle aura si péniblement conquises! ..

ÉMILE LECLERCQ.

12 janvier 1871.

INTRODUCTION

I

Il y a quatre-vingts ans, la France a brisé, d'un coup, tous les grands et tous les petits despotismes. Les crimes de tant de siècles avaient accumulé des colères qui éclatèrent en violences inouïes, et le triomphe de la justice, de la liberté, se manifesta de façon à terrifier les nombreux maîtres de la vieille Europe. Et cependant, que sont les violences de la révolution, comparées aux exécutions sanglantes qui ont partout marqué le passage des monarchies absolues?...

C'est donc la France qui nous a délivrés de nos maîtres, qui nous a donné le droit de penser, d'écrire, de travailler, de vivre. La révolution du dix-huitième siècle sera la gloire éternelle de la nation française.

Mais hélas! comme elle s'est tôt fatiguée d'être libre! Dix années ne s'étaient pas écoulées qu'elle prenait un Corse pour dictateur. Quelques années plus tard, le Corse se faisait sacrer empereur, et le despotisme victorieux, avec toutes les corruptions qui l'accompagnent, tentait de

ramener la France en arrière et de lui faire reprendre ses chaînes.

On connaît l'épopée du Corse; on sait quelle monstrueuse ambition nourrissait cet homme monstrueux; on sait quelle fut sa fin. En 1815, il tombait à Waterloo sous les coups de la fermeté anglaise.

La France épuisée se donna à un roi.

Louis XVIII mort, elle acclama Charles X. Peu à peu, Paris, cœur et cerveau de la France, se réveilla, s'agita, bouillonna. En 1830, on mit Charles X à la porte; on était fatigué de ce roi-là, on en fit un nouveau. Des bras d'un Bourbon on passa dans les bras d'un autre Bourbon, d'une autre branche; ce changement parut satisfaire le révolutionnaire Paris. Quant aux provinces, comme toujours, elles adhérèrent : le fait accompli leur suffisait.

En 1848, tout à coup, on se trouva fatigué de Louis-Philippe. Il y avait si longtemps que Paris n'avait crié : Vive la liberté! Dix-huit années de tranquillité presque parfaite, c'était plus que Paris n'en pouvait supporter. Il lui fallait se retremper dans une émeute, une révolution. Il se donna une révolution, presque sans le vouloir; il chassa la royauté et il cria : Vive la république! presque sans le savoir.

Les provinces crièrent également, comme un écho : Vive la république!

C'était très-bien; c'était revenir au point de départ; c'était montrer un repentir viril et abjurer les erreurs monarchiques passées; c'était maudire et réprouver à la fois les Bonaparte et les Bourbons.

Malheureusement, le grand Paris avait déjà perdu le sens commun; il devait donner une preuve de son incapacité politique, et il montra bientôt qu'il n'était plus qu'un enfant terrible, atteint de folie dangereuse.

Il fit nommer Louis-Napoléon Bonaparte représentant du peuple, puis président de la république! Le premier Corse, devenu légendaire et demi-dieu, donnait à son

neveu cette valeur, rien que parce qu'il était son neveu. Béranger, l'imagerie populaire et le chauvinisme commettaient cette sottise énorme qui bientôt devait se transformer en bouffonnerie tragique.

Le 2 décembre 1851, Louis Bonaparte annulait l'histoire de France depuis 1815 et montait sournoisement, accompagné du mensonge, du meurtre et de la perfidie, sur le trône de son oncle.

Et cependant, Paris connaissait les tentatives de Strasbourg et de Boulogne quand il a élu Louis Bonaparte représentant du peuple. Ce Paris, qui a si grand peur du ridicule, qui est si spirituel et si vaillant, qui projette sur le monde de si vives lumières et dont les splendeurs nous éblouissent, ce Paris-cerveau donnait ainsi chevaleresquement, avec une générosité superbe, un brevet de civisme au comédien de Boulogne !

Le comédien, du reste, devait lui faire payer cher cette générosité insensée.

O la belle épopée ! Qui donc chantera le règne du Tartufe muet? Déjà « Napoléon le Petit » a marqué, d'une marque ineffaçable, le front du flegmatique parjure. Mais que de faits à graver dans la mémoire des générations ! Heureux l'homme qui pourra consacrer sa vie à écrire cette histoire pleine de honte, pour l'édification des peuples et pour l'exemple des puissants !

Pour moi, mon ambition n'a pas ces hautes visées. Je ne veux que démontrer ce que vingt années de corruption dans le gouvernement ont fait du Paris révolutionnaire. La guerre de 1870, dernier crime du bonapartisme haletant et éperdu, a dévoilé les mystères et les misères intellectuels de Paris de la manière la plus saisissante. Paris a éclaté : le sang vicié s'est répandu, l'air s'est empesté. Une ivresse et une rage impuissantes se sont développées tout à coup et ont arraché au « cœur de la France » des cris et des appels désespérés, des blasphèmes et des mensonges absurdes, des aveux aussi vils que

stupides. Le dépouillement des « papiers secrets » de l'empire a ouvert de nouvelles perspectives dans ce cloaque. C'est là que je veux regarder, avec le plus de sang-froid possible, afin de garder la mesure nécessaire pour convaincre, et la philosophie indispensable au respect que je dois aux autres et à moi-même.

Cependant, qu'on ne s'y trompe pas : je n'ai pas l'intention de mettre une sourdine à ma pensée et de donner à mon style une forme académique. J'écrirai comme on raconte, laissant aux faits et aux idées leur crudité et leur vigueur naturelles. Je crois parler à des hommes et n'avoir pas besoin de ménager des délicatesses qui, à mon avis, ne sont généralement que des faiblesses. La vérité est belle ; elle n'a peur que des hypocrites et des libertins.

II

Je n'ai assisté à aucune bataille de la guerre de 1870 ; je n'ai vu la fumée d'aucun combat ; je ne connais point le bruit de la canonnade et de la fusillade. Bien plus, je ne suis pas allé visiter les « champs » de bataille, ayant par tempérament plus de sympathie pour les champs de blé et de pommes de terre. Visiter les champs de bataille, c'est encore donner à la guerre un intérêt quelconque, ne fût-ce que d'odieuse curiosité.

Tout le monde maudit la guerre, parce que tout le monde tient à vivre, parce que chacun sait que la guerre est le fléau le plus funeste que les hommes puissent déchaîner contre eux-mêmes. Mais tout le monde ne proteste pas de la façon qu'il faudrait, ni avant, ni pendant, ni après la guerre. Il y a je ne sais quelle lâcheté ou quelle indifférence imbécile qui retient les protestations ou leur ôte de

leur véhémence. On a peur de passer pour un exagéré, ou même pour un peureux; on serait prêt d'abord à s'écrier : « Ce n'est pas que la mort m'effraye, au moins, et je le prouverai à qui le voudra. »

Inconséquence, sottise, orgueil, insanité d'esprit : autant de partenaires du mal.

La guerre révolte les consciences; ce n'est pas assez ; il faudrait des protestations imposantes. Toute une nation se levant en masse et courant se jeter entre deux armées... que sais-je? Quelque chose de grandiose et d'émouvant. Il faudrait que l'opinion publique manifestât une telle émotion que les provocateurs et les provoqués fussent immédiatement désarmés.

La guerre est le crime organisé, qu'on le regarde de quelque côté que ce soit, qu'on l'examine au point de vue du sentiment, du droit ou de la justice. Il n'y a qu'une guerre juste, c'est la guerre défensive : il faudrait donc empêcher qu'une attaque fût possible, il faudrait rendre toutes les frontières inviolables.

Pour l'homme, pour l'individu, des lois répressives existent; elles sont même assez dures, puisqu'elles condamnent celui qui meurt de faim à mourir les regards ardemment fixés sur le pain du boulanger — ou à être puni pour avoir satisfait à un irrésistible besoin de la nature. Le meurtre involontaire même reçoit son châtiment.

Comment se fait-il qu'il soit permis aux rois et aux gouvernements de tuer sans merci, de voler, de piller, d'incendier, d'exterminer?

Pourquoi, puisqu'il y a un Code criminel pour les individus, n'y en a-t-il pas un autre pour les chefs d'État, pour les gouvernements, pour les nations! La tuerie en masse continuera-t-elle longtemps encore à être considérée comme chose glorieuse et la tuerie isolée comme action infamante? Je demande que dans ces questions de vie et de mort, d'incendie et de pillage, il entre enfin un peu de logique et de sens commun.

Haïr la guerre et protester, ce n'est que l'expression d'un sentiment. Il faut plus que de la haine et plus que de l'horreur; il faut de l'énergie pour dire aux princes : « Vous ne guerroyerez plus! Nous avons été pendant assez longtemps vos dupes et vos victimes; vous avez depuis assez longtemps fait croître votre laurier dans notre sang et dans notre chair, dans notre ruine et dans notre désespoir. NOUS NE VOULONS PLUS être les stupides exécuteurs d'œuvres sauvages. Nous avons assez du rôle de moutons. C'est nous qui sommes la force; notre malheur, c'est d'avoir été en même temps, pendant des milliers d'années, la bêtise et la crédulité; c'est fini! Battez-vous vous-mêmes. Nous, nous avons résolu de rester dans nos foyers et d'élever honnêtement nos familles, en travaillant. Si vous n'êtes pas contents... »

Dire, ce n'est pas tout. Crier sur les toits ne produit rien : il faut agir. Nous devons refuser l'impôt du sang — partout!

Nous sommes de pauvres hommes, malgré tout l'esprit que nous nous donnons. Pendant un demi-siècle, nous avons usé des montagnes de papier et des lacs d'encre à écrire contre la peine de mort; tous nos efforts se sont concentrés sur cette seule question, qui, peu à peu élucidée, sera résolue dans toute l'Europe avant la fin du dix-neuvième siècle. C'est bien : c'était notre devoir plus encore que notre droit.

Mais pourquoi les empereurs et les rois, petits et grands despotes, destructeurs souriants et glorieux de la vie et de la fortune des peuples, conservent-ils ce droit de tuer, quand nous avons fait disparaître le bourreau?

Le bourreau, c'était un être inoffensif qui de temps à autre coupait le cou à quelque criminel, un simple serviteur d'une loi, détestable certainement, mais enfin d'une loi qui avait et qui a encore de nombreux partisans, même parmi des philosophes.

Tandis que le roi, le chef d'État quelconque, à qui on

laisse le droit de déclarer la guerre, il tue parce qu'il le veut, et nulle loi ne peut l'empêcher de faire un immense charnier de tout son peuple.

En laissant aux rois ce pouvoir, nous montrons bien le défaut de notre conscience et la faiblesse de notre raison.

Quand une épidémie ravage les populations, quand surtout c'est une grande ville qui souffre, nous prenons les plus belles résolutions, les journaux font des articles remarquables, le public tout entier est en feu, les administrations communales promettent monts et merveilles ; on assainira ceci, on fera tels travaux, il faut couper le mal dans ses racines.

Tant que l'épidémie fait des victimes, c'est un concert d'imprécations admirable. La peur exprime avec véhémence les moyens de détruire typhus et choléra. N'est-ce pas une honte de laisser ainsi décimer toute une population ! Lorsque le dernier mort est enterré, chacun reprend son petit train-train de vie ; et peu à peu les promesses sont oubliées ; on renferme les résolutions dans le magasin aux accessoires. Les survivants ayant échappé au fléau, toutes les généreuses résolutions ont disparu.

Ainsi pour la guerre : on se bat à nos frontières ; des milliers de morts sont enfouis dans la terre pêle-mêle ; des milliers de blessés jonchent le sol piétiné par les chevaux, creusé par les canons, bouleversé, déchiqueté de fond en comble, détrempé par le sang ; les villages et les villes brûlent ; paysans et bourgeois épouvantés se sauvent. Nous lançons contre les rois, promoteurs de la guerre, des imprécations furibondes. Les plus monarchiques deviennent instantanément des républicains enragés. Cela dure tant que la guerre nous menace et que nous craignons des éclaboussures.

Mais voilà que les armées s'éloignent : on respire. Puis les rois font la paix, se donnent l'accolade ; ils se qualifient de frères et s'en vont dormir sur leurs lauriers ; les travailleurs payent les frais de la gloire, après en avoir

été les victimes ; une couche épaisse de stupide égoïsme est bientôt étendue sur tant de milliers de crimes.

Cependant, les victorieux rentrent dans leur capitale et passent sous de nombreux arcs-de-triomphe élevés par les contribuables.

Si encore les arcs-de-triomphe étaient construits avec des ruines et des cadavres!...

Nous avons peur de la guerre pendant la guerre. C'est avant la guerre qu'il faudrait, avec une résolution inébranlable, s'armer contre ce fléau, pire que toutes les fièvres jaunes.

Pourquoi ne ferions-nous pas signer à tout un peuple — aux cinq ou six cent mille hommes de la Belgique, par exemple — une protestation contre la guerre? Pourquoi cette protestation ne ferait-elle pas son tour d'Allemagne, d'Angleterre, de France, d'Italie, d'Espagne?

Et vous-même, lecteur, quand le canon grondait aux frontières, quand vous craigniez pour vos propriétés et pour votre vie, faisiez-vous choix d'expressions pour maudire les auteurs de tout le mal?

Non, n'est-ce pas? Vous étiez en colère, vous aviez peur, et vous ne ménagiez ni l'empereur, ni le roi, ni les princes, ni les ministres.

Aujourd'hui, vous ne craignez plus; vous voilà calmé : vous avez chaussé vos pantoufles, et vous lisez bénévolement votre journal au coin de votre feu.

Eh bien, moi, je suis resté en colère; mon indignation n'a pas faibli. Je considère que les princes sont toujours des princes et que Chauvin n'est pas mort. Je crains qu'il ne se soit fait naturaliser Allemand. Je ne veux pas attendre une guerre nouvelle pour réchauffer mon indignation, et je dis tout haut, et j'imprime tout vif ce que tant d'autres se sont contentés de souffler à l'oreille de leurs voisins, quand ils étaient verts de peur.

Vous étiez républicains pendant les mois de juillet et d'août 1870. Je vous ai entendu protester avec énergie.

Vous vouliez une fédération européenne ; et comme on vous disait que l'Europe ne pouvait se fédérer que sous la forme républicaine, vous vous écriiez du ton d'un homme qui abandonne enfin ses préjugés : « Eh bien, soit ! puisque ce sont les rois qui troublent l'Europe, soyons républicains. »

La guerre n'était pas terminée que vous repreniez vos vieux préjugés, que vous vouliez conserver tous les liens qui vous attachent au vieux monde. Vous avez peur des révolutions, même pacifiques ; vous feignez de croire qu'une révolution fait plus de mal que n'importe quelle guerre : c'est de l'ignorance ou de l'hypocrisie. Nulle révolution, même la plus violente, n'aurait fait à la France et à l'Allemagne autant de mal que la guerre de 1870. Une révolution trouble un pays pour quelques mois, rarement pour plusieurs années. Dans vingt-cinq ans et plus, la France se ressentira encore de sa folie de 1870.

Je sais bien pourquoi la bourgeoisie a peur de la révolution, mais je ne le dirai pas ; ce n'est ici ni la place, ni le moment.

Je constate seulement ceci : c'est que les protestations contre la guerre ont diminué d'énergie aussitôt que les armées se sont éloignées de nos frontières. Le 5 septembre, Sa Majesté Prussienne ayant poussé du côté de Paris, la Belgique a fait un ouf ! énorme, et l'idée de l'Europe fédérée est redescendue au fond des consciences timorées, d'où elle ne sortira plus que quand les conservateurs seront de nouveau menacés par la conservation, sous les apparences, sous les « espèces » des empereurs et des rois.

III

Une chose étrange, c'est l'accusation — ce sont les accusations de férocité, et même d'inhumanité, que les guerroyeurs se renvoient avec une indignation superbe et un courroux attendri. Toujours la même logique ! Chacun cependant devrait être bien convaincu aujourd'hui que la guerre n'est en réalité que l'assassinat, l'incendie et la destruction organisés.

Ce sont surtout les crimes, les actes de « bravoure, » « d'héroïsme » isolés qui exaspèrent si fort les « belligérants » dans toutes les guerres. Pourquoi donc vouer ces actes à l'exécration des siècles ? En bataille « rangée, » ou à l'assaut des villes, entre militaires, on tue des milliers d'hommes, on brûle des villages et on saccage des champs. C'est admis. C'est d'ailleurs la conséquence logique de la guerre. Voilà qui est parfait !

Mais un paysan, du haut de son grenier, ou de derrière une haie, conseillé par le désespoir, canarde les soldats ennemis isolés. Le chef de ces soldats fait prendre ce paysan et le fusille. C'est toujours la guerre.

Des femmes empoisonnent ou assassinent des soldats égarés. On les fusille. C'est encore la guerre.

Un « civil » s'embusque dans un bois et attend que passe le roi ou l'empereur qui a envahi son pays ; il lui met une balle dans la tête, il est pris, on le fusille. C'est plus que jamais la guerre.

Gardons notre sensibilité, notre idée de justice et de droit pour de meilleures occasions. La guerre n'a qu'un mot d'ordre : « Tue et détruis ! » Une « guerre humaine » n'est qu'un mot prudhommesque. Guerre, c'est barbarie. Aussi, n'ai-je jamais compris qu'on se soit universelle-

ment révolté contre les balles explosibles. Quand on admet le mal, il faut l'admettre dans toute sa laideur, comme on veut le bien dans toute sa beauté. Il me semble que la mitrailleuse, le fusil à aiguille, les bombes, les fusées, et puis le Wahrendorf, l'Armstrong, le canon, Krupp et tant d'autres engins aux noms hideux, ne sont guère plus « humains » que la balle explosible. Les résultats de la guerre sont tous horribles, et les plus perfides comme les plus loyaux sont aussi « honnêtes » les uns que les autres. Pourquoi, par humanité, n'en revient-on pas à l'arc et à la fronde?

Cette sensibilité, cette fausse idée du juste, qui est l'expression d'un bon sentiment, et qui soutient avec passion la cause des victimes de la guerre, n'a plus à se produire dès qu'on laisse aux guerroyeurs les moyens de continuer leur œuvre exécrable. Il est trop tard de pleurer sur la victime dès que le criminel l'a frappée à mort. Ce qu'il faut, c'est empêcher le criminel de se livrer à ses instincts de bête fauve.

Je veux donner des exemples, tirés de la guerre de 1870, qui prouvent que les actes de violence de peuple à peuple, comme les crimes individuels, mettent les cerveaux en une telle ébullition que les hommes en perdent absolument le sens moral.

Au mois d'août, un bruit fut propagé dans tous les journaux français avec la rapidité de la lumière : un Prussien avait tenté d'assassiner à Reims le maréchal Mac-Mahon. Toute la presse française a crié au meurtre, à la perfidie, à la lâcheté avec une unanimité parfaite rendant toute l'Allemagne solidaire du crime, qui n'était qu'un faux bruit; tous les instincts généreux semblaient s'être révoltés aux quatre coins de l'empire. On prenait l'Europe à témoin et on en appelait à la justice du monde entier.

Eh bien, quinze jours ou trois semaines plus tard, M. Félix Pyat, rédacteur du journal *le Combat*, dans Paris assiégé, promettait une carabine « d'honneur » au

qui a toujours été et ce qui sera l'éternel orgueil de notre pays, c'est cette communion complète de sentiments, c'est cette fusion de tous les partis, c'est ce renoncement volontaire à toutes les espérances... à tous les regrets...

» Ils s'éloignent, les fils des Gaulois! Les chants s'éteignent, une larme furtive coule sur leurs joues bronzées... Tant mieux!... Les Prussiens ne pleurent pas... ils pleurent... pourquoi?... Le poëte l'a dit :

» *Nos patriam fugimus et dulcia linquimus arva !* »

« Puis, ils essuient leurs yeux.

» Parce qu'une voix secrète leur dit qu'ils reverront cette patrie, cette terre adorée, — *alma mater!* Elle vous suit des yeux, elle vous écoute, l'oreille à terre, pour entendre au loin la voix mugissante du canon, qui va chanter l'hosanna de la victoire!

» D'ailleurs, ces Prussiens, ils ont dit de vous que vous *reculiez!* — La France, reculer;... c'est le soleil qui s'arrête... Et quel est le nouveau Josué qui fera reculer le soleil de la France?... Moltke, peut-être?

» Ce Dieu que, comme nous, vous invoquez, c'est le Dieu juste, le Dieu qui a dit : « Celui qui frappe avec l'épée, périra par l'épée ! » Et sa main miséricordieuse a béni nos soldats!

» Adieu, les enfants de la France! adieu, les enfants du *Figaro!* adieu, les zouaves au teint doré comme un bronze florentin! adieu, les chasseurs à pied! — Je n'ai rien à vous souhaiter, enfants terribles de la mêlée... Vous êtes assez lestes pour courir après la victoire si déjà elle n'accourait à vous! Adieu, nos canons d'airain, nos cuirasses étincelantes! adieu, tous nos braves enfants!

« Et maintenant, — n'en déplaise à MM. les coulissiers, gandins et sigisbés du 4 1/2, — *Figaro* ôte sa résille et, tenant de la main gauche le drapeau de la France, mâché par les balles étrangères, — un glorieux haillon! — il met un genou en terre, et, faisant le signe de la croix, il dit :

« Mon Dieu! donnez la victoire à ces enfants! Et puisque la
» liberté ne peut germer que dans un sillon de sang, que ce sang
» soit versé et que ces enfants du travail reviennent victorieux,
» afin que dans leurs mains calleuses le marteau chante encore

» la sainte mélopée du travail, que l'enclume muette se réveille
» et que la chanson résonne dans l'atelier !
» Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit.
» Ainsi soit-il ! »

« Un volontaire. »

Après une pareille prière, avoir le droit pour soi était parfaitement inutile.

III

Napoléon III, aidé de ses créatures, a donc fait manœuvrer le Sénat et le Corps législatif de manière que la guerre dût être déclarée à la Prusse. Paris tout entier, l'officiel, l'officieux et la population, moins quelques hommes de bon sens en nombre très-restreint, a acclamé la guerre avec frénésie.

Les sénateurs à la tête branlante, dont les services étaient cotés trente mille francs par an, n'étaient pas les moins insensés ; on aurait pu croire que les débris du premier empire s'étaient réunis au Luxembourg et reprenaient un peu de vie factice pour jeter l'invective à la Prusse. Les journaux chauvins parlaient de cette soif de gloire des médaillés de Sainte-Hélène avec une admiration infiniment plus ridicule que respectable. A la Chambre, M. Thiers, parce qu'il déclare que le moment n'est pas bien choisi, est injurié de la belle façon. Tout ce qui n'est pas chauvin est Prussien. M. Paul de Cassagnac, bonapartiste émérite, imprime dans son journal les aménités suivantes :

« Jules Favre, Arago, Glais-Bizoin, nous vous mettrons le bâillon à la bouche, les menottes au poignet, et nous vous im-

giments à la Prusse, son contingent de guerre n'atteignant pas ce chiffre-là.

Ce système de l'invention semble avoir été organisé. A dater du 15 juillet, on ne pouvait plus ouvrir le *Gaulois*, le *Figaro* ou le *Paris-Journal* sans y lire des mensonges bien accentués. Il fallait toute la crédulité enfantine des Parisiens et leur vanité extravagante pour ajouter foi aux bourdes qu'on leur servait.

On écrivait au *Figaro*, c'est-à-dire que le *Figaro* se faisait écrire des frontières de Prusse, le 24 juillet :

« Il n'existe pas d'armée plus imparfaitement organisée sous le rapport des subsistances que l'armée prussienne. Par suite de ce vice d'organisation, et par suite aussi de la sécheresse, les troupes prussiennes n'ont pas ici pour plus de sept à huit jours de vivres... »

Dans le même numéro du *Figaro*, on pouvait lire ceci :

« Si nous nous moquons un peu des goûts anti-littéraires de M. le maréchal Le Bœuf et *si nous rendons un hommage complet à ses talents d'organisation...* »

Le *Paris-Journal*, 30 juillet :

« Jamais le dicton n'aura été plus vrai. Il n'y a pas quinze jours que la guerre est déclarée, et déjà la Prusse est affamée. Plus de commerce, plus d'industrie, plus de vivres. La landwehr ne vit déjà plus que de rapines, de réquisitions, de violences »

Faut-il faire remarquer que la landwehr, à ce moment-là, était encore dans ses foyers?

Au *Gaulois* maintenant.

« Voici un mot *historique* dit hier à Saint-Cloud par un personnage des plus haut placés : « Cette guerre de 1870, comme

» celle de 1859 sera ***menée tambour battant.*** » (C'est le ***Gaulois*** qui souligne)

» L'empereur, qui entendait, a souri. »

—

« L'armée française de débarquement se forme et se groupe dans les divers ports français de Brest à Dunkerque.

» L'amiral Bouët-Willaumez, commandant en chef notre escadre dans la Baltique est parti hier soir, à onze heures, se rendant à Cherbourg.

» Si les Prussiens tiennent à conserver un spécimen de leur marine, ils peuvent dès à présent le placer dans le musée de Berlin. »

Ces dernières « nouvelles » sont un adroit mélange de mensonge et de fanfaronnade, très-spirituel du reste.

L'onctueux *Univers* chante la simplicité et la modestie du futur triomphateur. Le 26 juillet, il publie les nouvelles suivantes, que les Spartiates de Paris ont dû lire avec une joie sans mélange :

« Sa Majesté rejoindra la gare de l'Est, non, ainsi qu'on l'a publié, par le chemin de fer de ceinture, mais en traversant Paris, comme il convient à l'attente publique et à la grandeur des circonstances.

» Napoléon III a veillé aux arrangements de sa maison militaire avec une austérité toute spartiate.

» Pour bien faire la guerre, a-t-il dit, il « faut la faire en sous-» lieutenant. »

» Son « domestique » sera réduit à un seul valet de chambre.

» Les ordonnances des aides de camp et des officiers d'ordonnance serviront à table.

» Le menu des repas ne se composera que du strict nécessaire.

» Toute bouche inutile est dès à présent inexorablement exclue du quartier général.

» *Deux cantines* suffiront à transporter tout le bagage impérial.

» L'empereur n'aura pas même une tente pour s'abriter Il a répondu avec allégresse à un général qui trouvait ce dernier point un peu excessif :

« A quoi bon des tentes? nous allons en des pays où nous au-
» rons chance de rencontrer des maisons ; et, après tout, le
» *plancher des vaches* ne nous fera jamais défaut, et nous au-
» rons toujours un manteau pour nous couvrir. »

Nous verrons plus tard ce que c'étaient que les *deux cantines* impériales. Tous ces farceurs ont un aplomb réellement étourdissant. Oyez :

« Au moment de quitter Berlin, ce Bismark — qui eût inventé l'imposture, si elle n'eût existé avant lui — a fait largesse à ses agents à Vienne et à Londres, leur a ouvert de nouveaux crédits, a expédié un renfort d'âmes damnées en Amérique.

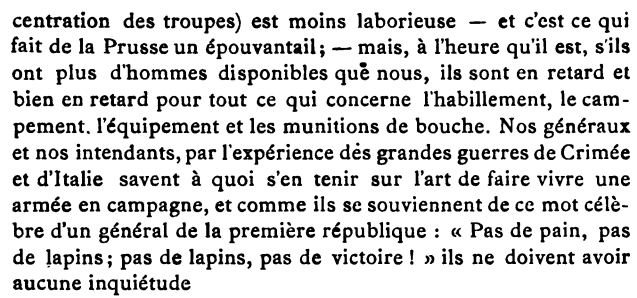
» MENTEZ, MENTEZ ! IL EN RESTERA TOUJOURS QUELQUE CHOSE !... et il restera toujours de l'argent à M. de Bismark pour solder les mensonges dont il infeste l'Europe, alors qu'il n'a pas d'argent pour nourrir ses troupes, alors que ses alliés manquent d'armes comme de vivres »

Dans le *Figaro* du 26 juillet, *un vieux troupier* dit que « Vogel de Falkenstein s'est conduit à Francfort comme un soudard du moyen âge. »

C'est peut-être vrai ; et qu'y aurait-il d'étonnant à cela? Pourquoi cette observation? A la guerre comme à la guerre ! Lorsque le général Pélissier enfumait une troupe d'Arabes dans une caverne en Algérie, n'était-il pas aussi un soudard du moyen âge ! Et le pillage du palais d'été de Pékin par les soldats de M. de Palikao ! Vous me direz que des Chinois et des Arabes, ce ne sont guère des hommes.

De-ci de-là, cependant, on laisse percer une vague inquiétude, tout en écrivant pour rassurer le public. Le 27 juillet, le *Figaro* imprimait ceci :

« Il est certain que chez les Prussiens cette opération (la con-



centration des troupes) est moins laborieuse — et c'est ce qui fait de la Prusse un épouvantail; — mais, à l'heure qu'il est, s'ils ont plus d'hommes disponibles que nous, ils sont en retard et bien en retard pour tout ce qui concerne l'habillement, le campement. l'équipement et les munitions de bouche. Nos généraux et nos intendants, par l'expérience des grandes guerres de Crimée et d'Italie savent à quoi s'en tenir sur l'art de faire vivre une armée en campagne, et comme ils se souviennent de ce mot célèbre d'un général de la première république : « Pas de pain, pas de lapins; pas de lapins, pas de victoire ! » ils ne doivent avoir aucune inquiétude

» Pourquoi en aurions-nous de notre côté ?

» Tout ce qui peut être utile à nos soldats en campagne abonde et est dirigé sur la frontière; notre armement est supérieur; le chassepot est excellent : je ne veux pas médire du fusil Dreyse, mais le chassepot a une plus longue portée, et si son obturateur laisse à désirer, l'obturation du Dreyse est bien défectueuse, puisque la plupart du temps les soldats prussiens le tirent dans la position d'un homme qui croise la baïonnette et non en visant et en épaulant. Je tiens ce détail d'officiers qui ont expérimenté ces deux armes.

» *Nos mitrailleuses,* si l'on en croit les indiscrétions, sont un engin formidable et *doivent tuer la guerre à la première bataille*

» *Nos généraux valent bien les princes de Prusse*, illustres guerriers sans doute, mais qui, je crois, doivent à leur naissance des postes que les Mac-Mahon, les Bazaine, les Bourbaki ont conquis sur les champs de bataille

» Nos soldats n'ont pas mauvaise réputation. Sur leur drapeau sont inscrits en lettres d'or. à côté de *valeur et* DISCIPLINE, des mots cabalistiques qui retracent l'histoire du passé et sont des prédictions pour l'avenir.

» Pourquoi donc être impatients et inquiets ? »

Cet article me fait assez l'effet du sifflet des gens qui ont peur dans l'ombre. On a à peine tiré quelques coups de fusil; à peine quelques braves ont été frappés de loin par le chassepot et le fusil à aiguille, et déjà le *Figaro* cherche à rassurer les autres en se rassurant lui-même!

Ce qui tranquillise tous ces journalistes impatients, c'est la valeur et le talent des généraux français. Sur ce sujet, ils ne tarissent pas; je trouve même qu'ils exaltent beaucoup trop leur armée : on croirait que de ce côté-là également l'excitation chauvine est nécessaire.

« En se réservant le commandement en chef, dit le *Paris-Journal*, l'empereur a agi sagement... »

« Le choix du maréchal Lebœuf comme major général, est très-bien accueilli par l'armée, qui sait que c'est à lui que reviendra une grande part *de la victoire,* QU'IL A PRÉPARÉE DE LONGUE MAIN. »

Mac-Mahon :

« Sa bravoure, n'en parlons pas ; ses connaissances militaires, on l'a vu à l'œuvre pendant toute son existence. »

Frossard :

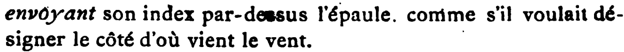
« Le général Frossard a été *mis en lumière* en 1867, lorsqu'il fut nommé gouverneur du prince impérial. »

Il s'est aussi « fait remarquer » au siége de Rome,
Plus tard, M. de Palikao est encensé à son tour.

« Le général de Montauban.... qui a, dans les circonstances les plus difficiles, les plus pénibles, *couvert nos armes de gloire* en Chine.. »

Bazaine :

« Qu'il parle ou qu'il agisse, c'est avec une sorte d'abandon et de simplicité singulière. Veut-il indiquer un point important de l'ennemi, l'endroit décisif du combat? il ne le fera pas un peu théâtralement du bout de son épée, mais tout négligemment, en



envoyant son index par-dessus l'épaule. comme s'il voulait désigner le côté d'où vient le vent.

» Ce fut, plus d'une fois, le côté d'où *souffla* la victoire. »

Si, après ces hautes et dignes appréciations, les Parisiens n'étaient pas sûrs du triomphe, c'est qu'ils étaient singulièrement incrédules.

Glanons le mensonge, sans faiblesse. J'éprouve un véritable dégoût à feuilleter ces journaux; mais je considère comme un devoir de démontrer aussi bien que possible quels sont les effets ordinaires, sur un peuple irascible et vain, d'une situation fausse qu'il a créé lui-même.

Un correspondant du *Gaulois* lui écrit — s'il faut l'en croire — de Bruxelles le 17 juillet :

« Les sympathies du peuple belge sont toutes pour nous. On traite le roi de Prusse de la dernière insolence et on approuve les mesures belliqueuses de notre cabinet. »

Un mot sur les « sympathies » du peuple belge. Il est certain que le « sentiment » belge, dans les provinces wallonnes, et peut-être même dans les provinces flamandes, était pour les Français ; mais point « la raison ». Les Français avaient pour eux la partie ignorante et crédule de la population; mais tout ce qui était intelligent, tout ce qui était capable de réflexion, tous ceux qui avaient pu étudier le caractère de la politique du Bonaparte donnaient raison à l'Allemagne. Or, en cette question de justice, de quel poids peut être l'opinion du peuple, qui n'écoute que ses impressions ?

Les Parisiens, dont la conscience était troublée, cherchaient des approbations à l'étranger, et, n'en trouvant guère, en inventaient. On faisait mentir même le télégraphe ; c'est-à-dire qu'on fabriquait des télégrammes dans les bureaux des journaux. Ces télégrammes étaient signés d'une simple et mystérieuse majuscule. Au *Figaro*,

c'était généralement X..., au *Gaulois* M. ou W... ou P. Quelques exemples tirés d'un seul numéro :

« MILAN, 16 juillet, matin.

» On prétend ici que la Prusse a fait offrir à l'Italie, pour prix de son alliance la mise en possession du Tyrol autrichien après la guerre. C'est refusé. »

—

« FLORENCE, 16 juillet.

» Le gouvernement italien a transmis au cabinet des Tuileries l'assurance de la neutralité de l'Italie, et même, le cas échéant, le concours *sans condition* de l'armée et de la marine du royaume. »

—

« VIENNE, 16 juillet, au soir,
par Venise et Milan.

» L'Autriche paraît disposée à concourir à l'action française et à conclure avec le gouvernement impérial une alliance offensive et défensive. »

—

« WASHINGTON, 16 juillet.

» L'annonce de la déclaration de guerre par la France à la Prusse a été faite au Congrès, au milieu d'applaudissements unanimes. »

—

Le rédacteur de ces télégrammes avait beaucoup d'imagination; malheureusement, il ne songeait guère au vraisemblable ; il était sans doute de l'école des idéalistes.

Un monsieur J. E., toujours au *Gaulois*, a inventé une chanson belge.

« Le troupier belge profite de l'occasion pour se faire poëte.

Voici un couplet d'un chant guerrier qui marque fort mal les sympathies de *nos* soldats pour les Français.

« Des étrangers railleurs
Veulent courber nos têtes ;
Nous porterons les leurs
Au bout des baïonnettes.
Soldats ! (*bis.*)
Les Prussiens sont là-bas. »

Nos soldats! M. J. E. est donc Belge : c'est un correspondant anonyme du *Gaulois*. *Figaro* et *Paris-Journal* ont également un nombre très-considérable de correspondants — dans leurs bureaux.

« Une lettre de Louvain, dit le *Gaulois* du 26 juillet, nous fait part de la désorganisation qu'on remarque dans la landwehr prussienne.

» L'encombrement produit par tous ces soldats-citoyens est inimaginable. La discipline s'introduit mal dans les rangs de ces milices citoyennes, les approvisionnements s'y font mal, et, déjà, on nous signale de nombreux cas de maladie parmi les troupes de toutes armes du roi Guillaume. »

Pourquoi le *Gaulois* se faisait-il écrire cela « de Louvain? » Pourquoi pas d'Herbesthal, près de la frontière prussienne? Peut-être bien qu'à Paris on croit que Louvain est voisine d'Aix-la-Chapelle.

« Une personne qui vient de faire le trajet de Stuttgard à Frederickshafen, station du Wurtemberg sur le lac de Constance, a vu plusieurs soldats wurtembergeois, qui faisaient partie du convoi, se jeter en bas du terrain qui protége la frontière, pour se dispenser, par des blessures, du service militaire.

» Une autre personne, sur la route de Bâle à Bade, a vu des soldats badois mis à coups de crosses dans les wagons par des soldats prussiens, auxquels les femmes jetaient des pierres. »

« Le *Gaulois* disait hier que le prétendu traité entre la France et la Prusse était sans doute une copie d'un vieux projet.

» Ajoutons que ce projet était proposé par la Prusse, et qu'il a été rejeté par la France.

» Il y en a au moins un témoin étranger : c'est le roi des Belges.

» Quand Léopold II est venu à Paris, en 1867 il alla faire visite au prince Napoléon, et là, toujours obsédé de cette idée que la France veut manger la Belgique, — bien qu'il pût savoir que la France n'est pas la plus gourmande *des deux*, — il sonda délicatement le prince à l'endroit des projets de la France sur la Belgique.

» Le prince, bien édifié sur la monomanie des Belges, — qui entourent Léopol II, — lui dit d'un coup :

« — Mon Dieu, Sire, M. de Bismark nous a offert la Belgique, *comme un domestique offre des rafraîchissements sur un plateau.* »

» Ces paroles sont historiques, et personne ne les démentira.

» Il n'a donc dépendu que de nous de prendre la Belgique.

» La cour de Bruxelles est-elle rassurée ? »

Évidemment, après cela, la cour de Bruxelles et toute la Belgique devaient être tout à fait rassurées.

Je dédie ceci à M Félix Pyat, qui a offert une carabine « d'honneur » au soldat qui tuera le roi de Prusse :

« S'il faut en croire la *Correspondance du Nord-Est*, la colère des Prussiens contre la France touche de bien près à l'hydrophobie.

» Croiriez-vous, par exemple, que la municipalité d'Osterode, dans la Poméranie, promet une récompense de 10,000 thalers à celui qui amènera mort ou vif l'empereur Napoléon.

» Cette mise à prix de la tête de notre souverain n'est-elle pas *digne* des peuplades *les plus sauvages de l'Océanie ?* »

M. Félix Pyat a répondu à cette question. Mais continuons :

« Les hommes de la landwehr, surtout dans les pays alliés de la Prusse, se refusent à partir. L'argent est très-rare en Prusse ;

le trésor de guerre n'a en caisse que 150 millions (le *Gaulois* les a comptés), *tous les services de l'armée sont très-défectueux* et les vivres manquent. »

Ah ! c'est que c'eût été un fameux partenaire, la famine ! Si on avait pu, en même temps, compter sur la désorganisation, les mauvaises armes et la peur, quelles belles victoires l'empereur eût remportées !

En France, au contraire, les provisions affluent.

« Jamais, au dire des personnes compétentes, le service de l'intendance n'a été dirigé, comme aujourd'hui, avec autant d'ordre et avec une activité aussi soutenue. »

Qu'était-ce donc pendant les autres guerres ? Tous ces mensonges sont comme des flèches lancées en l'air, et qui vous retombent sur la tête.

Continuons encore :

« La conduite du grand-duc de Mecklembourg-Strelitz excite, paraît-il, un vif courroux à Berlin.

» Ce prince est en Angleterre et n'a pas voulu répondre aux ordres du cabinet prussien, qui lui signifiait de venir prendre part à la guerre. »

Le *Paris-Journal* a l'imagination plus ardente encore. Il accuse M. de Bismark des assassinats de Tien-Tsin.

« .. . le calcul de la Prusse coïncidait fort bien avec l'affaire Hohenzollern : *amener un conflit terrible qui fût de nature à occuper la France et à faire venir sa flotte dans les mers de l'extrême Orient.* »

Il est certain que si la flotte française avait du manœuvrer dans les mers de l'extrême Orient, elle n'eût pas pu bombarder et prendre les ports fortifiés de la Baltique.

de Londres, tout ce qu'il possédait de précieux dans son palais. Le *Moniteur belge* a donné un démenti formel à cette allégation.

» Je dois donc à mon tour, nous écrit à nouveau notre correspondant, donner un démenti tout aussi formel au bienveillant *Moniteur*. Non-seulement le roi a fait transporter à Londres ses tableaux et son argenterie, ce que *j'affirme positivement*, mais il a fait retirer de la Banque nationale 85 millions appartenant au Trésor, et qui ont suivi la même destination

» Je ne sais pas quel est le but de ces précautions gouvernementales et royales, mais évidemment elles ne sont pas faites pour tranquilliser les Belges.

» *Tous les soirs*, on voit de lourds fourgons, escortés d'une vingtaine de lanciers, quitter Bruxelles. Ces fourgons vont rejoindre la ligne d'Anvers à une lieue de distance de Bruxelles. On ne sait pas ce qu'ils contiennent, mais, comme ils marchent sous l'égide gouvernementale, nuitamment, et qu'ils sortent *du Palais royal,* le public belge n'y voit autre chose qu'un déménagement général de S. M. Léopold II.

» Si le *Moniteur belge* veut se convaincre de ceci, qu'il aille le soir sur le chemin de Laeken et il verra de ses propres yeux. »

Si M. Guillet avait eu la pensée ingénieuse, et plus patriotique, sinon plus délicate, d'aller rôder autour des Tuileries, peut-être eût-il fait de ce côté des découvertes moins grotesques, et de nature à refroidir un peu son chauvinisme.

Le 31 juillet :

« Des lettres de Prusse *(viâ Londres et après six jours de voyage)* nous annoncent la disgrâce complète du prince Hohenzollern et de son père...

» Les princes de Hohenzollern n'exerceront aucun commandement pendant la guerre actuelle. »

Je me suis souvent demandé à quoi pouvait aboutir, ce qui pouvait excuser de pareils mensonges ; je n'ai pu trouver de réponse satisfaisante. Est-ce corruption d'esprit, simplement? Je le crois. Désir de plaire à une nation émi-

nemment orgueilleuse et crédule? Probablement. Volonté bien arrêtée de rendre les journaux aussi « intéressants » que possible, fût-ce avec les bourdes les plus absurdes et qui ne tromperaient pas des enfants? On verra que ces suppositions sont toutes vraisemblables.

IV

Un des goûts caractéristiques parisiens est celui des spectacles inattendus. Ce goût a été pour beaucoup dans l'unanimité frénétique qui a accueilli la déclaration de guerre à la Prusse. Tout le monde, jusqu'aux petits crevés, criait : « A Berlin ! » C'était du nouveau, de l'imprévu. On était las des spectacles ordinaires. Et puis, on espérait que l'armée française allait avaler la Prusse d'une bouchée : sans cela, les cris n'eussent pas été aussi unanimes.

Cependant, en étudiant de près et plus à fond ce sentiment grossier, on trouvera que beaucoup d'excitants étaient ou paraissaient nécessaires aux metteurs en scène, aux *impresarii*.

Plusieurs volumes seraient nécessaires pour démontrer complétement que les aspirations des Parisiens sont surtout pour l'apparence, pour l'extérieur, pour ce qui brille et fascine, or ou clinquant, éloquence ou sonorité creuse.

Un article de Bertram, dans l'*Office de Publicité*, où le panache que le Parisien a dans le cerveau est humoristiquement raillé, a parfaitement élucidé cette « question » de la soif des spectacles chez le peuple le plus spirituel de la terre.

Chez quelle nation l'aventure de Boulogne, où un aigle a rempli le rôle que vous savez, n'aurait-elle pas à tout jamais fait tomber sous le ridicule n'importe quel prétendant populaire ou par la grâce de Dieu? Mais le Français,

et surtout le Parisien, voyait dans cette tentative bouffonne, qui sans doute inspirera avant peu quelque librettiste d'opérette, un côté sinon héroïque, au moins bizarre, et la bizarrerie faisait passer le grotesque.

Lorsque le prince de Joinville s'en alla chercher les cendres du brigand qu'on nomme Napoléon le Grand, il obéit à cette soif de parades et de panaches qui caractérise le Parisien.

L'apparence non-seulement suffit, mais elle est tout. Est-ce que le Parisien n'écrit pas partout où il trouve une plume et de l'encre que lui seul est poli, gracieux, affable, civilisé? Ce mot « civilisé », dans sa bouche ou sur son papier, signifie l'homme « du monde » par excellence, sachant se présenter dans un salon, saluer avec une distinction exquise, adresser quelque menue galanterie aux dames, un mot fin aux messieurs, causer de tout et mieux encore de rien, être enfin l'être le plus charmant qui existe. Apparence, forme, panache, comme dit Bertram.

Il se croit affable; peu lui importe de ne l'être pas en réalité. Naturellement railleur et sceptique dans la mauvaise acception des mots, pourvu que ses manières aient des apparences de distinction, il déclare que c'est déjà trop bon pour des barbares, pour des oies. Il nous fait en vérité trop d'honneur en s'apercevant que nous existons! Admirez-le, mes frères; et s'il vous raille, souriez; et s'il vous injurie — gracieusement — baisez-lui la main.

Il y a là une suffisance qui à elle seule amoindrirait très-rapidement le caractère de toute une population.

L'amour des spectacles complète cette pauvreté de caractère.

Souvenez-vous des premiers jours de juillet 1870. La guerre, plus qu'on n'eût osé l'espérer, a arraché les masques et dévoilé les consciences.

La déclaration de M. de Gramont a mis le feu aux quatre coins de Paris. « Guerre à la Prusse! » et voilà les Parisiens qui se dessinent. Vite des spectacles! en

avant la *Marseillaise* et le *Rhin !* Vous croyez que la perspective d'une immense tuerie va les rendre graves et les faire réfléchir. Vous ne les connaissez pas. Une frénésie irrésistible les emporte; une sorte de lave coule dans les artères de la ville des folies. « A Berlin! A Berlin! »

« Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé... »

La gloire! voilà le grand mot. Panache moral. Aller en Prusse cueillir des lauriers : quelle chance! Ces pauvres Allemands! Nous allons en tuer des masses. Mais, ma foi! tant pis : on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs. Au Rhin! Au Rhin!

« Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
» Il a tenu dans notre verre .. »

En avant, zouaves et turcos! Enfants sublimes, vous allez donc civiliser les bons Prussiens, donner une leçon de politesse au roi de Prusse et à son compère Bismark!...

Un vieux troupier, rédacteur du *Gaulois*, exprime très-nettement cette idée que les Français sont surtout des acteurs remarquables.

« Il me convient, sur les résultats de la guerre engagée, de rassurer tout d'abord les familles, plus spécialement les mères, y compris l'Impératrice.

» Le choc sera rude, mais nous en sortirons vainqueurs. *L'instinct me le dit; l'observation professionnelle me le démontre.*

» Et d'abord, nous avons la *Marseillaise*. — Ne riez pas!

» Rouget de l'Isle avait intitulé son inspiration patriotique : *Chant de guerre*. Voir à la Bibliothèque nationale son manuscrit, dont le *Figaro* a négligé le titre dans la reproduction autographique.

» Lorsqu'un peuple a un chant pareil dans son répertoire, il en vit et il en meurt, mais ne l'oublie jamais. Il est entré dans son sang.

» Non ! la *Marseillaise* n'est pas un chant de guerre ; c'est l'hymne même de la patrie en armes.

» On a beau s'en défendre : lorsque cet hymne éclate, tout un peuple exalté suit et marque le pas. Il n'est si mince artiste qui, le chantant, ne sente l'inspiration patriotique monter en lui, et ne la communique électriquement à la foule.

» Avec ce chant, on prend les redoutes, on escalade les remparts, on dévore les bataillons

» Lorsque le fantôme de la patrie en armes apparut à Rouget de l'Isle, dans une insomnie enflammée, je me figure que l'auteur devait être agité de la même exaltation que je ressens moi-même devant nos frontières menacées. Il était dans Strasbourg déjà à moitié envahi

» J'ai dit qu'un peuple vit et meurt de la *Marseillaise*. Ceux qui applaudirent les premiers à cet hymne enflammé furent les premières victimes de la Révolution ; aucun, je l'affirme, n'a regretté, en mourant, de l'avoir applaudi.

» Les vers et la musique ont été coulés tout d'un bloc dans le même moule, comme du bronze. Jamais cette formule devenue banale : « Vaincre ou mourir, » n'a été traduite en plus mâles accents.

» La *Marseillaise* a fait jaillir du sol français les quatorze armées victorieuses de la Révolution.

» S'ils tombent, ces jeunes héros...
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre !

» Jusqu'à quel point la France a ratifié les promesses de l'hymne, l'histoire le sait. »

Eh bien, ce n'était pas assez de la *Marseillaise* de Rouget de l'Isle : quelques poëtes français ont cru devoir lui donner des pendants plus ou moins réussis.

» A Berlin ! à Berlin ! mes frères !
Zouaves, turcos légendaires,
Chasseurs, grenadiers, voltigeurs,
Et vous, hache au poing, race antique,
Debout, matelots !... La Baltique
Dresse pour vous ses flots vengeurs. »

Et cet autre, tiré de *Paris-Journal :*

« Puisque c'est l'heure de la haine,
Faisons parler les chassepots,
Criblons de fer la cible humaine
Et que le sang coule à grands flots !
Soit !.. mais pas d'injure grossière !...
Nous laissons aux buveurs de bière
L'emploi de cet engin de guerre
Qui déshonore les combats !
Nous tuons, nous n'insultons pas !

» L'orgueil brutal dont il s'enivre
Entraîne dans tous les excès
Un peuple qui ne sait pas vivre...
Il est Prussien... Restons Français !
Puisqu'il a voulu ces batailles,
Multiplions les funérailles
En écrasant sous nos mitrailles
Jusqu'au dernier de ses soldats...
Oui, tuons ! mais n'insultons pas !

» Ils disent dans leur folle ivresse :
— Il faut qu'en ce duel à mort
Un des deux peuples disparaisse ! —
O provocateurs sans remords,
Que votre volonté soit faite !
Point n'est besoin d'être prophète
Pour vous prédire la défaite
Qui va jeter Guillaume à bas. .
Nous tuons et n'insultons pas !...

» Le préfet de police n'a donc rien à craindre pour l'ordre de ces rassemblements patriotiques ; ce qu'ils ont de tumultueux et d'inquiet s'apaisera de soi-même ; il n'en restera que ce qu'il faut pour animer les courages, et tendre les nerfs de ceux qui vont se dévouer pour *l'honneur de la France.* »

—

« Et nous, de quel cœur ému nous les suivrons dans cette campagne ! Ils seront notre seule préoccupation et notre plus cher souci ! Plus d'une fois sans doute nous cèderons la parole aux hommes qui conteront leurs aventures et célèbreront leurs prouesses. Il y a des temps où il faut laisser parler la grande éloquence des faits. »

—

Toutes les têtes sont affolées ; c'est comme un mauvais air qui pénètre dans les esprits et les bouleverse de fond en comble. Il ne reste même plus une parcelle de bon sens.

Le *Gaulois* s'empresse de « cueillir » cette lettre dans le *Journal de Bruges*, du 23 ou du 24 juillet, et c'est tant pis pour le *Journal de Bruges :*

« Mon cher,

» C'est épique tout simplement. Si tu voyais comme c'est merveilleux ce départ sous ce soleil de juillet qui jette des flammes sur les casques et des éclairs dans les yeux. — Mon vieux sang de magyar mêlé de gaulois, danse de joie dans mes veines ; c'est bête et sublime, mais je t'assure que je passerais au galop sur tout un congrès de philosophes humanitaires. Je pars dans une heure avec le 69e et les dragons verts qui portent comme les soldats d'Attila des peaux de tigres au front et des crinières flamboyantes !

» Jamais je n'ai mieux senti la haine de l'élément latin contre « l'homme du Nord. »

» C'est idiot, te dis-je, mais peut-on discuter lorsque les battements de votre cœur scandent les vers de la *Marseillaise*.

» Je vais avoir bien du mal à me tenir coi là-bas !

» Et puis je suis né dans la vieille Gaule et je me suis grisé avec le vin de ses treilles ! »

—

M. Édouard Lockroy, courriériste de l'*Indépendance*, dont l'esprit caustique était si fin et si vigoureux, se laisse entraîner comme M. Sarcey, et le *Figaro* s'empresse de le placer parmi ses collaborateurs de hasard, le 27 juillet :

« On le (le général Frossard) dit un stratégiste de premier ordre. C'est un homme âgé, froid, calme, et qui paraît mieux fait pour les guerres défensives que pour les guerres offensives. Depuis fort longtemps il n'a rien commandé. Le général Frossard a expliqué à son auguste élève toutes les guerres de l'Empire. Il promenait des soldats de plomb sur une carte d'Europe et le jeune prince les renversait avec de petites boulettes de mie de pain lancées par de petits canons en bois.

» Quand le général Frossard voulut raconter la campagne de Waterloo et faire rétrograder l'armée française, le prince impérial se fâcha.

» — Non ! jamais !... s'écria-t-il avec un mouvement de colère. Et, malgré les instances de son précepteur, il disposa ses batteries et écrasa d'un coup l'armée anglaise, l'armée prussienne, Blücher et Wellington. »

Cela est-il assez ridicule?

Seulement, au fond, tout au fond de cette exaltation maladive, en cherchant bien, on découvrirait un manque de sincérité, caractéristique aussi.

Pendant le mois de juillet surtout, il y avait dans les bruits de Paris certains indices qui soulevaient des voiles et montraient l'enthousiasme de la foule sous son vrai jour. Les « Romains » de ce spectacle n'applaudissaient pas si juste qu'on pût être absolument trompé. Messieurs les

chevaliers du lustre de la presse laissaient voir les efforts qu'ils devaient faire pour encourager les Parisiens et pour entraîner la France dans les combats... Il est certain qu'on éprouvait le besoin de soutenir l'élan de ce qu'on appelle la nation, et qui n'était que Paris affolé. Un reporter n'écrit-il pas qu'à Metz on « pleurait de joie » à l'idée de combattre la Prusse. Il est vrai qu'on n'a rien publié de plus odieux; c'est là une sorte de pendant au chassepot de M. de Failly, qui faisait « merveille » en Italie.

Figaro, toujours plus malin que les autres, donne la *Marseillaise* sacrée en autographe. Sans doute M. de Villemessant, qui est un grand artiste, se figure que la vue de l'écriture héroïque va augmenter l'héroïsme parisien.

Et puis, le numéro qui contient cette malice se vendra bien!

L'héroïsme parisien n'est plus qu'un écho du XVIIIe siècle. Il reprend la *Marseillaise* et il remet en mémoire les volontaires de 1792; mais « l'idée » qui avait soulevé la France tout entière alors n'existe plus. Il y a encore les cris, mais il n'y a plus le véritable enthousiasme, et cette fermeté inébranlable qui entraînait les républicains aux frontières.

Pourquoi les Français sont-ils poussés vers le Rhin? Parce que M. de Hohenzollern a voulu être roi d'Espagne; parce que le roi de Prusse n'a pas voulu donner « des garanties » pour l'avenir. Voilà de bonnes raisons pour que deux grands peuples s'entre-tuent.

Or, quand on n'a pas de raisons, il faut faire « mousser » le chauvinisme. Nous irons à Berlin; les blondes Germaines sont sensibles; l'aigle impériale sera promenée jusqu'aux bords de la Baltique. « Marchons, marchons! » Ne se croirait-on pas à l'Opéra?

Le *Figaro* du 23 juillet raconte qu'un zouave, passant à Neuilly, avait un compagnon qui criait: « A Berlin! » C'était un perroquet. La presse parisienne n'était pas

moins sotte que ce perroquet-là et les chauvins de Paris avaient le même bon sens que le compagnon du zouave. Combien de ceux-là, pendant le mois de juillet, à qui on eût dû mettre un bâillon !

La Russie a été battue en Crimée — avec l'aide des Anglais ; l'Autriche a été battue en Italie — avec l'aide des Italiens. Au Mexique, sans aide, la France revient sans lauriers. Battre la Prusse, c'était réaliser le programme napoléonien — la revanche de Waterloo. Si la Prusse avait été battue, on aurait cherché à l'Angleterre une querelle d'Allemand — comme disent les Français. Mais en cette guerre de 1870, la France n'a pas d'alliés ; l'Angleterre peut maintenant dormir dans son île en toute sécurité. De longtemps, les Français ne feront plus sortir de leur tiroir à surprises le glorieux drapeau d'Austerlitz ; les accessoires sont rentrés au magasin militaire. Ce n'est pas avant un quart de siècle que Chauvin pourra de nouveau faire rimer gloire et victoire, français et succès...

IV

Pendant les premiers jours qui suivirent la déclaration de guerre, un grand bruit se fit entendre dans le clan des journalistes à sensation. On ne voulait pas d'historiographes au quartier général français ! Le maréchal Le Bœuf avait cette qualité : il n'aimait pas les curieux et les indiscrets. Ah ! qu'il avait raison de craindre la badauderie parisienne ! Par ce qui a été écrit malgré toutes les défenses, on peut se figurer ce qui aurait été publié si le *Gaulois*, le *Figaro* et le *Paris-Journal*, sans compter les autres, avaient été admis à suivre les « opérations » militaires.

Croyez-vous, cependant, que ce fût le patriotisme le plus

pur qui faisait protester tous les journalistes avec cette chaleur indignée ?

Des naïfs s'y sont peut-être laissé prendre. Mais on sait aujourd'hui ce que valait le mètre cube de ce patriotisme-là.

L'indignation de M. de Villemessant et *tutti quanti* peut se traduire ainsi : « Ah ! ça, mais si on ne veut pas de nous au quartier général, comment donnerons-nous des nouvelles à sensation ? Et si nous ne pouvons donner de ces nouvelles, comment ferons-nous pour vendre quotidiennement cent mille numéros de notre journal ? »

Ces messieurs, qui ne sont jamais pris au dépourvu, trouvèrent un moyen : ce fut d'imaginer des nouvelles. Sachant à quel peuple crédule et ignorant ils avaient affaire, l'idée, quoique peu morale, n'était pas mauvaise.

Lorsque après le nouveau Waterloo qui a nom Sedan, la république eût été proclamée à Paris, M. Louis Ulbach, directeur du journal *la Cloche*, se permit de reprocher à ses confrères à sensation leur conduite passée.

« Le *Gaulois*, disait-il, devrait être plus prudent, il a à expier tant d'imprudences !

» N'est-ce pas lui qui, concurremment avec le *Figaro*, et sur la foi de renseignements futiles ou mensongers, a trompé pendant plusieurs semaines l'opinion publique ?

» N'est-ce pas lui qui nous entretenait tous les jours de victoires, de stratégies savantes ?

» N'est-ce pas lui, avec le *Figaro*, qui riait des efforts de la Prusse, qui annonçait la destruction de ses effroyables armées, et qui, en encourageant l'impéritie, la trahison de nos chefs, endormait la confiance du pays ? »

Ce que M. Louis Ulbach n'a pas dit, c'est que le *Gaulois*, le *Figaro* et le *Paris-Journal* (ce dernier oublié par M. Ulbach je ne sais trop pourquoi) voulaient que le public pût satisfaire sa maladive avidité de nouvelles, et espéraient faire ainsi « des affaires » considérables. Peut-

être M. Ulbach a pensé que l'accusation de mensonge suffisait; ce n'est pas mon avis, et c'est pourquoi je dis tout ce que je crois nécessaire de dire.

Que répond le *Gaulois* à l'article de M. Ulbach? Rien absolument quant à l'accusation de mensonge. Mais il reproduit quelques articulets sages et clairvoyants, par lesquels il essaye de prouver que le *Gaulois* a toujours été sage. Le moyen est connu : c'est celui des jésuites. M. Ulbach ne pouvait guère donner ses preuves en citant les articles incriminés par lui : il y a des polémiques qu'on ne commence pas.

Pour se blanchir, le *Gaulois* raconte que les Prussiens sont fort en colère contre lui et ses confrères le *Figaro* et le *Paris-Journal;* qu'ils se sont promis de les fusiller à leur entrée à Paris. Il feint de croire que c'est le patriotisme des journalistes qui indigne les Prussiens. Mais, si cette nouvelle avait été vraie — car elle n'est qu'un on-dit recueilli à Bruxelles par M. Michel Mortjé — pourquoi la colère des Prussiens n'eût-elle pas eu pour sujet les injures gratuites dont le journalisme français les abreuvait alors? Mais il était bien plus adroit de donner pour cause à cette colère ennemie d'ardentes vertus civiques.

V

Un autre système, qui ferait parfaitement pendant au système du mensonge à outrance, c'est le système du dénigrement préconçu, beaucoup plus sot encore qu'odieux.

Aussitôt que l'armée française se fut mise en mouvement, les moqueries éclatèrent avec une touchante unanimité. Même après les premières défaites, elles continuèrent avec une rare impudence. Était-ce le gracieux tempérament parisien, toujours prêt à railler qui se

donnait carrière ? Ou bien la vérité, confuse et trouble encore, sur l'organisation prussienne et sur la force de l'armée allemande, inquiétait-elle intérieurement la conscience des guerroyeurs en chambre — assez pour essayer d'intimider l'ennemi et d'augmenter la bravoure naturelle du soldat français ? Je ne veux pas me prononcer sur une question ainsi posée, de crainte de me tromper ; peut-être qu'au fond il y avait de ceci et de cela.

Mais j'affirmerai sans hésitation que rien n'était plus loin du sens commun que cette manière de combattre d'abord, à la façon des Chinois, avec des dragons volants, des hurlements ou des feux d'artifice.

Exemples ; dans *Paris-Journal*, 31 juillet :

« NOS ARSENAUX.

» Les arsenaux français regorgeaient d'approvisionnements de tout genre, et c'est ce qui explique comment en dix jours à peine, toute une armée se trouve prête à entrer en campagne

» C'est ainsi qu'après avoir armé 123 mille volontaires et 400,000 gardes mobiles, c'est à peine si l'on s'aperçoit qu'un vide se soit produit dans nos arsenaux.

» Mais qu'on ne pense pas que pour cela le zèle se refroidisse.

» Au 1er novembre nous aurons en magasin 2,200,000 chassepots..... »

La *Liberté*, un journal « sérieux » publie des articles comme celui-ci :

« Toutes les salles d'attente s'emplissent de curieux, et, en dehors des grilles, sur une étendue de plusieurs mètres à droite et à gauche, le public se porte en masse compacte pour saluer chaque train au passage. On s'embrasse, les mains et les cœurs s'étreignent ; on agite des drapeaux, des mouchoirs ; la *Marseillaise* et le *Chant du Départ* éclatent dans un choral immense.

» Il faudrait être de marbre pour rester froid devant ce spectacle grandiose et attendrissant !

» Tous les différents corps : infanterie, cavalerie train, artillerie. sont également bien reçus; mais, il faut bien le dire, le succès est pour les zouaves et les turcos, qui sont d'un entrain effroyable et d'une verve étourdissante.

» — Ah! disent-ils, les Prussiens ont voulu voir la *Ménagerie* » *d'Afrique?* eh bien! ils la verront! »

» De fait, *ils sont effroyables à voir : à moitié nus*, coiffés de rouge, *l'œil allumé par le patriotisme et le vin! Pauvre landwehr!*

» Il passe un convoi de chevaux et de mulets; les soldats qui les conduisent affirment que ces animaux n'ont pas mangé depuis trente heures. On ne s'en douterait guère, tant ces races africaines sont sobres et résistantes.

» Voici le bouquet :

» Douze cents zouaves entrent en gare, *perchés* sur les wagons, *dansant un cancan échevelé et hurlant à pleins poumons.* »

Que dites-vous du « bouquet? » et de la « ménagerie d'Afrique? »

La grande majorité des journaux parisiens, pendant le mois de juillet surtout, ont fait des variations sur cet air, avec plus ou moins d'esprit

Les armes prussiennes ne valent pas les armes françaises, disaient-ils. Le chassepot surtout est infiniment supérieur au fusil Dreyse. L'Allemand est lourd, épais, pleurard, incapable de faire de longues marches, beaucoup trop père de famille pour être bon soldat, pas aguerri du tout, mal nourri, conduit rudement par des officiers en lunettes, etc., etc. Ne vous semble-t-il pas après cela que les Français n'ont plus qu'à se montrer, que toute l'armée allemande va tomber à genoux et crier merci?...

Dénigrer son ennemi, n'est-ce pas amoindrir sa victoire, et, vaincu, accroître sa défaite?

VI

Rien non plus ne peut tarir la source des bons mots chez le peuple parisien. Il rit de tout, dans toutes les situations. Je veux bien que cela indique un courage exceptionnel; mais je lui reproche justement d'être trop exceptionnel. Pendant toute cette guerre de 1870, avant, pendant et après les défaites subies par l'armée française, l'esprit parisien s'est donné carrière avec une ténacité révoltante. Cela a commencé par la jactance, cela a fini par la rage. Il y a là, avec une dose rare de courage, si vous voulez, un fond de cynisme qu'on ne trouvera chez aucun autre peuple de la terre.

M. de Girardin, l'homme qui avait une idée par jour, bonne ou mauvaise, se trouvant à l'Opéra s'écrie :

« Il est donc plus difficile d'apprendre le Rhin que de le prendre ! »

C'est charmant, certainement; on n'est pas plus fin. Mais quelle tuile que ce mot, aujourd'hui! Ce pauvre M. de Tillancourt, à qui on a prêté tant d'esprit à Paris dans ces dernières années, a été chargé d'un autre « mot » tout aussi piteux aujourd'hui :

« Mes chers collègues, notre session législative est close, et c'est la cession des frontières du Rhin qui va commencer !... »

C'est surtout le « Masque de fer » du *Figaro*, qui avait la mission de recueillir ces cancans de vieille fille. On

pourrait en faire un petit volume, qui serait un lourd pavé pour la conscience du Masque de fer.

« Entre gardes mobiles :

» — C'est égal, le roi de Prusse a eu joliment tort de se lancer dans cette guerre !

» — C'est évident, car c'est certainement lui qui payera les chassepots cassés ! »

—

« — Bismarck, portant victoire en croupe,
A changé notre carte, opinait un Prussien.
— Il a, répliqua-t-on, changé la carte ? Eh bien !
C'est qu'il a fait sauter la coupe. »

—

« Depuis quelques jours, des gamins parcourent les boulevards, des journaux sous les bras, et, entre-temps, s'écrient :

» — *Demandez les dernières impertinences du roi de Prusse !*

» Cette locution, toute parisienne, obtient un très-grand succès, et les petits marchands débitent assez promptement leur marchandise. »

« Vieux quatrain, bon à rééditer, grâce aux circonstances. Il date de la construction du pont de Kehl, qu'on vient de démolir :

« Le pont fixe du Rhin sera bien fait, je crois,
Car on a confié cette œuvre aux plus habiles ;
L'Allemagne fournit le bois,
La France se charge des piles. »

Le *Gaulois*, cependant, suit de près son concurrent et le *Paris-Journal* trotte à côté d'eux; le *Gaulois* d'abord :

« Connaissez-vous la dernière mode ? Appeler son chien Bismark et lui accrocher un écriteau portant : *Vive la France !*

» Faire acclamer la France par Bismark, c'est tout de même raide ! »

C'est aussi très-fin et très-triomphant. Le *Gaulois*, d'ailleurs, est remarquable par son bon goût et son aménité.

« Sait-on comment ses flatteurs appellent le roi Guillaume ?
» Les journaux autrichiens nous l'apprennent :
» Ils l'appellent « Guillaume le *Blanc*. »
» Ce surnom doit le consoler de celui qu'il porte plus ordinairement : « Guillaume le Gris. »

Le *Paris-Journal* descend encore d'un degré : on fait ce qu'on peut.

« Savez-vous ce que nous reproche M. de Bismark ?
» Vous pensez peut-être qu'il s'agit de bombes incendiaires, ou de balles explosibles... Erreur ! erreur ! il nous reproche de faire usage des... turcos ! ! !
» Quand un turco s'en va voir sa maîtresse, dit la chanson, il » la carresse à grands coups de *tricot* » — et la Prusse craint ce régime-là. — Allons ! allons ! M. de Bismark, ne vous arrêtez pas à ces légers inconvénients. Vous l'avez voulu, on vous fouaillera ! Tout ce que nous pouvons vous promettre, c'est que le turco, devenu Français maintenant, y mettra de la décence : il n'abusera pas trop du... Prussien. »

C'est-là de l'esprit délicat mais inopportun, des « mots » qu'on eût bien fait de garder au fond de son sac, pour une meilleure occasion — après la victoire, par exemple. Je ferai remarquer aussi que la loyauté et l'aménité dont les Parisiens se targuent depuis des siècles et qui font d'eux — si on les en croit — une population d'une supériorité incontestable, sont à bien petite dose dans ces mots charmants, destinés à faire la joie des familles françaises et l'étonnement du monde.

VII

Autre question.

Les journaux parisiens se sont plaints amèrement des persécutions qu'ont dû subir les Français en Allemagne aussitôt après la déclaration de la guerre à la Prusse.

Ces plaintes avaient surtout pour but de montrer dans toute sa splendeur le côté chevaleresque du caractère français en général, et du caractère parisien en particulier : car il est bon de faire une distinction entre l'ensemble de la nation et le petit groupe qui s'agite à Paris.

C'est Paris qui donne le ton, la note ; qui met en mouvement les hommes et les idées ; qui insinue et stimule ; qui menace ou qui chante. La province ne fait que suivre l'impulsion, lentement et comme à regret. Sans Paris, la France serait une nation probablement aussi sensée et aussi pacifique que l'Angleterre. Si je me trompe, tant pis pour la France.

Quoi qu'il en soit — et le lecteur appréciera lui-même d'après les faits et les idées — les Parisiens ont commencé par vanter bien haut leur esprit chevaleresque, et la barbarie des Allemands a été en butte aux plus dures appréciations pendant deux mois.

« ..... La populace, dans plusieurs villes allemandes, dit le *Paris-Journal* du 28 juillet, s'est portée tumultueusement vers la résidence du consul français, en poussant des cris injurieux et en brisant les vitres à coups de pierres.

» Le gouvernement français n'a répondu à ces actes grossièrement barbares qu'en laissant aux deux ou trois cent mille sujets prussiens qui sont sur notre territoire la liberté d'y rester sans crainte d'être inquiétés. »

Dans le même numéro du même journal :

« Voulez-vous un exemple de l'esprit chevaleresque dont sont animés nos bons amis messieurs les Prussiens ?

» L'un des grands administrateurs du chemin de fer de l'Est, M. B..., avait envoyé sa belle-mère, sa femme et sa petite fille — un bébé de trois ans — en villégiature à Spa.

» Au début des hostilités, plusieurs télégrammes furent expédiés à M. B...; ils restèrent sans réponse. Deux lettres ayant eu le même sort, ces dames supposèrent, avec quelque raison, que les correspondances à destination de la France étaient interceptées.

» Dès lors, elles résolurent de partir seules.

» En conséquence, elles se mirent en quête d'une voiture ou d'un véhicule quelconque.

» Spa regorge de moyens de transport ; toutefois, il leur fut impossible de s'en procurer un seul, et, ne pouvant supporter les injures que leur prodiguaient les naturels du pays, la mère et la fille s'enfuirent au milieu des vociférations de la populace, et firent, pour atteindre la frontière, quatorze lieues à pied, portant l'enfant à tour de rôle.

» — Pas de voitures pour les femmes de ces chiens de Français ! » clamaient ces gentilshommes d'outre-Rhin.

» Ah ! si nos zouaves savaient cette histoire ! Crebleu ! traiter ainsi le beau sesque ! »

Je ne crois pas qu'il soit possible d'unir à plus d'ignorance des sentiments plus odieux. Jamais le mensonge impudent ne s'est étalé dans le journal le moins respectable dans une forme plus inepte et plus grossière. Le journal de M. de Pène aurait certainement le prix avec cet article, dans un concours pour la mauvaise foi et la sottise fanfaronne. Cette « nouvelle » était signée OLD FOX.

Le système des correspondances a été mis à contribution très-largement pour accumuler sur la Prusse les injures les plus vulgaires et les plus basses. Voici un échantillon de ces correspondances, écrites à Paris, qui

donnera une idée de l'aménité chevaleresque des Parisiens ; ceci est du 30 juillet :

« C'est fini ! j'abandonne tout et je pars. Tout perdre, plutôt que de rester ici ! Ce n'est pas un peuple ; c'est une horde de sauvages. Les Prussiens ont perdu l'esprit, si tant est qu'ils en aient jamais eu.

» La raison est remplacée par l'exaspération ; la civilisation par la barbarie. Un mot de français qui vous échapperait dans la rue et l'on vous assomme ! Toute lettre arrive ouverte. J'ai reçu — ou plutôt j'aurais dû recevoir de Bruxelles un pli chargé contenant des valeurs. Le pli m'arrive ; les valeurs point ; dénichés les oiseaux, ou du moins une partie d'entre eux.

. . . .

» Le plus féroce entre tous ces sauvages, c'est l'exécrable Bismark.

. . . .

» Vous êtes bien bons, en France, de traiter les Prussiens avec des mitaines. On ne dompte pas les bêtes féroces par la douceur. ... »

Le *Paris-Journal* ne se contente pas de son esprit magnifique et de sa propre dignité ; il emprunte l'aménité sereine de ses confrères, du *Constitutionnel*, par exemple :

« Décidément les Prussiens sont des sauvages ! Ceci dit sans la moindre exagération.

» M. Robert Mitchell, dans le *Constitutionnel*, donne des preuves nombreuses et trop évidentes de leur brutalité.

» Le grand peuple prussien, qui aspire à civiliser le monde, se conduit à l'égard des Français résidant en Allemagne comme la dernière des tribus océaniennes. Quand nos concitoyens se montrent dans une rue de Berlin, on les insulte, on les lapide, et dans cette noble tâche, le gouvernement met son amour-propre à ne se point laisser dépasser par la populace.

» Assurément, M. de Bismark ne maltraite pas en personne nos nationaux : il s'est réservé une mission plus large, un rôle plus grandiose : diffamer la France entière ! Mais quelque absorbé qu'il soit par d'aussi généreuses préoccupations, l'honora-

ble chancelier ne dédaigne pas de se mêler au jeu de son peuple.

» Chaque jour il expulse du territoire un certain nombre de familles françaises, en leur donnant douze heures pour mettre ordre à leurs affaires ; et s'il arrive qu'en route les malles s'égarent, qu'à la frontière on ne retrouve plus les bagages, l'administration ne donne pas aux victimes de ce brigandage le loisir de réclamer leur propriété. Les malles resteront en Prusse et serviront à solder les frais d'expulsion.

» *Plaignons les Prussiens, ne les imitons pas* et si nous devenons les maîtres, *apportons leur notre code de civilisation*, enseignons-leur le droit des gens et la morale chrétienne.

» Que M. de Bismark se comporte comme bon lui semble envers nos concitoyens ; qu'il les ruine, les expulse, les dépouille, *nous ne faillirons pas, nous, à nos traditions nationales.*

» Si le chancelier de la Confédération du Nord est un barbare, tant pis pour lui.

» *Mais l'hospitalité est un devoir sacré auquel rien ne nous fera manquer.* »

On sait comment Paris ne voulut point faillir à ses traditions nationales ; on sait combien les Allemands, pourchassés comme des bêtes fauves et soupçonnés d'espionnage, eurent à se louer de l'hospitalité « généreuse » des Français, qui, en peuple nerveux, voyaient partout des espions.

Si encore ç'avaient été des représailles ! Mais cette excuse même ne leur est pas laissée. Les Français n'ont point été molestés en Allemagne ; sauf quelques rares cas particuliers, qu'il faut laisser sur la conscience des individus qui s'en sont rendus coupables, les résidents français d'outre-Rhin ont pu continuer à résider et à travailler dans leur pays d'adoption. Mais les expulsions en masse, qui les a voulues ? Avons-nous vu, en Belgique, des milliers de Français chassés d'Allemagne et regagnant misérablement leurs foyers ? Non ! Mais des milliers d'Allemands ont passé par Namur et Liége, chassés sans pitié de Paris. Des Prussiens habitant Paris et la France depuis vingt, trente, quarante ans, qui y avaient leurs

familles, dont tous les intérêts étaient français, ont reçu l'ordre d'expulsion comme les autres et ont eu quarante-huit heures pour gagner la frontière...

Nous verrons dans le cours de ce petit livre bien d'autres exemples du caractère chevaleresque des Parisiens; et il ne sera pas difficile de prouver que dans toutes les déclarations d'héroïsme humain et de générosité pleine de grandeur de ces messieurs les chauvins du second empire, il y avait avant tout de l'impudence.

VIII

César enfin se décide à partir; il ceint sa forte épée, il cire sa moustache; il se sourit en songeant aux « moissons de gloire » qu'il va amasser sur les bords du Rhin. En sa pensée taciturne, sans doute il se voit déjà à Berlin, devenu l'arbitre des destinées de l'Europe.

Il reçoit, avant de s'élancer aux combats, le Corps législatif aux Tuileries! Réception touchante et solennelle. M. Schneider lui adresse ce discours digne, tout plein de vérités :

« Sire,

» Le Corps législatif vient de terminer ses travaux. — Il a unanimement voté les subsides et toutes les lois qu'exigeait la défense du pays, donnant ainsi un témoignage éclatant de *son patriotisme.*

» S'il est vrai que le véritable auteur de la guerre ne soit pas celui qui la déclare mais celui qui l'a rendue nécessaire, *il n'y aura qu'une voix parmi les peuples des deux mondes pour en faire retomber la responsabilité sur la Prusse* qui, enivrée par des succès inespérés, encouragée par notre patience et par notre dé-

sir de conserver à l'Europe les bienfaits de la paix, a cru pouvoir conspirer contre notre sécurité et *porter atteinte à notre honneur.*

» Dans ces cas, la France sait remplir son devoir.

» Sire,

» Les vœux les plus ardents vous suivront à l'armée, dont vous allez prendre le commandement accompagné de votre fils qui, devançant les devoirs de son âge, *apprendra à vos côtés comment on sert son pays.*

» Derrière vous, derrière notre armée habituée à porter si haut le drapeau de la France, toujours prête à la recruter, se tient debout la nation tout entière.

» Remettez sans inquiétude la régence entre les mains de notre *auguste souveraine*.

» A l'autorité que lui assurent *les grandes qualités qu'elle a déjà déployées*, l'Impératrice ajoutera la force que donnent aujourd'hui les institutions libérales si glorieusement inaugurées par Votre Majesté.

» Sire,

» Le cœur de la nation est avec vous et avec notre vaillante armée ! »

La réponse de Napoléon III est également très-digne, très-loyale ; ce n'est pas l'illustre auteur de « l'Empire, c'est la paix » qui voudrait mentir officiellement. Lisez attentivement ce petit discours correct : il est aussi sincère que toutes les affirmations du gouvernement français, depuis 1851 :

« Messieurs,

» J'éprouve une grande satisfaction, à la veille de mon départ pour l'armée, de pouvoir vous remercier du concours patriotique que vous avez donné à mon gouvernement. *Une guerre est légi-*

time lorsqu'elle se fait avec l'assentiment du pays et l'approbation de ses représentants. Vous avez bien raison de rappeler les paroles de Montesquieu : « Le véritable auteur de la guerre n'est » pas celui qui la déclare, mais celui qui la rend nécessaire. »

» *Nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour l'éviter*, et je puis dire que c'est *la nation tout entière qui*, dans son irrésistible élan, *m'a dicté mes résolutions.*

» Je vous confie, en partant, l'Impératrice, qui vous appellera autour d'elle si les circonstances l'exigent; elle saura remplir courageusement le devoir que sa position lui impose.

» J'emmène mon fils avec moi ; il apprendra, au milieu de l'armée, à servir son pays.

» Résolu à poursuivre avec énergie la grande mission qui m'est confiée, j'ai foi dans le succès de nos armes, car je sais que la France est debout derrière moi et que Dieu la protége. »

Le 23 juillet, l'empereur s'adresse directement à son peuple, dans une proclamation trop étendue pour être reproduite ici. Quelques paragraphes seulement, pour en donner l'esprit, le sel :

« Le glorieux drapeau que nous déployons encore une fois devant ceux *qui nous provoquent*, est le même qui porta à travers l'Europe les idées civilisatrices de notre grande Révolution. *Il représente les mêmes principes ;* il inspirera les mêmes dévouements.

» Dieu bénisse nos efforts. *Un grand peuple qui défend une cause juste est invincible.* »

Tout cela est très-bien, très-adroit et surtout très-sincère; c'est toujours le même sentiment qui s'agite au fond de ces discours officiels, et je n'ai pas besoin de le qualifier : le lecteur fera lui-même les réflexions que j'ai faites. Remarquez seulement que la dernière phrase est d'un homme extrêmement perspicace. Napoléon était certain de vaincre ; dans cette assurance il s'abandonne, il voit les Prussiens anéantis et Berlin le recevant sous des

arcs-de-triomphe; et il écrit: « Un grand peuple qui défend une cause juste est invincible. » Malheureusement les Français sont vaincus; et les gens d'esprit amer diront avec une logique assez excusable que la cause était probablement injuste.

Il est pourtant si facile de ne pas vendre la peau de l'ours qui rôde encore dans les bois!

Enfin, une dernière proclamation, cette fois à l'armée, est lancée du quartier général de Metz, le 28 juillet.

Voici ce document historique:

« Soldats, je viens me mettre à votre tête pour défendre l'*honneur* et le sol de la patrie.

» Vous allez combattre une des meilleures armées de l'Europe; mais d'autres qui valaient autant qu'elle n'ont pu résister à votre bravoure. *Il en sera de même aujourd'hui.*

» La guerre qui commence sera longue et pénible, car elle aura pour théâtre des lieux hérissés d'obstacles et de forteresses; mais rien n'est au-dessus des efforts persévérants des soldats d'Afrique, de Crimée, de Chine, d'Italie et du Mexique Vous prouverez une fois de plus ce que peut une armée française, animée du sentiment du devoir, *maintenue par la discipline*, enflammée par l'amour de la patrie.

» Quel que soit le chemin que nous prenions *hors de nos frontières*, nous y trouverons les traces glorieuses de nos pères Nous nous montrerons dignes d'eux.

» La France entière vous suit de ses vœux ardents, et l'univers a les yeux sur vous. *De nos succès dépend le sort de la liberté et de la civilisation.*

» Soldats, que chacun fasse son devoir, et le *Dieu des armées sera avec nous.*

» NAPOLÉON. »

Le grand empereur, comme le roi de Prusse, ne perd pas une occasion d'évoquer Dieu; les despotes s'entendent — du moins ils essayent de soutenir l'honneur du corps. On fait de Dieu un complice malgré lui. Napoléon III lui

demande son aide et son approbation; le roi de Prusse combat en son nom et règne pour lui. Il est vrai que les héros des ex-États de l'Église, avant d'attaquer les voyageurs, implorent la Vierge ou leur saint patron. Tous les conquérants se ressemblent.

Le jeune Louis Bonaparte accompagne son père; il va apprendre son métier de César aux côtés de celui qui le connaît si bien. Les chauvins de Paris suivent d'un œil attendri cet enfant conduit au spectacle le plus terrible que l'homme — une méchante bête! — ait jamais inventé.

Le *Pays* est naturellement de ceux que le prince ne laisse pas indifférent. *Paris-Journal* chante à l'unisson du journal de M. de Cassagnac. L'organe de M. de Pène parle ainsi :

« La dernière visite qu'ait faite le Prince Impérial avant son départ de Paris a été pour Napoléon Ier.

» L'Impératrice a voulu conduire elle-même son fils aux Invalides, et cette visite s'est accomplie dans le plus strict incognito.

» Personne n'avait été prévenu à l'avance.

» L'Impératrice et le Prince se sont fait introduire dans la chapelle par le gouverneur, et, demeurés seuls, sont restés un quart d'heure en prière devant le tombeau du vainqueur d'Iéna. »

Cela est simple et touchant comme tout ce qui est vraiment grand; le *Pays* cependant me paraît plus convaincu :

« Au moment de monter en wagon, l'Empereur et le jeune Prince, calmes et sérieux comme la circonstance l'exigeait, échangeaient leurs adieux avec l'Impératrice dont l'attitude et le sang-froid ne démentaient ni le courage ni la grandeur d'âme.

» L'Empereur, tenant son fils par la main, montait dans le wagon, lorsque l'Impératrice, embrassant le jeune Prince, lui dit :

» — Adieu, Louis ! et surtout fais ton devoir.

— Nous le ferons tous, dit l'Empereur d'une voix ferme et dominant toute émotion.

» Une seconde après, le train partait. »

Les principes religieux de Bonaparte III et de sa cour ne pourraient plus être niés après cette correspondance du journal *le Public :*

« Hier, tandis que je me rendais à Forbach pour voir la physionomie de nos postes frontières, l'Empereur et le Prince Impérial allaient, dès huit heures du matin, entendre la messe. Sa Majesté, accompagnée de son fils, a parcouru à pied, en costume militaire, la distance qui sépare la préfecture de l'église.

» La foule était immense dans les rues pour saluer le souverain. Tout le monde admirait la vigueur et le brillant état de santé de Sa Majesté, qui semble ne s'être jamais aussi bien portée, malgré le travail continuel qui lui incombe dans ce moment solennel.

» Le jeune Prince, réfléchi, mais gracieux toujours, est l'objet des plus vives sympathies.

» Aucune escorte, le major général, quelques officiers généraux, à pied aussi, suivaient l'Empereur, qui cheminait lentement au milieu de la foule.

» Le prince Napoléon attendait Sa Majesté sur le parvis de la cathédrale. Son Altesse Impériale *fumait tranquillement une cigarette* en se promenant de long en large, côte à côte avec les habitants.

» La population de Metz a été fortement impressionnée de voir la simplicité et la confiance que Sa Majesté apporte dans l'accomplissement de ses devoirs de chrétien. L'église était littéralement pleine; toutes les classes de la société s'y trouvaient confondues *dans un pêle-mêle plein de grandeur.* Jamais plus ferventes prières n'ont été adressées au Dieu des armées par une foule à genoux. »

Cela est extrêmement émouvant, et il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne point être attendri par de pareilles scènes. Heureusement, l'esprit gaulois est toujours

vivace et maintient l'équilibre dans les facultés. Le *Figaro* continue à faire des mots.

« M. Thiers est aux eaux de Trouville,
Je ne puis que l'approuver,
Car ce petit prussophile
A quelque chose à laver. »

—

« Sur le boulevard :

» — Les succès de notre flotte dans la Baltique ne sont pas douteux. D'abord, il paraît que les Allemands sont de mauvais marins...

» — Mais alors ils ne résisteront pas sur terre à l'arme blanche. La lame leur donnera le mal de mer !... »

—

« Au restaurant :

» Un monsieur qui ne trouve pas que le poisson soit accommodé à son goût :

» — Garçon ! comment fait-on donc maintenant la carpe du Rhin ?

» — Dame, monsieur, on prend du chassepot, de la mitrailleuse, de la canonnière, un drapeau tricolore, et on sert chaud !...

» Le belliqueux garçon croyait qu'on lui parlait de la carte du Rhin. »

—

« Un marchand de harengs saurs s'était installé, hier, aux Halles centrales, entre deux débitants d'andouilles et de boudins.

» Comme il faisait maigre vente, il s'avisa de baptiser ses harengs du nom de *Prussien*.

» — Ils sont fumés, les Prussiens ! s'écria-t-il ; j'en donne un pour un sou sans papier ; si vous prenez deux Prussiens, vous aurez du papier... Deux sous le paquet de Prussiens !

» Cette facétie du marchand eut un plein succès. — Tel qui ne pensait nullement à manger un hareng se sentit assez d'appétit pour dévorer un Prussien.

» En moins d'une heure, les chalands improvisés eurent dé-

barrassé le jovial marchand d'un millier de Prussiens à deux sous la paire. »

—

« Toujours à la recherche de l'actualité, nos industriels parisiens !

» Ce matin, un petit tailleur du quartier du Temple s'est fait confectionner en lettres majuscules cette enseigne en deux mots :

» AU PRUSSIEN !

» Et plus bas :

» VESTES SUR MESURE. »

—

« Autre expression.. celle-là est d'un zouzou

» — Si jamais je pince un Prussien dans un coin... je lui ferai son affaire et je le jetterai dans un inodore... *on doit toujours reconduire sa danseuse à sa place*. »

—

« L'enthousiasme trouve tous les jours une nouvelle façon de s'exprimer.

» Le train qui emportait hier soir un bataillon de gardes mobiles avait décoré son premier wagon d'un drapeau tricolore enrubanné sur lequel était écrit en majuscules :

» — Train de plaisir pour Berlin. Aller et retour. Prix : C'est p'pa Guillaume qui paye ! »

—

« Un bien joli Cham, déjà vieux de quelques jours, mais destiné à une popularité notable.

» Un Prussien et un zouave, couchés à plat ventre, se regardent, séparés par la frontière.

» — C'est-y joli, Berlin? dit le zouave

» — Et Paris?

» — Qué qu'ça t'fait? t'y vas pas. »

Le *Gaulois* ne donne pas sa plume aux chiens; c'est un *steeple-chase* vertigineux et dont Paris devait rire à gorge déployée, pendant que César et son armée marchaient contre ces gueux d'Allemands.

—

« Boquillon fait ses adieux à Simone :

» — Reviendras-tu bientôt? dit la payse en pleurnichant.

» — Harico! comme dit notre maître d'école : un tour de Rhin et un tour de Mein, et je reviens. »

—

Cependant nous arrivons au 1er août et nulle victoire n'a encore donné aux Parisiens le droit et le devoir d'illuminer. M. Aurélien Scholl, dans le *Paris-Journal,* se fait l'écho des impatiences chauvines de ses concitoyens. Son article est très-caractéristique. J'en ai découpé ce joli morceau :

« *L'absence de nouvelles nous oppresse, le besoin de victoires nous affame.* Que se passe-t-il? quand marche-t-on?

» *Nous ne serons jamais à Berlin pour le* 15 *août!* Où sont les anciens conquérants : Xerxès, Alexandre, marchant toujours à la tête de leur armée? *L'impatience du public tourne à l'attaque de nerfs,* la seule attaque que nous ayons eue jusqu'à présent.

» On se doute bien que ces retards ont un but, qu'il est des piéges à éviter et que nous ne pouvons pas être vaincus; c'est pour économiser nos hommes que nous attendons le moment ; mais quelle joie d'apprendre que l'armée prussienne est défaite et que nous la poursuivons l'épée dans les reins!

. . . .

» Ce ne sont pas les Prussiens de Prusse que je hais le plus, ce sont les Prussiens de Paris. Les Prussiens de Prusse se battent, ils sont chez eux, ils défendent leurs maisons ; mais ces déserteurs de la Sprée, ces immondes tripoteurs d'argent qui ont bâti leurs hôtels avec des différences de Bourse, qui se sont en-

richis de la ruine des petits bourgeois français et qui jouent, à Paris, le double rôle d'usuriers et de mouchards, je trouve qu'on ne les guillotine pas assez.

» Un Prussien vaut deux juifs, comme une blanche vaut deux noires.

» On a tort de croire que les juifs ont l'accent prussien, ce sont les Prussiens qui ont l'accent juif.

» Cette race cupide, égoïste, envahissante, exige de chaque Allemand une livre de sa chair : les Prussiens sont les Shylocks de la Germanie.

» Je les ai vus de près, je les ai étudiés chez eux, et je les connais bien. Voyez-les à l'œuvre : avant la déclaration de guerre, ils s'emparent de quelques Français qui voyageaient de confiance sur leur territoire sulfureux et chlorhydrique ; leur premier soin est de *voler les effets*. Ils forcent les malles et se partagent tout ce qu'ils trouvent.

» Il n'y a pas un de ces honorables employés d'Eisenbahn qui ne se laisse gifler pour une pièce de cent sous.

. . . .

» Après quoi, il achète un collier de verre bleu pour Gretchen, et, pour lui, une tranche de jambon avec deux ou trois glass beer.

» Ces chairs allemandes, faites de bière et de pommes de terre, sont molles et odorantes. Le parfum est bizarre : c'est un mélange de racines de buis et de radis noir : la noblesse seule sent le porc salé.

» Comme tout ce qui naît de l'humidité, la race allemande pullule. Une femme qui n'a que quatorze enfants est accusée de stérilité. L'Allemagne infeste l'univers entier. A Londres, les Prussiens ont envahi la cité ; on les retrouve marchands de vins à Bordeaux, menuisiers ou balayeurs à Paris. Aux États-Unis, ils préparent la majorité de l'avenir, et le fils Bismark voudra certainement annexer à la Prusse l'Amérique du Nord, en disant : Vaterland ! »

Ces chevaleresques appréciations du caractère prussien paraissaient à Paris le 1er août, jour de la prise de Saarbruck par le petit Louis Bonaparte. Mais la rage ne s'arrêtera pas là. A mesure que les défaites s'accumule-

ront, les Parisiens deviendront plus dignes et moins féroces. La bonne grâce et la grandeur d'âme de Paris dépassent bientôt toute mesure. En attendant la victoire, ils se rassurent de toutes les façons possibles. Je vous recommande ces deux petits paragraphes :

« La guerre, je l'ai déjà dit, *ne peut avoir aucune surprise inquiétante pour nous. Notre admirable corps d'éclaireurs* sondera le terrain devant le soldat. »

Dans le même numéro du *Figaro* :

« Croit-on, d'ailleurs, que nous n'ayons pas dans notre armée *le plus merveilleux corps d'éclaireurs* qu'il y ait en Europe, et dont le moindre trappeur rendrait des points à Bas-de-Cuir lui-même? »

Et ceci, qui est le pendant :

« L'administration française a, de son côté, *un service d'espions parfaitement organisé,* à ce point qu'on a su pertinemment que les Prussiens avaient travaillé, toute la journée du samedi, au souterrain qui relie la gare aux fortifications de Kehl. »

D'autres journaux, inspirés par un autre sentiment, reprochaient à la Prusse ses espions, et disaient que la France chevaleresque, la France de Roland et de Bayard, n'avait pas besoin d'éclaireurs. Plus tard, il n'y eut pas assez d'invectives dans le dictionnaire pour assaillir le maréchal Le Bœuf, dont l'incurie avait laissé surprendre les corps français l'un après l'autre.

Mais nous voici arrivés à la frontière. César est au milieu de ses soldats; ce sont des acclamations sans fin. On observe seulement que le temps passe et qu'il n'y a pas encore de victoire inscrite à l'avoir de la France.

Cependant une correspondance de Forbach, adressée au *Gaulois*, disait ceci le 30 juillet :

« D'après les observations qui ont été faites jusqu'à présent, il y a lieu de supposer que Saarbruck n'est occupé que par *une très-faible garnison* qui se repliera dès que notre armée se mettra en marche dans cette direction. »

Enfin, le 1er août, la frontière est franchie et César peut envoyer à Eugénie la dépêche suivante :

« Louis vient de recevoir le baptême du feu ; il a été *admirable* de sang-froid et n'a *nullement* été impressionné.

» Une division du général Frossard a pris les hauteurs qui dominent la *rive* gauche de *Saarbruck*.

» Les Prussiens ont fait une courte résistance.

» Nous étions en *première* ligne, *mais* les balles et les boulets tombaient à nos pieds.

» Louis a conservé une balle qui est tombée près de lui.

» *Il y a des soldats qui pleuraient en le voyant si calme*.

» Nous n'avons eu qu'un officier et dix hommes tués. »

Cette dépêche est modeste. Napoléon III avait déjà vu la guerre et savait quelle importance il fallait attacher à cette escarmouche. Mais les correspondants de journaux à sensation avaient sans doute des raisons pour apprécier autrement ce fait d'armes. Le télégraphe lui-même est plein d'enthousiasme. Les imprimeries retentissent de chants de triomphe.

« Saarbruck vient d'être enlevé après un combat qui n'a pas duré moins de trois heures.

» Les Prussiens ont été culbutés et ont évacué la ville. »

—

« *Grande victoire* remportée à Saarbruck. La division Fros-

sard a culbuté et mitrallé *trois divisions prussiennes* (une très-faible garnison).

» L'Empereur est rentré *triomphant* à Metz. »

Toujours le *Gaulois* :

« Les Français ont attaqué Saarbruck vers 10 heures du matin, et après trois heures de combat ont culbuté *trois divisions prussiennes:*

» Les mitrailleuses ont *impitoyablement fauché* l'ennemi.

» A l'heure présente Saarbruck n'est plus *qu'un monceau de cendre*.....

» L'enthousiasme est indescriptible. »

Paris-Journal s'écrie ;

« Elle a donc commencé, la revanche de 1814 et de 1815. Saarbruck est à nous, Saarbruck est redevenu territoire français. »

Je ne sais quel autre journal affirme que Saarbruck ne redeviendra plus jamais allemand.

Mais la palme, en ce concert d'extravagances officieuses, est au *Figaro* :

« *Onze heures et demie.* — Un coup de clairon donne le signal de la marche triomphale. Tandis qu'une partie du deuxième corps s'élance dans la vallée de la Sarre, entre Arnuald et Saarbruck, le gros de l'armée enlève les coteaux, et le troisième corps, débouchant des bois de la gauche et venant de Carling, prend position sur le champ de manœuvre de Saarbruck. Pour nous, à présent, la bataille est gagnée. Les Prussiens n'ont pas su se servir des avantages naturels de leurs côteaux. Nous les occupons. *Il ne nous reste plus qu'à mitrailler et à bombarder la ville,* et à les chasser du côté de Sarrelouis. Le général de Laveaucoupet sent que la bataille est gagnée; il va rejoindre la route de Forbach. Déjà nos soldats crient victoire, et je crois qu'ils ont raison.

» *Midi* — Un cri immense, cri d'enthousiasme, cri de sympathie vraie, cri *auquel je m'associe de toute la force de mon âme,* s'élance dans la direction de la route de Forbach à Saarbruck :

» — Vive l'Empereur !

» — *Qu'est-ce que c'est que cela?* demandai-je à un colonel d'état-major.

» — C'est l'Empereur *lui-même* qui va à Saarbruck.

—

» *Midi 20 minutes.* — L'Empereur, à pied, tenant par la main le Prince Impérial, quitte le champ de manœuvre. Les chevaux les attendent en bas de la colline, du côté de la France.

» *L'Empereur paraît rajeuni de vingt ans.* Le Prince Impérial est *très-crâne. Son œil bleu* LANCE DES ÉCLAIRS.

» Il entend quelque chose qui siffle au-dessus de sa tête :

» — Qu'est-ce que c'est que cela, dit-il, une balle ou un boulet?

» — On ne sait jamais au juste, dit l'Empereur en souriant. »

Voici le bouquet — toujours tiré du *Figaro :*

« L'Empereur, après la bataille, a été escorté jusqu'à la gare par des milliers de soldats *qui lui jetaient des fleurs.* Je renonce à vous donner une idée de l'enthousiasme; vous n'avez jamais rien vu de pareil. »

Est-ce assez bouffon? Comme c'est bien là l'exagération du courtisan de bas étage et du valet? Quelle exaltation de commande? Quelques-uns de ces messieurs, cependant, ont gardé la sérénité du juste et font de l'esprit.

« C'est le cas ou jamais d'appliquer l'emphatique réponse de Victor Hugo à un écrivain mort il y a deux ans.

» Le général qui a triomphé à Saarbruck s'appelle Bataille... il pourra désormais signer : Victoire ! »

« Quant au général Frossard, qui a contribué à cette « brossée, »

nous ne voyons pas d'inconvénient à ce qu'il se nomme momentanément Brossard. »

Et le *Gaulois* :

« Une nouvelle expression pêchée à Mabille.

» Un monsieur accoste une dame qui prend aussitôt son bras.

» — Cette Sophie, fait-elle sa Prusse?

» — Hein?

» — Eh bien! oui ; elle se rend tout de suite. »

—

« Au camp.

» LE REPORTER AU SOLDAT. — De quel côté vous dirigez-vous?

» LE SOLDAT. — Vers Berlin.

» LE REPORTER. — Merci! je cours au télégraphe pour l'annoncer à mon journal.

» LE SOLDAT. — Pardon, monsieur. Eh bien! et le temps que prendra votre dépêche? vous pouvez télégraphier à votre journal que nous y sommes. »

Mais dans ces combats à armes « courtoises », c'est toujours le *Figaro* qui obtient le prix.

« Mot bien français :

» Pendant l'émeute du changeur, un individu de mine suspecte s'avise de s'apitoyer sur le sort des braves militaires morts en défendant le territoire.

» — Apprenez, monsieur, s'écrie un jeune garde mobile, qu'en France on ne pleure pas les soldats, mais qu'on les venge!

» — A Berlin! s'est écriée la foule. »

—

« Un bottier patriote de Strasbourg vient de prendre pour enseigne :

» AUX REVERS PRUSSIENS. »

Si l'armée française avait vaincu aux journées de Forbach et de Wœrth, Paris devenait complétement fou. Le petit coup de théâtre de Saarbruck avait déjà fait bouillonner toutes les cervelles. Ce peuple enfant était tout près de délirer. Un reporter essaye de rester digne, d'une dignité attendrie en écrivant l'articulet suivant :

LE GÉNÉRAL BATAILLE.

« Je ne lui dresserai point de statue. Il est campé sur les hauteurs de *Saarbruck incendié, fumant*, de Saarbruck conquis. C'est assez haut, c'est assez beau *que ce* socle prussien !

» Mais après avoir, en quelque sorte, prédit les succès du *maréchal* Frossard, il y aurait injustice à parler aujourd'hui d'un autre soldat que *le* général Bataille.

» Je n'ose pas dire qu'il est le général du jour, ni même du moment. « Le moment où je parle est déjà loin de moi » et nos troupes vont aller vite.

» Mais le général Bataille est de notre dernier combat, de notre première victoire, il occupe Saarbruck ! Qu'il soit permis à mon humble plume de le mettre à l'ordre du jour. Ses aînés peuvent attendre. »

Cette grande victoire a coûté à la France, selon un rapport officiel — d'une belle longueur — du général Frossard, six tués et soixante blessés. Les Allemands en accusent un peu plus. C'est beaucoup trop pour le résultat obtenu. Est-il bien certain que les généraux français, conduits par César, savaient où ils allaient et ce qu'ils voulaient? Je ne le crois pas. Il s'agissait de donner une proie à l'impatience fébrile des Parisiens et peut-être de « tâter » l'ennemi.

Cependant une dépêche de Berlin, du 3 août, vient jeter un peu d'eau froide sur l'enthousiasme des chauvins :

« Voici comment les Prussiens — *habiles à déguiser la vérité* — ont rendu compte de leur défaite à Saarbruck :

« Berlin, 3 août.

» *Nouvelles officielles* — Hier, à dix heures du matin, le petit détachement qui se trouvait à Saarbruck a été attaqué par trois divisions ennemies. La ville et la place d'armes ont été bombardées à midi par 23 pièces d'artillerie ; à deux heures, la ville a été évacuée et le détachement s'est retiré. Nos pertes sont relativement peu considérables. Suivant le dire d'un prisonnier, l'empereur était arrivé devant Saarbruck à onze heures. »

Cette vérité vraie exaspère les triomphateurs : ils s'étaient couronnés de lauriers et de « fleurs, » et la main brutale de la vérité leur arrache ces faciles triomphes.

Mais passons ; nous en verrons bien d'autres.

Les chevaleresques Parisiens ont reproché avec colère et mépris aux Prussiens de brûler les villes ouvertes. La destruction du pont de Kehl avait déjà fait jeter des cris d'indignation. Nous aurons des exemples du respect des Parisiens pour les œuvres d'art, au commencement du siége de Paris. En attendant, je constate que c'est l'armée française qui a commencé par bombarder Saarbruck, ville ouverte. Une dépêche du *Gaulois*, qu'on a lue, disait : « A l'heure présente, Saarbruck n'est plus qu'un monceau de cendre. » Ce qui, du reste, était un mensonge.

Un correspondant, décrivant la bataille, écrit ceci :

« En moins de deux heures, Saarbruck et Saint-Jean étaient aux trois quarts brûlés, ainsi que les bois avoisinants. »

Or, les Prussiens sont dans Saarbruck ; c'est donc l'armée française qui met le feu à la ville. Cela n'empêche pas un autre correspondant de dire, toujours en racontant cette grande victoire :

« De cette vaste plate-forme, nous surveillons toute la vallée de la Sarre. *Les Prussiens se retirent vers le Rhin, en brûlant,*

démolissant et pillant tout. C'est la tactique de cette honnête armée. On voit bien que jamais la Prusse n'a considéré les provinces rhénanes comme sincèrement prussiennes. »

C'est le commencement des accusations honteuses qui n'ont cessé d'être lancées pendant le cours de la guerre par des journalistes que l'impuissance de l'armée française exaspérait.

Ce premier triomphe ne satisfait pas l'aimable *Paris-Journal;* il faut qu'il bave encore un peu sur ses ennemis. O urbanité gauloise ! M. de Bismark, parce qu'il est leur adversaire heureux, est un falsificateur, un corrupteur, un corsaire de terre ferme, un massacreur d'hommes, un voleur de couronnes, un colosse aux pieds d'argile, un bourreau aux mains sanglantes, un homme ridicule et exécré, terrible et impuissant. »

Tout cela sans reprendre haleine, en quelques lignes, en imitation de la femme de Sganarelle.

Quant aux Prussiens, ce sont des « vantards stupides. »

Dans le même numéro, Garibaldi est souffleté sur les deux joues, parce que le « bruit court » qu'il veut quitter Caprera pour aller délivrer Rome.

Un peu d'esprit pour laver tout cela. D'abord une petite nouvelle très-gaie :

« On assure qu'il est déjà arrivé au ministère de l'intérieur six demandes pour la place de sous-préfet de Saarbruck. »

Cette « nouvelle, » qui n'est peut-être qu'une plaisanterie, n'en est pas moins caractéristique. Nulle part autant qu'en France les emplois officiels ne sont courus. Être sous-préfet, n'est-ce pas jouer en petit le rôle du demi-dieu qui trône aux Tuileries. Si une chose m'étonne, c'est que six demandes seulement aient été faites au ministère le lendemain de la prise de Saarbruck. Le nouvelliste, homme modeste, aura oublié un zéro.

Le *Gaulois* riait jaune quelquefois :

« Le *Kladderadatsch* s'amuse : rira bien qui rira le dernier.
» On y voit la France vieillie et défaillante et buvant du sang dans une énorme écuelle. Sous ses pieds éclate une bombe et on lit au-dessous du dessin :
« Elle a besoin de boire du sang pour se soutenir et pour se rajeunir ; eh bien ! nous lui ferons boire le sien !
» Messieurs les Prussiens, buvez les premiers ! »

Il fût devenu sérieux s'il avait été capable d'un moment de réflexion, l'organe de M. Tarbé. Mais il aimait mieux voir dans la caricature du *Kladderadatsch* une grossièreté. C'était une plaisanterie sinistre, à la façon de Shakspeare.

Le *Gaulois* se venge bientôt, il se venge tous les jours. Il se moque du roi de Prusse et de M. de Bismark, buts de ses flèches les plus aiguës, Puis il fait un faux pour ridiculiser le conseiller terrible de Guillaume.

« Le comte de Bismark ne recule devant rien ; il est d'une bravoure de cabinet remarquable ; n'a-t-il pas demandé à Abd-el-Kader son concours contre la France !
» Voici la réplique arabe qu'il a reçue dans la figure :
« Louange à Dieu !
» Excellence, celui à qui vous avez adressé l'offre de marcher
» contre la très-glorieuse et très-généreuse France et de vous
» prêter le concours de sa loyale épée, devrait, par mépris et
» dédain, s'abstenir de vous répondre Que nos chevaux arabes
» perdent tous leurs crinières avant qu'Abd-el-Kader-Ben-Mahi-
» Eddin accepte de manquer à la reconnaissance qu'il a pour le
» très-puissant Empereur Napoléon III (que Dieu le protége !)
» Que votre arrogante et injuste nation soit ensevelie dans la
» poussière et que les armes de l'armée française soient rougies
» du sang des Prussiens (que leur orgueil soit puni !). Tel est le
» vœu du serviteur de Dieu.

» ABD-EL-KADER-BEN-MAHI-EDDIN. »

Comme cela est bien trouvé ! Aussi la Prusse ne s'en est pas relevée. Elle sera la risée éternelle de l'univers. Mais la France n'était ni grotesque ni barbare en se faisant aider par les turcos. Eh bien, ce n'est pas encore assez ; le *Figaro* vient à la rescousse : il n'est pas satisfait ; il veut enterrer M. de Bismark sous le ridicule.

« Petite question

» On sait l'effet de la peur sur les entrailles... Ne serait-ce point là le secret des démarches de l'odieux Bismark dans tous les *cabinets* de l'Europe?

C'est très-fort ; mais ce n'est pas fini.

« La France n'a pas déclaré la guerre, car ce n'est pas elle qui a commencé à troubler l'Europe M. de Bismark le sait bien, mais il ne lui suffit plus de mentir tout seul, il faut qu'il fasse encore mentir son roi. »

Accusé de mensonge par le *Figaro*, M. de Bismark a dû être foudroyé, ou bien c'est un homme que plus rien ne touche, absolument invulnérable, Pensez donc : Tartufe accusant son voisin d'hypocrisie, ou Trauppman criant à l'assassin !

Vous croyez peut-être que la victoire de Saarbruck a rendu les Parisiens plus indulgents et plus véridiques. Ils ne sont pas gens à changer pour si peu. D'ailleurs, ne plus inventer, ce serait la mort.

« Avant-hier sept cents Badois mourant de faim ont passé la frontière et sont venus se faire héberger chez nous.. où on les a reçus à bras ouverts.

» Il paraît que de l'autre côté du Rhin la misère est affreuse...

» Tandis que partout, sur leur passage, nos soldats sont accueillis par les populations avec enthousiasme ; *on leur jette,* me disait hier un lieutenant *qui était venu passer vingt-quatre*

heures à Paris, pêle-mêle, *des fleurs, des volailles rôties et du champagne.* »

Au commencement d'août, apparition du premier canard funèbre, bientôt suivi d'un second, puis de toute une volée.

« La maladie du prince Charles-Frédéric se confirme. »

—

« Le général de Moltke, *quoique souffrant,* s'est transporté à Mayence, c'est de là qu'il dirige la stratégie des armées prussiennes. »

—

« Les Prussiens ont beau faire de ridicules fanfaronnades.

» Le roi Guillaume est malade; le général de Moltke serait gravement atteint; l'illustre Frédéric-Charles, le vainqueur de Sadowa, aurait été indisposé ; et la caisse serait à peu près vide. Or, l'argent est le nerf de la guerre : l'on ne peut pas piller Francfort tous les jours.

» Déjà, on a émis pour cent millions de francs de papier-monnaie nouveau, ce qui a soulevé les protestations du commerce. Bismark a demandé le concours des banquiers, qui ont refusé. Pour la première fois, on a dû recourir à une souscription publique. Elle a été ouverte hier. Il ne s'agit que de se procurer un milliard de rentes 5 %. On a jugé sage d'abaisser à 88 le taux de l'émission, ce qui prouve *l'énorme* confiance du public dans *l'énorme* armée que les Prussiens s'apprêtent à jeter sur la France. »

Toutes les « vertus » des nations trop nerveuses devaient se manifester pendant cette guerre. Les journalistes parisiens ont cent fois exprimé d'une ou d'autre manière le désir que les maladies fissent de terribles ravages dans l'armée allemande. Tous les deux ou trois jours ils ont

tué de Bismark, ou de Moltke, ou le roi, ou les princes. Ils ont poussé des clameurs joyeuses lorsque le premier bruit que le typhus décimait les Prussiens a été répandu : autant de preuves de faiblesse.

De plus, ils se sont montrés superstitieux comme de vieilles femmes.

« Rappelons à MM. les Prussiens, qui pourraient l'avoir oublié, que le mois d'août fut toujours très-favorable à nos armes. »

—

« Nous extrayons d'une lettre qu'on nous adresse de Metz les particularités suivantes sur un de nos plus braves officiers généraux qui commande une brigade de la garde impériale, le général Jeanningros :

« Le général est un très-beau militaire. Il a fait toutes les campagnes d'Afrique, où il a reçu sept blessures ; il a fait les guerres d'Italie et du Mexique. En Crimée, il est resté pendant deux heures exposé au feu le plus vif de l'ennemi, voulant à toute force se faire tuer, par suite de je ne sais quelle contrariété éprouvée dans le service. Les balles et les obus russes l'ont respecté, à cause sans doute de son courage.

» Il faut dire aussi que le général porte avec lui, sans s'en douter, une sorte de talisman dont voici l'histoire :

« Un matin — il y a déjà longtemps — une toute jeune femme de seize à dix-sept ans entrait à Notre-Dame-des-Victoires, portant serré contre elle, pour le dissimuler, un grand sabre à poignée brillante. Arrivée devant l'autel, elle remettait à un prêtre, prévenu d'avance, l'arme qu'elle venait faire bénir, en demandant à Dieu de protéger celui qui devait la porter. Elle finissait sa touchante prière par ces mots bien dignes d'une chrétienne : « Faites, Seigneur, qu'il ne soit jamais obligé de tuer avec cette arme bénie ! »

» Et *jamais*, quoiqu'il ait été exposé à de grands dangers, le général n'a été obligé de tuer pour se défendre. Le sabre béni est vierge du sang de l'ennemi, et celui qui le porte n'a été blessé ni en Italie, ni au Mexique, ni en Crimée. Les sept blessures qu'il a reçues datent de ses campagnes d'Afrique.

» Dieu protége le vaillant soldat, le bon père et le mari si saintement aimé ! »

Ces sottises-là, panachées de mysticisme comme si elles étaient inventées en Espagne, ont été publiées en grand nombre par les journaux les plus lus de Paris Il faut donc croire qu'elles étaient un besoin de l'esprit parisien, une sorte de nutrition indispensable pour cet esprit énervé et fébrile.

A côté de ces enfantillages qui font pitié, les « dragons chinois » continuaient à soutenir le courage des femmes et des enfants. Ceci est tiré du *Gaulois* :

« Enfoncées les torpilles de la Prusse !

» On nous assure qu'un jeune officier de notre marine, M. Durcelli, a inventé un système de bateaux-dragueurs qui anéantit l'effet de ces engins sous-marins.

» Des expériences tentées dans le port de Lorient auraient donné des résultats réellement merveilleux. »

Aussi, les opérations dans la Baltique ont-elles été menées rondement !

Autre épouvantail, du *Paris-Journal* :

« On dit que les blessures faites par le chassepot sur nos ennemis sont presque toutes mortelles, presque toutes à la tête.

» Leurs blessés meurent dans la proportion de 9 sur 10.

» On dit que les blessures du fusil Dreyse, au contraire, sont presque toutes aux jambes et que deux blessés seulement sur dix succombent. »

Ce qui est aussi amusant, très-amusant, ce sont certains calculs faits par les « administrateurs » journalistes. On a pu lire ceci dans le *Gaulois* du 6 août :

« Nous apprenons aujourd'hui que la seule fourniture de viande

à donner *chaque jour* à l'armée s'élève au chiffre de 5o mille francs. »

Évidemment, le *Gaulois* ne donne pas cette nouvelle comme une critique; au 6 août, à Paris, on ne connaissait point encore le combat de Wissembourg, et les récriminations, et les reproches ardents, et les injures aux généraux et à l'intendance ne pouvaient encore se formuler. L'articulet d'ailleurs est écrit de la veille. Donc, le *Gaulois* donnait cette nouvelle comme très-rassurante pour la santé de l'armée française. Or, 50,000 francs par jour pour 350,000 hommes, cela fait, en bonne arithmétique, un peu plus de 14 centimes par homme. Quatorze centimes de bœuf à ces héros! A coup sûr aucun d'eux ne pouvait mourir d'indigestion.

S'il fallait s'arrêter à ces détails navrants, un volume de 500 pages in-octavo ne suffirait pas pour faire l'historique de l'esprit français — l'esprit impérial, veux-je dire — pendant la guerre de 1870.

Je ne puis pourtant terminer ce chapitre sans relater un fait qui a bien sa valeur, et qui est un éclat de rire lumineux au milieu des chants de victoire pour la prise de Saarbruck Un correspondant du *Paris-Journal* trouve sur le théâtre du combat un casque prussien. Il s'empresse de l'envoyer à Paris; c'est le premier trophée! Un reporter belge, du pays de la contrefaçon, imite sans tarder cet acte d'héroïsme. On sait quelle gaieté sans fiel a accueilli le casque prussien dans la bonne ville de Bruxelles.

IX

Tout à coup, au milieu des fanfaronnades et des réjouissances officielles et officieuses, quand tout Paris, et la

France avec lui, nourrissait les plus douces illusions sur les résultats de la guerre qui commençait à peine, la nouvelle de la prise de Wissembourg change les satisfactions passionnées en torpeur d'abord, en colère et en rage après. Les Prussiens, vainqueurs! C'est un odieux mensonge... C'est une manœuvre de Bismark; ce sont les Prussiens de Paris qui font courir ce bruit...

Quand il n'y a plus à douter, on chante une autre chanson : d'abord les Allemands étaient quatre contre un, 32,000 contre 8,000; le lendemain ils étaient 80,000 et les Français 7,000. Plus tard, c'est toute l'armée du prince de Prusse qui a donné.

Mais le jour même où cette première défaite était connue, le bruit courait déjà d'une revanche de Mac-Mahon.

Le 6 août apparaît la fameuse dépêche qui annonce la défaite du prince de Prusse, fait prisonnier avec 40,000 hommes de son armée.

On croit la dépêche; on avait tant besoin d'y croire! Aussi, quelle consternation quand Paris sait que c'est un canard, un coup de bourse, un odieux mensonge! A qui s'en prendre? L'auteur de la fausse nouvelle est arrêté; le ministère promet une prompte et sévère justice. Mais qu'est-ce que cela? La déception immense veut un déchaînement immense de fureur. La haine se tourne contre les Allemands qui sont restés à Paris, et cette haine se manifeste de la façon la plus odieuse. Il ne s'agit plus de chevalerie, alors! On traque les Allemands comme des fauves. On saccage la maison de banque Léon et Dreher; on écrit sur les volets, « aux applaudissements unanimes » de la foule : « Fermé pour cause d'insulte à la France. Ordre du peuple. On rouvrira après la prise de Berlin. » Devant la maison de M. de Hirsch, autre banquier allemand, même scène et mêmes menaces. C'est la fureur d'un enfant gâté, ou d'un homme ivre, qui détruit pour détruire et fait le mal d'une manière tout à fait inconsciente. Ainsi les Parisiens deviennent plus sauvages que

des Peaux-Rouges et se vengent sur des adversaires « inoffensifs. »

C'est à partir de ce moment surtout que l'on vit partout en France des espions, fantômes d'une imagination malade.

M. de Pène, dans le *Paris-Journal* du 8 août, annonce que « la civilisation du monde est menacée par la barbarie prussienne » Ce sont ces contrastes qui sont lumineux! Le même journal nie l'importance de la prise de Wissembourg et ajoute que ce pourrait même être une faute commise par l'armée prussienne. Il *affirme* en outre la prise dans la Baltique de trois bâtiments de guerre prussiens.

Voici une dépêche ministérielle qui a aussi son bon côté :

« L'ennemi paraît vouloir tenter quelque chose sur notre territoire, ce qui nous donnerait de grands avantages stratégiques. »

Ne croyez pas cependant qu'on cesse de mentir et de chanter ; le 6 août, *Paris-Journal* publiait ceci :

« Le *casus belli* suscité par la Prusse à l'Italie et dont nous annoncions hier la nouvelle, *a été signifié* à Florence par le baron d'Arnim, ambassadeur de Prusse à Rome. »

Quelques centaines de personnes, furieuses d'avoir été trompées par la dépêche du 6 août, après avoir pris d'assaut la Bourse et brisé héroïquement des chaises — rencontrent le beau ténor Capoul et lui font chanter la *Marseillaise*. Grand enthousiasme ! Cela console de la défaite, ou peu s'en faut. Du bruit, des drapeaux, des menaces aux Prussiens, quelques vitres brisées, et le moral est remonté.

Le *Figaro* fait une déclaration solennelle :

« Si les Prussiens ont l'audace de s'avancer en France, ils n'en sortiront pas vivants.

» Que l'exemple de nos pères nous inspire !

» Brunswick, lui aussi, entra en France; il prit Verdun, Longwy et plusieurs autres places fortes; il nous fit subir de multiples défaites.

» Que fit la France?

» Elle se souleva en masse, chassa l'étranger et alla porter la guerre sur son territoire.

» *La France n'a pas dégénéré,* et si le destin des armes l'y force, elle appellera ses enfants, en 1870 comme en 1792, et les *Vandales* qui ont violé ses frontières et foulé son territoire seront écrasés. »

« LE *FIGARO.* »

Ainsi on commence à évoquer les volontaires de la première république, immédiatement après l'entrée des Allemands en France. C'est une preuve de plus que Paris, depuis longtemps, n'a plus qu'une existence factice. A chacun des événements qui le surprennent, vite il prend le passé à témoin, il lance des objurgations, il fait appapaître tous les glorieux fantômes. L'ère impériale l'a si bien amolli et affaibli, il se sent si bien devenu le pupille de Napoléon III, malgré toutes ses tentatives de révolte, — il se sent si peu quelqu'un, une force par lui-même, que l'idée seule de l'invasion étrangère lui fait perdre la tête et jeter des cris de détresse.

Il n'était certes pas sincère quand il prononçait pour la première fois le mot « invasion ; » et cependant l'avalanche allemande ne s'arrêtait pas après la prise de Wissembourg. Elle descendait en flots pressés dans les Vosges ; elle avançait sur la Moselle ; elle battait Mac-Mahon à Wœrth et Frossard à Forbach. La « grande armée, » débordée, se repliait sur Metz. La ligne offensive de la France

était partout rompue, et Saarbruck, malgré les affirmations contraires, redevenait allemand.

Connaissant le caractère de Paris, on comprendra l'émotion que ces nouvelles, tardivement données, y apportèrent. Les sphères officielles, consternées, se firent garder par des troupes, craignant la colère du peuple. Le 7 août, proclamation de l'impératrice.

« Vous me verrez la première au danger pour défendre le drapeau de la France. »

... « J'adjure tous les bons citoyens de maintenir l'ordre. Le troubler serait conspirer avec nos ennemis. »

L'impératrice comprenait déjà alors que la « dynastie » était agonisante; elle demandait de l'ordre aux « bons citoyens » contre les « mauvais citoyens » qui auraient pu proclamer la république. Elle était dans son rôle.

Le *Paris-Journal*, qui n'est pas très-rassuré, lance quelques nouvelles qui peut-être réconforteront la France.

« Demain, dit-il, le 9 août, cent mille Italiens partent pour la France.

» L'Autriche s'apprête;

» Le Danemark est prêt. »

Le *Figaro*, le 10 :

« La nouvelle que l'Italie serait décidée à faire une diversion en notre faveur est considérée aujourd'hui comme absolument certaine.

» Dans huit jours – délai qui peut nous paraître long, mais qui est indispensable aux Italiens, — ils mettraient cent mille hommes sur la Bavière. »

Au Corps législatif, le garde des sceaux « au cœur léger »

donne également une fiche de consolation :.., « deux corps d'armée seulement ont été repoussés et l'un deux a résisté à des forces cinq fois plus considérables, déployant un courage *sublime.* »

Le *Paris-Journal* a le désespoir assez guilleret. Voici un mot de son correspondant à l'armée du Rhin :

« Au commencement de l'action (à Forbach), le maréchal Bazaine fit demander au général Frossard s'il voulait du renfort.
» — C'est inutile, dit le général, nous vaincrons seuls. »

Et le journaliste ajoute :

« *En effet,* IL FAILLIT VAINCRE ! »

Corneille eût fait un alexandrin « sublime » avec ce mot ; malheureusement la race des Corneille a disparu A chaque période ses grands hommes ; la taille se mesure aux œuvres. Le Paris de Napoléon III était habité par une race très-petite — mais très-maligne. Quoi qu'il arrivât, elle gardait son droit d'être drôle et de faire rire la galerie. Le *Figaro* du 10 août est aussi charmant que le *Figaro* du 1er :

« Ne nous laissons pas abattre par nos premiers revers, disait M. de V..., et retournons le proverbe :
— Tous les jours ne sont pas *défaites.* »

Il publie la chanson de Béranger.

« Gai, gai, serrons nos rangs,
Espérance
De la France... »

Il se venge sur M. de Bismark par une épigramme perfide :

« Hier soir, le Théâtre-Français jouait le *Menteur*.... un hommage à M. de Bismark. »

Oui, pendant que le canon prussien tonnait à la frontière, que la mitraille fauchait les bataillons, que les boulets trouaient les poitrines et râflaient les membres, que les soldats français, malheureux instruments d'un pouvoir honteux qui allait tomber, s'acharnaient à défendre le « sol sacré de la France, » le flageolet si spirituel, la serinette si caustique des héros du journalisme continuaient à chanter leurs petites chansons. Les défaites de Wissembourg, de Wœrth et de Forbach avaient couché dans les Vosges et sur les rives de la Saar des milliers de braves gens ; ils râlaient, ils expiraient misérablement, dupes de leur propre ignorance et d'un despote aux abois ; pendant ce temps-là des cabotins de lettres pinçaient tranquillement leur guitare, et, du bout d'une plume alerte, sur le coin d'une table d'imprimerie, écrivaient des gaudrioles à peine bonnes pour dérider des portiers et des valets de chambre.

Je le demande sérieusement et tristement, dans quelle ville du monde, si corrompue qu'elle soit, Rome ou Vienne, Bruxelles ou Londres, chez quelle nation tombée aussi bas qu'aux époques les plus défaillantes de l'histoire humaine, trouverait-on des farceurs assez dépourvus de décence et de dignité pour servir au public ces arlequinades de foire? Où rencontrerait-on des exemples aussi désolants de cynisme et d'impudeur?

Cette preuve de sagesse banale, le choix du moment, était-elle donc si difficile à donner? Quelle nécessité, pendant que le pays préparait son deuil et pleurait déjà sur de nombreuses victimes, de publier ces rodomontades et ces railleries absolument insensées?

Leur rage d'être vaincus devint bientôt de la frénésie. Voici ce que disait le *Paris-Journal* quelques jours après les premières défaites, et alors que le *Journal officiel* avait déjà fait à l'Europe un appel désespéré :

« Surtout, pas de paix !

» Que celui qui prononcera ce mot infâme soit pris comme traître et fusillé comme un chien.

» *La paix ! Nous la ferons en Prusse !*

» *Et que l'Europe se taise surtout !*

» QU'ELLE SE GARDE ! »

Si cela n'est pas fantastiquement burlesque, et colossalement fou, il faut alors déclarer la « Grande-Duchesse de Gérolstein » tragédie solennelle ou poëme épique classique.

Mon avis est que ces extravagances doivent être placées parmi les « dragons chinois » parisiens. Paris avait été trop certain de vaincre pour ne pas se perdre dans sa propre effervescence, pour ne pas s'anéantir dans son propre délire. *Paris-Journal* est de tous les journaux de France celui qui a montré la plus folle panique. Il publiait en grands caractères le 10 ou le 11 août, cet « avis aux Prussiens : »

« Nous avons en France :
Hommes de 20 à 30 ans,
3,760,000
Hommes de 30 à 40 ans :
3,128,000
Cela fait en tout
6,888,000
soldats. »

Au Corps législatif, M. Granier de Cassagnac, digne père de son fils Paul, qui voulait faire des forçats avec

les membres de la gauche parlementaire, s'exprimait ainsi :

« Je vous le déclare, si j'avais l'honneur de faire partie du gouvernement, vous seriez tous (à gauche) livrés ce soir à un conseil de guerre. »

Car il paraît que c'était la gauche qui était la cause des défaites françaises.

Au milieu de ces émotions délirantes, le *Figaro* conserve une impudence imperturbable :

« Un fait significatif :

» On nous assure que la police a arrêté, dans le faubourg Saint-Antoine, un individu qui lisait à haute voix une fausse dépêche annonçant une défaite imaginaire.

» A notre avis, *on ne saurait trop poursuivre* les alarmistes et *les donneurs de fausses nouvelles*. »

Le *Gaulois*, par une manœuvre qui ne manque pas d'un certain esprit pratique, attire l'attention des Parisiens d'un autre côté et fait luire à leurs yeux un vague espoir :

« Une partie de la flotte française bloque Kœnigsberg.

» Les opérations dans la Baltique doivent être commencées à l'heure qu'il est. »

—

« Une division de l'escadre française aurait établi le blocus devant Dantzig. La *Sémillante* aurait attaqué et coulé bas un monitor prussien »

M. Edmond Tarbé, directeur du *Gaulois*, écrit un article destiné également à ranimer la confiance de ses concitoyens.

« Engagées sur un sol qui les exècre, les armées prussiennes ont presque toutes donné depuis trois jours.

» Grâce à des efforts prodigieux, elles ont écrasé quelques divisions françaises.

» Leur état-major général a été en ligne. Leur garde royale a triomphé à Wissembourg de la résistance de nos trois régiments.

» Les Prussiens sont en pays ennemi, où chaque homme est un canon de fusil braqué sur eux.

» S'ils avancent, ils laisseront derrière eux des forteresses d'où sortiront, pour les couper, des troupes animées du plus légitime esprit de vengeance et leurs ravitaillements ne pourront s'opérer.

» S'ils s'arrêtent, le poids tout entier de l'armée française actuellement concentrée en ce moment les écrase.

» Voilà le bilan de ce que trois victoires ont donné à la Prusse. »

Le *Pays*, plus lyrique, semble se souvenir des objurgations les plus pressantes des héros de la poésie. Il voudrait faire entendre à toute la France son cri de détresse. Malgré l'enflure de la forme, je dois dire qu'il y a dans l'appel désespéré du *Pays* plus de courage véritable que dans les fausses « tartines » du *Figaro* et du *Paris-Journal*. M. Paul de Cassagnac, d'ailleurs, était à Sedan; il y a été fait prisonnier. Il ne s'est donc pas contenté d'exciter les autres, et c'est un bon point, à côté de tant de mauvais que le *Pays* a sur la conscience.

« Français, nos frères, tenez-vous prêts; embrassez vos familles et préparez-vous à vaincre ou à mourir.

» L'heure de la grande bataille va sonner. Demain, après-demain au plus tard, la Prusse et la France vont se saisir au corps. L'embrassement sera sanglant et mortel.

» Allons, les Gaulois! allons, les Francs! allons, les Français, levez-vous, souriez de votre mâle et beau sourire, et découvrez vos poitrines!

» Eux, marcher sur Paris, comme cela, sans coup férir! Eux, battre la France! Allons donc! Personne ne les arrêterait et ils n'auraient que la peine d'enjamber nos cadavres, qu'ils ne le pourraient pas de longtemps.

. . . .

» Debout la France ! Prends tous tes étendards, l'oriflamme de Saint-Denis, le drapeau rouge ou le drapeau tricolore ; lâche le coq gaulois et l'aigle impériale, arbore la fleur de lys ou le bonnet phrygien, et en avant ! »

. . . .

Paris-Journal, comparé à ces phrases nerveuses du *Pays*, est cataleptique ; il écume, il trépigne, il est hideux. Dans un article intitulé « 1815 ou 1792, » on retrouve ces phrases grotesques dont il a eu le monopole pendant deux mois. Et chose étrange, cela commence par quelques vérités :

« Nous avons vingt ans d'abandon coupable et d'oubli de nous-mêmes à effacer de nos mœurs et de nos cœurs. Nous avons à retremper nos âmes dans le plus vif et le plus « rassainissant » des amours, celui de la patrie.

» L'heure grave succède aux heures folles...

» C'est l'enthousiasme profond qui succède à l'*esprit corrupteur* (je ne le lui fais pas dire) ; c'est la foi qui remplace l'ironie.

» Vous vous étiez endormis Athéniens de la décadence, réveillez-vous Romains de la vieille Rome. .

» Il nous faut les volontaires de 92.

» La France de 92.

» La liberté de 92.

» Les généraux de 92..., etc., etc. »

Toujours la même abdication ! La réalité commence cependant à apparaître ; la France de 1870 n'est plus capable de faire de ces puissants efforts qui sont la gloire éternelle des nations. Elle crie à l'aide, elle demande des alliés, elle adjure des fantômes, elle essaye de puiser des forces dans le souvenir de l'héroïsme passé. Vaine douleur, colère d'enfant, emphase inutile ! Rien n'est plus triste que ces sortes d'anéantissements tout à coup entrevus. Voici comment le *Paris-Journal* termine son article :

« Elle est chez nous ! *Nous la tenons !* La voici enfin, non plus

seulement en face de nos braves, mais en face de deux millions de citoyens, qui veulent mourir ou qui veulent tuer.

» La Prusse s'est donc laissée prendre *à cette ruse de la Providence*. C'EST DIEU QUI A ÉTÉ LE SEUL VRAI TACTICIEN DANS TOUTE CETTE AFFAIRE.

» La Prusse foule notre terre française, mais non plus la terre épuisée de 1814, — elle foule le sol d'une nation que cinquante années de paix ont rendue inépuisable de fer, d'or et de sang.

» Songez-vous bien à cela?

» Oui, n'est-ce pas? — Et vous avez compris? Et au lieu de craindre quoi que ce soit, vous riez, vous haussez les épaules et vous vous apprêtez aux *voluptés du massacre!*

» Oui, n'est-ce pas, vous allez venger les vieux de 1814, les femmes violées, les pères fusillés, les petits enfants éventrés, toute la France meurtrie et sanglante, laissée pour morte sous le talon des barbares!

» Ce sera le dernier sang versé? Soit! Mais du moins, qu'il soit versé *par cataractes, avec la divine furie du déluge!* »

Au milieu de toutes ces angoisses déchirantes, manifestées de mille façons, la haine de l'ennemi continue à rugir dans les journaux « littéraires » de Paris. C'est surtout et toujours par le mensonge que cette haine se manifeste. On entretient le Parisien d'illusions; il fait nuit sombre; on affirme que le soleil n'a jamais été plus brillant. Jusqu'au *Moniteur universel*, cet ex-officiel, qui caresse la fibre trop sensible de ses lecteurs :

« L'histoire dira que le général Douay et ses huit mille hommes ont sauvé la France.

» Aujourd'hui, notre aile droite n'est pas écrasée et n'est pas coupée de Strasbourg.

» Notre aile gauche n'est pas écrasée et n'est pas coupée de Metz.

» Notre centre est intact.

» Quant aux Prussiens, *ils sont à bout de souffle*.

» Ils n'ont plus qu'à livrer une bataille, qui, pour nous, ne serait pas décisive si nous étions battus, — mais qui deviendrait

pour eux un désastre en cas d'échec ; — *ils seraient forcés de rétrograder et de repasser le Rhin.*

» Que feront-ils? Nous le saurons dans quelques heures ; mais hardiment nous pouvons affirmer que leur tentative est avortée, et que le succès définitif, si nous avons la volonté, l'énergie nécessaires, est à nous.

» Voilà la situation ; elle est claire, elle est nette. — Les plus embarrassés en ce moment, ce ne sont pas les Français, — ce sont les Prussiens. »

Le *Public*, vendu à la dynastie, n'est naturellement pas le dernier à faire l'étalage d'une imagination très-fertile.

« Les habitants des villages voisins rentrent à Metz avec tout leur mobilier. C'est un coin du tableau trop triste pour que je m'y arrête. Ils ont pourtant raison de fuir devant ces Vandales qui osent se dire Germains. Savez-vous ce qu'ils font? Après avoir pillé une contrée, *ils prennent tous les hommes valides français pour les incorporer dans leur armée* ; ils les dirigent sur la Prusse, où ils seront armés et encadrés dans les troupes prussiennes, voilà comment ces sauvages entendent le droit et la justice ! Que Paris le sache et le comprenne bien. »

Après ces sanglantes batailles de Wœrth et de Forbach, les Allemands, qui n'ont pas l'habitude de dire quelles sont leurs intentions, manœuvrent mystérieusement autour de Metz. Pendant ce temps, les journalistes parisiens les injurient de la belle façon, leur reprochant leur lâcheté et leur perfidie. Un de ces reproches les plus étonnants, c'est celui de tomber toujours en masse sur des corps plus faibles, en les surprenant. Pourquoi les Français se laissaient-ils surprendre? Ils avaient « le corps d'éclaireurs le plus merveilleux qu'il y eût au monde. » Pourquoi ne faisaient-ils pas agir ces espions si intelligents, organisés par une administration modèle? Leurs vantardises les oppressaient, alors, et ils criaient

au meurtre et à l'infamie, parce que leurs adversaires faisaient avorter leurs desseins.

« Tout cela est sublime, l'ogre n'ose s'exposer à partie égale. .. » — C'est bien difficile à dix contre un !... »

Il eût fallu, pour plaire au *Paris-Journal*, que les généraux allemands avertissent les généraux français qu'à telle heure, à telle place, ils arriveraient par telle route avec 100,000 hommes, en priant poliment leurs ennemis de n'avoir pas à leur disposition une armée moins considérable !

Ils oubliaient même, ces preux, qu'à Saarbruck ils avaient chassé, avec trois divisions, une avant-garde prussienne qui n'était là probablement que pour « éclairer » le gros de l'armée.

D'un autre côté, cette accusation est tout aussi sotte. A la guerre il faut vaincre ; tous les moyens sont permis. Quel général français ne considérerait comme un fou l'individu qui lui reprocherait de cacher ses mouvements et le nombre de ses soldats ! Avec la meilleure volonté du monde, on ne peut voir dans ces colères bleues que le résultat de l'orgueil blessé, de l'amour-propre froissé jusqu'aux os. Lisez cette preuve de folie furieuse, tirée de *Paris-Journal* :

« Et maintenant, où sont-ils ? La bête fauve, repue, est rentrée sous bois sans doute ; elle y attend qu'une nouvelle proie se présente. Oh ! elle a bien organisé son repaire ; les fils de fer établis d'arbre en arbre, à hauteur d'homme, indiquent les chemins pendant la nuit Ils s'y retrouveront toujours. Qu'on les y brûle donc ! Qu'à leur tour on rôtisse ces incendiaires qui nous ont tout volé, *même nos blessés*, que les femmes n'ont pas la consolation de soigner.

» Les généraux pourront payer leurs tueurs, ils ont trouvé 200,000 fr. du trésor et les ont emportés, *après avoir assassiné*

les deux employés des finances qui les gardaient, deux pauvres jeunes gens sans armes.

» Tue ! tue !!... Tel est leur mot d'ordre, et aujourd'hui, sans doute, ils se reposent, ils savent que des masses se sont formées qui les cherchent. *Ils se cachent*, et, à travers les feuilles, *attendent qu'un régiment soit seul pour l'anéantir*.

» Ah ! ils connaissent leurs hommes, les généraux de M. de Bismark : depuis des semaines, *ils les ont couchés dans la poussière, puis dans la boue ; ils les ont affamés*, puis leur ont dit : *Il y a à manger là-bas, il y a des tentes, et vous serez dix contre un*.

» Et la horde a été déchaînée.

» Maintenant, il faut la trouver, il faut venger ces morts dont le sang fumant nous grise encore. Tous moyens doivent être bons, et, à son tour, que la France adopte ce mot d'ordre de l'ennemi :

» — Tue ! tue ! »

L'auteur de cet article, qui sans doute est aujourd'hui dans une maison de santé, aurait bien dû nous dire quel était le mot d'ordre des soldats français si ce n'est : Tue ! tue ! « Respecte et secours ! » eût sans doute mieux valu.

Le *Figaro*, lui, a l'indignation plus classique ; il maudit :

« Ah ! maudit à jamais soit *le roi* ambitieux qui nous a conduits à cette extrémité ! Maudite à jamais soit cette gloire militaire, dont le plancher, — comme l'a dit le marquis d'Argenson, — est du sang humain, des lambeaux de chair humaine. »

Le grand coupable, c'est toujours le roi de Prusse. Quant à Napoléon III, le pauvre homme, c'est un saint et un martyr.

De ci de là, on chante encore un peu, pour ne pas en perdre l'habitude.

« Épée ardente, noble épée,
Reluis au soleil d'Iéna !
Refais d'éclairs cette épopée
Que la victoire burina.

» Va ! grand glaive de la justice,
Du droit et de la liberté,
Et qu'au vent de ton fil frémisse
Le Rhin, qui connaît ta fierté !

» Legs rédempteur de Charlemagne,
Rachète la douce Allemagne
Qu'égorge un brutal hobereau...

» Tranche le rapt et la violence ;
Il suffira, pour l'insolence,
Du fouet sanglant de ton fourreau ! »

M. Aurélien Scholl fait concurrence à Alfred de Musset :

« Le Rhin français coule à Strasbourg ;
La Suisse libre nous l'envoie.
C'est plus loin qu'il fait un détour
Et que la Prusse en fait sa proie.
Elle avance sur notre sol
Et s'y cramponne avec furie,
Elle sait bien que c'est un vol
De ce morceau de ma patrie...

» Il est à nous, le Rhin français !
Le canon vous crie : En arrière !
Plus de Prussiens ! et désormais,
Le Rhin français, c'est la frontière.

» Rentrez dans vos nids de hiboux
De l'autre côté du rivage.
La Prusse vous veut à genoux
Dans les hontes de l'esclavage.
Ils oubliaient, ces conquérants,
Dont la bande chez nous s'étale,
Charlemagne, empereur des Francs,
Et Cologne, sa capitale ..

» Il est à nous, etc.

» Ils l'ont voulu, le fer a lui.
Partout les fumantes ruines...
L'onde épaisse est rouge aujourd'hui,
On passe à gué sur les poitrines.
France! tes enfants sont rendus.
Souffle dans le clairon sonore,
Car au front des burgs éperdus
Flotte le drapeau tricolore !

» Il est à nous, etc. »

Mais le plus intéressant et le plus inattendu de ces poëmes, c'est celui-ci, annoncé et publié en seconde édition par le *Paris-Journal :*

« *Cédant sans efforts* à l'entraînement général, le prince Pierre-Napoléon Bonaparte vient, lui aussi, de composer un chant de guerre.

» C'est le journal le *Drapeau français* (un nouveau confrère) qui le publie.

» Il commence ainsi :

» Quand la France appelle,
Le sang est de l'eau !
Marchons ! Qu'il ruisselle!
Vengeons Waterloo.

» Berceau du progrès, pays magnanime,
Ton bras glorieux, qui frappe et rédime,
Reprend sa vigueur et reporte enfin
Notre aigle immortelle aux rives du Rhin.

» Héros d'Italie et de la Crimée,
Soldats basanés au soleil d'Alger,
Quel beau jour pour vous ! c'est la grande armée
Qui, dans ses enfants, revient se venger.

» Quand la France appelle,
Le sang est de l'eau !
Marchons! Qu'il ruisselle!
Vengeons Waterloo. »

O mânes de Victor Noir, une gaieté douce ne vous agite-t-elle pas, en lisant ces vers délicieux? Fantôme de l'assassiné d'Auteuil, n'êtes-vous pas à demi vengé en lisant dans des gazettes impériales ces mirlitons du brave Pierre Bonaparte? Le héros du revolver, si courageux devant un journaliste désarmé, n'est-il pas une des figures les plus extraordinaires de l'épopée impériale, surtout quand il appelle les soldats de Crimée au secours de la France, « ce berceau du progrès, dont le bras glorieux frappe et rédime? »

Ah! les grands guerriers, ces princes corses! Avec quelle bravoure exempte de solennité Jérôme Bonaparte s'est donné une mission auprès de son beau-père, aussitôt après l'entrée des Allemands en France! Avec quel héroïsme l'homme au revolver s'est sauvé dans nos Ardennes, aussitôt que le canon prussien eut tonné à Forbach et à Wœrth!

C'est cependant pour eux, pour le comédien de Boulogne, pour le général de Crimée et pour l'agneau d'Auteuil, que ces milliers de soldats se sont fait écharper sur la Saar! C'est pour eux que les spirituels écrivains de Paris publiaient ces magnifiques, ces éloquents appels à la nation, pendant le mois de juillet! Oui, ce sont ces fuyards qu'on défendait à Forbach et à Wœrth! C'est l'homme à la moustache cirée, le bien-aimé de Marguerite Bellanger, pour qui les combats de Pange, de Gravelotte et de Rezonville ont couché autour de Metz plus de soixante mille Allemands et Français! Hélas! hélas! pauvre peuple, troupeau bêlant, dupe éternelle, victime prête pour tous les plus monstrueux sacrifices, quand donc votre raison sera-t-elle à la hauteur de votre faiblesse? Combien de siècles vous faudra-t-il encore pour n'être plus les jouets de ces sinistres farceurs?

X

Les batailles de Wœrth et de Forbach ont eu à Paris un résultat assez singulier : elles ont disloqué le ministère Ollivier-Gramont. Le Corps législatif, aussi troublé que les journalistes, exige qu'on décharge de toute responsabilité ceux qui ont aidé Napoléon III à déclarer la guerre. Vite, le *Gaulois* donne la grande nouvelle, en vedette, sur la première page :

« OLLIVIER N'EST PLUS MINISTRE. »

« M. Jules Simon vient de passer sur la place de la Concorde.
» La foule a fait arrêter sa voiture ; il a pris la parole et il a dit :
» Je voudrais avoir plusieurs bonnes nouvelles à vous annoncer.
» Je n'en ai qu'une.
« Le ministère Ollivier n'existe plus ! »
» Une immense clameur accueille ces paroles. »

Puis, plus bas :

« Le comte de Palikao est chargé de composer le nouveau cabinet. »

C'était là aussi une grande nouvelle !

Parmi les nouveaux ministres se trouvaient, sans compter M. de Palikao, dit de Montauban, vainqueur du palais d'été de Pékin, M. Duvernois, journaliste à la solde de la dynastie, M. Jérôme David, pensionnaire de la liste

civile (1), et M. Grandperret, le juge intègre que tout le monde connaît.

Évidemment, un ministère ainsi composé valait mieux que celui qu'on mettait à la porte. Je me suis étonné seulement de n'y pas voir figurer M. Granier de Cassagnac...

L'avénement de ces messieurs ne changeait rien, ne pouvait rien changer à la situation; c'étaient de nouveaux noms, ce n'étaient pas de meilleurs principes; ils n'étaient ni plus ni moins impérialistes que leurs devanciers; ils devaient se servir des mêmes moyens et mettre en pratique les mêmes théories. On avait indignement trompé l'opinion publique; on lui avait menti : l'instrument qui avait servi à messire de Gramont et au sieur Ollivier existait toujours, et la France restait livrée au groupe d'hommes qui l'avait si vilainement traînée dans la boue depuis vingt ans.

Aussi, le même « esprit », la même atmosphère « morale » pèsent sur Paris. La foule imbécile « acclame » M. de Palikao; les journaux continuent à tromper la foule. Ah! c'est que la fièvre ne se coupe pas ainsi, en changeant de médecin, surtout quand le médecin nouveau est de la même école que son prédécesseur.

Encore un bon sujet d'opérette, M. de Palikao, M. Duvernois, M. Jérôme David et M. Grandperret rendant Paris ferme et vertueux en quarante-huit heures!...

Ce ministère, qui devait sauver le pays, a dû se sauver

(1) Papiers secrets tirés du cabinet de l'Empereur.

Cassette particulière de l'Empereur.

Palais des Tuileries, le.. janvier 1867, n° 20.

Reçu de M. Thélin la somme de 10,000 fr. pour solde des 30,000 fr. alloués par l'Empereur pour l'ameublement de M. le baron Jérôme David.

WILLIAMSON,
Administrateur du mobilier de la couronne.

10,000 fr.

lui-même après trois semaines d'un règne marqué d'abord par les « déclarations » de M. de Palikao, puis par la défaite la plus complète qu'une armée française ait subie depuis que la France est une nation.

M. de Palikao fut considéré comme un sauveur. Il avait pris Pékin, ville de trois millions d'habitants, avec une armée d'une dizaine de mille hommes au plus. Tout de suite, les stratégistes du journalisme éventé se mirent à la dévotion de ce grand vainqueur, oubliant que Pékin, ville chinoise, ne contenait que des Chinois pour la défendre. A peine l'amateur de porcelaine avait-il conquis son portefeuille que sa gloire chinoise fit naître des plans de campagne dans les cervelles les plus fécondes de la terre. N'est-ce pas M. de Girardin qui le premier émit l'idée (une par jour !) de lancer cent mille hommes sur la Prusse désarmée et d'aller ainsi prendre Berlin, tandis que le roi Guillaume serait arrêté sur la Moselle?...

Le 15 août, le *Gaulois* rapporte ce propos du nouveau ministre de la guerre :

« Nous avons 3,760,000 jeunes gens de 20 à 30 ans. Il s'agit de mettre cette force immense à même de résister, par le nombre qu'elle représente, à l'invasion prussienne. *J'en fais mon affaire*. »

J'aurai l'ineffable plaisir de donner quelques autres déclarations de M. de Palikao ; il n'en faudra pas davantage pour le faire connaître, car elles sont plus caractéristiques que des faits Je reviens à mes « moutons » enragés du journalisme.

M. de Miranda, qui avait au *Gaulois* la mission de traiter les questions diplomatiques, ne se souvenait, me semble-t-il, pas assez de l'Espagne, patrie du valeureux Cid et du loyal don Quichotte. Il n'avait qu'une corde à sa guitare, mais il la pinçait agréablement ;

il rassurait la France en lui répétant tous les jours que ses alliés allaient arriver.

Quelques exemples suffiront, comme pour M. de Palikao.

Ceci est du 12 août :

« L'Autriche et l'Italie sont en pourparlers très-actifs depuis deux jours pour étudier la façon de venir en aide à la France en justifiant cet acte aux yeux de l'Europe.

» Cette nouvelle arrive à l'instant, et nous la donnons sans transition, garantissant seulement qu'elle provient *d'une source digne de foi.* »

Une source digne de foi, la fabrique du *Gaulois !...*

« Je doutais hier du concours de l'Autriche, j'avais peut-être tort. Les journaux qui nous arrivent aujourd'hui de Vienne montrent que les sympathies envers la France s'accentuent. L'opinion publique pourrait bien finir par forcer la main au gouvernement et le décider à se rallier à la cause de la France.

» Bismark, qui achète des journaux jusque dans le Sud de l'Italie, qui arrange des démonstrations anti-françaises et qui sème l'argent dans l'Allemagne du Sud, est moins heureux en Autriche. Un revirement complet dans l'opinion publique s'est opéré en faveur de la France. »

—

« Les feuilles polonaises abondent dans le même sens. Les masses, disent-elles, sont tout à fait anti-prussiennes. Il n'y a pas jusqu'à la « *Nouvelle Presse libre de Vienne,* » feuille dévouée à la Prusse, qui a prudemment modifié son langage hostile à la France.

» Le théâtre de Wieden a repris une pièce intitulée *Napoléon Ier.* Tous les soirs, le public fait des démonstrations anti-prussiennes à l'occasion de ce spectacle. Enfin une correspondance allemande s'exprime ainsi :

» *Nous armons* en secret depuis longtemps, et la population est très-familiarisée avec l'idée que l'Autriche prendra sous peu part à l'action.

» Le peuple et l'armée le désirent ardemment. »

Le 14 août, il revient modestement à son idée favorite :

« Mais j'ai tort d'insister sur ce point. Je dois me borner à répéter ce que je dis depuis quinze jours.

» L'alliance de l'Autriche et de l'Italie nous est conditionnellement acquise.

» Si, au lieu d'une défaite, nous eussions remporté la victoire, à l'heure qu'il est, l'armée austro-italienne serait déjà en Prusse, remplissant les conditions de son traité.

» Nous pouvons affirmer qu'après la première bataille, *si le sort favorise les armes françaises*, l'Autriche et l'Italie entreront immédiatement en ligne. »

Puis, pour jeter un peu de diversité dans ces nouvelles aussi vraies que vraisemblables, il se tourne vers M. de Bismark et l'égratigne un peu, au grand applaudissement des chauvins.

« M. de Bismark a favorisé les journaux prussiens de télégrammes qui célèbrent la valeur invincible de la Prusse, et nous promettent un terrible châtiment pour l'incendie de Saarbruck.

» Voici la fin d'un télégramme, daté de Mayence :

« Les armées françaises vont se concentrer en arrière, et la ba-
» taille décisive reste à livrer en France.
» Mais l'humanité avec laquelle elles ont incendié, avant de se
» retirer, une ville ouverte comme Saarbruck, crie encore plus
» vengeance au ciel que leur invasion de brigands sur notre
» pacifique patrie, et le ciel les punira par le bras de nos guer-
» riers enflammés d'une double rage. »

» Ceci nous présage des actes de férocité comme nous en avons vus en 1815. »

Tel est M. de Miranda Pendant qu'il donnait, avec une sorte de solennité familière, des nouvelles fort étonnantes aux Parisiens, le *Paris-Journal*, le *Figaro* et le *Gaulois* continuaient à tenter de faire croire que les batailles de Wœrth et de Forbach étaient des victoires françaises ;

et surtout à prouver que la supériorité numérique des Prussiens était énorme.

Avant que les hostilités n'eussent commencé, on affirmait que l'armée française était de 350,000 hommes. Lorsqu'elle eut été battue, elle diminua fantastiquement. Ce ne fut plus qu'une poignée de soldats surpris par de perfides ennemis.

Cependant, le rapport du maréchal Mac-Mahon sur la bataille de Wœrth constate qu'il disposait de quatre divisions d'infanterie, d'une division de cuirassiers et de deux brigades de cavalerie légère. Ajoutez à cela un certain nombre d'artilleurs, car une pareille armée exige au moins une cinquantaine de canons. Supposons que chaque division d'infanterie, avec son artillerie, était de douze mille hommes : cela ferait 48,000 hommes d'infanterie et environ 5,000 hommes de cavalerie — au moins ; donc, 53,000 hommes au minimum.

Or, après la défaite, les journaux français sont unanimes à affirmer que Mac-Mahon ne disposait que de trente-trois mille hommes.

Le 15 août, le général Jouvin, du *Figaro*, raconte la bataille de Wœrth — tout comme s'il y avait été. Après le rapport de Mac-Mahon, simple et laconique, le rapport du général Jouvin fait un singulier effet : il paraît ampoulé, insensé — il est romantique, c'est tout dire. M. Jouvin, comme s'il avait reçu un mot d'ordre, bien que le récit officiel du maréchal eût paru « la veille » dans le *Figaro*, dit comme toute la France que les Français n'étaient que 33,000 hommes.

Rapprochez maintenant ce chiffre de l'affirmation très-nette de M. Jouvin, qui donne à chaque soldat français *dix* ennemis : le prince de Prusse aurait donc eu trois cent trente mille hommes à Wœrth!!...

M. Amédée Achard raconte je ne sais dans quel journal la mort du général Douay, tué à Wissembourg. C'est le *Paris-Journal* qui s'est emparé de cette pièce curieuse

pour la communiquer à ses lecteurs. Voici comment il la leur présente :

« M. Amédée Achard a raconté avec *une émotion profonde et communicative* la mort de ce héros : le général Douay. »

Et voici le morceau :

« A l'heure où la bataille était perdue, le général, morne et sombre, regardait du sommet du mamelon les derniers régiments de sa division qui descendaient une colline d'où le feu de l'ennemi les décimait...

» Seul il descend le mamelon au pas.

» Arrivé dans le ravin, il tire un pistolet des fontes de sa selle, *casse la tête à son cheval,* et l'épée nue à la main, monte lentement la pente de la colline qui lui fait face.

» Des soldats qui appartiennent à tous les régiments et à toutes les armes le rencontrent. Ils se jettent au-devant de lui et tentent de l'arrêter. Dix voix haletantes lui demandent où il va.

» — A l'ennemi, répond le général.

» Il passe. Les soldats étonnés le suivent. Ils sont une poignée et montent autour de lui. D'autres accourent, reconnaissent le général et s'élancent pour lui barrer le chemin. Il les écarte du geste et monte plus haut.

» Et ces mêmes soldats, tout à l'heure épouvantés de tant d'héroïsme, l'imitent et grimpent à ses côtés, brûlant leurs dernières cartouches.

» Cependant un feu terrible partait du sommet de la colline, et renversait çà et là ces hommes que l'exemple du général, calme et stoïque, électrisait.

» D'autres encore les rejoignent, essayent un dernier effort auprès de leur chef; mais lui montrant le sommet de la colline du bout de son épée, *secoue la tête*, et continue cette épouvantable ascension. On tombe encore, on tombe toujours. Lui seul est épargné ; mais, impassible, il regarde l'ennemi, et, *le front haut, l'œil en feu*, il avance à travers les lignes d'hommes fauchés par la mitraille.

» Tout à coup, il s'arrête et chancelle.

» Un soldat que les balles avaient laissé debout court à lui.

» Le général Douay était mort.

» Quand de tels hommes tombent sur le sol de la patrie, leur cadavre enfante des héros. »

« L'œil en feu » surtout m'a paru digne d'être conservé, ne fût-ce que pour accrocher à côté des yeux bleus du prince impérial, qui « lançaient des éclairs » à la pétarade de Saarbruck.

Paris-Journal, de temps à autre, se tourne contre ses idoles du ministère déchu et leur donne le coup de pied de l'aigle.

« Plus tard, quand l'ennemi sera hors de France, on leur demandera des comptes (aux ineptes). A M. de Gramont, l'on dira : Pourquoi déclariez-vous la guerre, si vous n'aviez pas d'alliés. »

O innocent *Paris-Journal !...*

« M. Émile Ollivier, le ridicule chef de ces ineptes !... »

Plus loin, on a l'indiscrétion de demander à l'amiral Rigault de Genouilly ce qu'il a fait de sa flotte, qui devait produire d'effrayants résultats : « De grands événements se préparent dans la Baltique, » avaient dit les gens qui savaient tout.

Le 15 août, M. Alfred Assolant taille sa bonne plume de Tolède et écrit un fulminant article dont voici la fin :

« Surtout, pas de paix qu'on ne les ait chassés de France ! Ni paix, ni trêve, ni armistice, ni protocole, ni quoi que ce soit.

» Des coups de fusil, rien de plus.

» Plus tard on verra.

» Non, dussent-ils ne rien demander en échange de leur victoire, ni un ruisseau, ni un mur, ni un écu, *dussent-ils même nous faire des excuses*, il ne faut pas subir la paix.

» L'âme de la France (!) en serait humiliée et avilie pour jamais !...

» Ayons donc bon courage. *Dieu ne laissera pas couper la France*, QUI EST SA MAIN DROITE. »

Autre du même journal :

« Certaines troupes du prince royal ne sont que sauvagerie et brutalité personnifiées.

» Ces hordes immondes..... (O Bayard !)

» Les pluies... ont été désastreuses pour les Prussiens, qui sont dans la boue jusqu'au ventre. (Encore un nouvel allié !)

» Ce qu'il faut, c'est être prêt pour la retraite des Prussiens, retraite que les volontaires changeront en déroute en se jetant sur les flancs de l'armée. »

L'optimisme — si je puis m'exprimer ainsi — du *Figaro* est plus scientifique.

« L'hypothèse d'une jonction entre les deux armées prussiennes (prince héritier et prince Frédéric-Charles) paraît irréalisable à la *Patrie*. (Oh ! alors !) Se fût-elle réalisée, que ce serait la perte de l'armée prussienne prise entre Paris prêt à la résistance et les 250,000 hommes de notre armée.

» Ce bruit est démenti plus formellement encore par le *Volontaire*. (Tous très-forts !)

» L'une des armées est *poursuivie par Bazaine*, qui veut lui livrer une bataille *à laquelle elle s'est déjà dérobée*, et l'autre est en face des corps de Mac-Mahon.

» Enfin, ce qui est tout à fait propre à entretenir la confiance et l'ardeur dans les esprits, c'est un entrefilet du *Peuple français* emprunté à une lettre arrivant de Metz.

» Le maréchal Mac-Mahon et le général de Failly, qui ont fait leur jonction, sont arrivés en bon ordre devant Nancy, qu'ils ont couvert contre une attaque possible de l'armée du prince royal.

» Le maréchal Bazaine *est sûr de son affaire*. Si les Prussiens continuent à ne pas l'attaquer, *il prendra l'offensive*. »

Calino lui-même fait de la stratégie ; il est employé au *Paris-Journal*.

« En guerre, nous l'avons dit, un projet *avorté* est un projet *manqué*. »

Wissembourg, Wœrth, Forbach, dit un enthousiaste,

« Que l'Europe ÉBLOUIE considère comme les trois plus belles pages de notre épopée militaire. »

Enfin, M. Henri de Pène lui-même se donne l'innocent plaisir de publier une « Proclamation du peuple français au roi Guillaume, » que je placerai, que vous le vouliez ou non, dans le casier des « dragons chinois. »

« Nous. Peuple français, au moment de partir pour la victoire ou la mort, faisons savoir ce qui suit au roi des Prussiens, dont les armées, pour leur malheur et le sien, se sont risquées sur le sol de la France, et *ont rampé jusqu'à la victoire,* de sorte que leurs triomphes les rapetissent, et que nos défaites nous grandissent dans l'opinion du monde.

» Le roi Guillaume ayant attaqué moins par les armes que *par la ruse, le dol, le mensonge et les menées souterraines,* la nation française, qui n'a jamais eu pour le peuple allemand que les sentiments de bienveillance un peu *dédaigneuse* naturelle à sa *supériorité*, le Peuple souverain s'est levé en armes pour repousser l'invasion des *barbares* et leur faire payer cher l'audace de leur *incursion.*

» Moi, PEUPLE-ROI de France, déclare faire à regret la guerre aux soldats allemands entraînés au mal par *Tartufe*-BISMARK. qui est le maître chez *Orgon-Guillaume*. Les Français n'aiment pas à verser le sang. *Ils ne sont prodigues que du leur.*

» Mais quand celui qui doit obéir commande, quand le monde est renversé, quand les Prussiens sont en France; quand le VALET s'essaye à parler en *maître ;* quand le sol de la patrie est *souillé;* quand le Prussien sort de ses *bauges;* quand un souverain étranger ose élever la voix chez moi, comme s'il était chez lui, en m'outrageant de la promesse de sa magnanimité et de sa justice, nous ne pouvons lui répondre que par l'horreur, le mépris et *la promesse d'un châtiment dont le souvenir épouvantera les générations futures.*

» Malheur à la Prusse !

» Elle n'aura pas toujours pour s'abriter contre nos magnanimes enfants les forêts des bords du Rhin, moins profondes et moins noires que les cavernes de sa diplomatie.

» L'aigle prussienne est un oiseau de ténèbres, le coq gaulois sonne la fanfare qui annonce la lumière au monde.

» Le Peuple français, *dans sa clémence, ne veut pas imposer son joug à l'Allemagne*, pervertie ou terrifiée par la Prusse ; il aimait le génie doux et lent, patient et naguère loyal de cette race studieuse.

» Il vous chassera de chez lui, roi Guillaume, à la française, c'est-à-dire au grand soleil, sans embûches et sans traîtrises, avec la majesté de la force qui se redresse et la sérénité d'un courage que la fortune peut trahir un jour, mais qui ne plie ni ne rompt.

» Roi Guillaume ! Bismark vous a mis dans la main des *cartes biseautées* avec lesquelles vous vous imaginez avoir gagné la France.

» Roi Guillaume ! vous et votre compère ne tenez que la première manche. Le Peuple français vous la fera payer cher, ou il y périra. »

M. Jouvin, au *Figaro*, est plus solennel; il prend les allures d'un Prudhomme attendri et le style sonore mêlé d'épithètes que M. Victor Hugo a inventé pour la France. Il s'élève à des hauteurs vertigineuses pour un simple mortel, aux hauteurs sereines de l'histoire. Il parle des héros français de Wœrth :

« Ces hommes de Plutarque, que l'histoire n'avait pu enfanter tout entiers, sans le secours de la poésie et de la fable, ne les cherchons plus dans les légendes admirables, mais suspectes : l'armée française les a comptés dans ses rangs; elle les a vus combattre et mourir aux portes de la nation en accomplissant *avec simplicité* le devoir de se dévouer *obscurément* au salut de tous. Tombés à la place qui avait été désignée, ils ne se sont point inquiétés de savoir si la postérité leur en gardait une autre : le plus grand nombre n'avait peut-être jamais entendu prononcer le nom de ces Grecs et de ces Romains que leur courage venait d'égaler et de surpasser. »

Je ne sais pourquoi cette prose abondante et majes-

tueuse me rappelle une correspondance de *la Liberté*, qui contient ce paragraphe :

« Douze cents zouaves entrent en gare, *perchés* sur les wagons, *dansant un cancan échevelé et hurlant à pleins poumons*. »

Ces hommes antiques, si simples et si obscurs, « perchés » sur des wagons et dansant « le cancan » en « hurlant, » c'est là du Plutarque à offrir au maestro Offenbach le plus tôt possible, pour qu'il fasse un chef-d'œuvre à mourir de rire.

L'heure n'était pourtant pas à la plaisanterie.

Le *Figaro*, et le *Paris-Journal* lui-même, le reconnaissent dans un moment où la vérité leur apparaît timidement :

« Pour finir, disons avec le *Soir*, qu'on devrait avoir — *pour quelques jours seulement*, nous l'espérons — le courage de faire disparaître des étalages les petites images, affreuses d'ailleurs, où l'on voit les Prussiens battus et houspillés par les Français. Attendons la victoire pour sourire. »

Mais il eût fallu faire disparaître également les journaux, autres étalages de vantardises et d'absurdités.

« Il est peut-être bon que nous soyons vaincus, ou plutôt que nous ayons été vaincus. Notre malheureuse jactance, notre amour de la bavarderie, notre besoin de l'indiscrétion et du cancan sont touchés... en pleine poitrine. »

Hélas ! cet amour de la jactance et de la fanfaronnade était trop enraciné pour être ainsi arraché du caractère français du jour au lendemain.

Cette jactance s'exprimait quelquefois d'une façon charmante.

« Mac-Mahon, qui avait sacrifié ses divisions au salut de la patrie, a reçu des renforts, rempli de nouveau ses cadres, recon-

une malédiction, nous ne dirons qu'une injure; si l'injure est trop longue, nous ne dirons qu'un mot, — serait-ce le mot de Waterloo, — plutôt que de nous rendre. *Oui, je le jure!* nous dirons ce mot-là ! »

On comprendra quelle émotion produisit la nouvelle, qui tout à coup éclata dans Paris le 14 août, de la prise de Nancy par cinq uhlans, — Nancy, capitale de la Lorraine, ville de cinquante mille habitants!

Le Corps législatif, toujours très-chaud partisan de César, reçut ce jour-là, de M. Gambetta, et dans la personne de M. Jubinal, une leçon très-dure, mais encore plus méritée.

« L'*Espérance* de Nancy, dont voici un fragment, disait hier, 13, que le 12, à 3 heures, date douloureuse à jamais, quatre soldats prussiens ont pris possession... (mouvement) de Nancy, capitale de la Lorraine, chef-lieu de la Meurthe. Nancy n'avait plus un seul soldat!

» M. Birotteau. Il y avait des citoyens.

» M. Jules Favre. Pas d'armes! (Interruption. — Bruit.)

» M. Gambetta. Devant de telles nouvelles, je ne devrais rencontrer ici que le silence de la consternation.

» M. Jubinal Non, pas de consternation.

» M Gambetta. Nous sommes gouvernés, défendus par des incapables, et vous, monsieur, qui m'interrompez, vous dont les complaisances passées ont contribué à attirer sur nous de tels malheurs, la seule attitude qui vous convienne, c'est le silence et le remords. (Exclamations et cris : A l'ordre! — Approbation à gauche.)

» M. Jubinal. Vous avez eu, vous, des complaisances pour d'autres! (Bruit prolongé) N'injuriez pas! Respectons-nous les uns les autres!

» M Gambetta. Celui qui m'interrompt se trouve injurié par mes paroles ; s'il y voit une injure, comme je ne fais que rappeler sa conduite, c'est dans son passé qu'il trouve l'insulte. (Bruit — Approbation à gauche.) »

L'orage grondait ainsi dans les hautes sphères gouvernementales; des vérités terribles commençaient à éclater

à tout propos. *Figaro* rapportait ainsi un autre incident « législatif : »

« Alors, M. Glais-Bizoin veut mettre une balle, lui aussi, dans la cible du moment. Il demande si l'on paye toujours deux millions par mois à celui qui nous a jetés dans cette catastrophe. *Une protestation immense et assourdissante* couvre la voix toute particulière de l'orateur. »

Un crime de lèse-majesté, pensez donc!

Toute la politique de Napoléon III me paraît être résumée dans ces « deux incidents : » pas d'armes aux populations et beaucoup de millions à distribuer à des partisans peu nombreux, mais très-convaincus. Impuissance du peuple; corruption des valets. Cela n'empêche pas messieurs les journalistes de flétrir des noms les plus odieux les villes ouvertes qui ne se défendent pas, et les Français désarmés qui ne se souviennent pas du mot de Cambronne pour en mitrailler leurs adversaires. Le maire de Nancy aurait dû se faire tuer — inutilement — pour l'exemple! C'est aux innocents qu'on s'en prenait!

Vers ce temps-là, M. Clément Duvernois, ex-journaliste à la solde de la dynastie, alors ministre du commerce, trouve moyen de faire les déclarations suivantes :

« M. Clément Duvernois, ministre du commerce. Je ne peux admettre, quand j'affirme *sur l'honneur* que je n'ai pas eu connaissance d'une dépêche, qu'on me réponde que je l'ai connue parce que je suis un confident. (Très-bien!)

» Je suis un ministre responsable. La Chambre sait que j'ai *assez de dignité et de hauteur dans le caractère* pour être persuadée que le jour où elle ne voudra pas que je reste sur ces bancs, je n'y resterai pas une minute. (Très-bien! très-bien! — L'ordre du jour! l'ordre du jour!) »

Cependant, et malgré les menaces des Parisiens, les Allemands, après les batailles de Forbach et de Wœrth, manœuvraient au Nord, au Sud et à l'Est de Metz, dans

» Là il demanda qu'on lui formât un train.
» — Sire, dit le chef de gare, je n'ai ici qu'un wagon de troisième classe.
» — Je m'en contenterai, répondit l'Empereur.
» Il refusa même qu'on mît sur les planches nues du wagon un des coussins de sa voiture, mais il demanda un verre de vin.
» Le chef de gare lava celui dont il venait de se servir pour son déjeuner, et l'offrit. Le Prince impérial, très-fatigué, demanda à se laver le visage et les mains. »

« Je m'en contenterai, » dit l'Empereur. Du Corneille tout pur. Quelle simplicité! Quoi! un simple wagon! il avait donc bien peur d'être pris par les uhlans! Il se sauvait donc?... Et pourtant l'armée française était toujours victorieuse...

« Le combat de Longeville a été excessivement meurtrier. L'armée prussienne, repoussée par nos troupes, a perdu de 16 à 18,000 hommes *Presque tous les canons de l'ennemi sont tombés en notre pouvoir.* Le feu du fort Saint-Quentin a joué un grand rôle dans ce combat terriblement sanglant. »

C'est le coq « gaulois, » cette fois, qui chante victoire; il s'en donne à cœur-joie. Mais il aurait dû montrer les canons pris par l'armée française.

« L'ambassade anglaise a reçu ce matin des dépêches officielles prussiennes d'une importance énorme.
» L'une d'elles, entre autres, dit :
» *De la splendide armée du prince Frédéric-Charles il ne reste que des débris.* »

Soulignée par le *Gaulois* lui-même, une pareille nouvelle devait rendre Paris fou de joie. Et pensez que les « sphères officielles » représentées par M. de Palikao, entretenaient ces erreurs avec une habileté jésuitique. Voici des déclarations faites au Corps législatif par le vainqueur de la porcelaine chinoise :

« Enfin, une nouvelle que je vous donne comme *certaine*, c'est

que le corps entier des cuirassiers blancs de M de Bismark a été anéanti. Il n'en reste pas un. (*Sensation.*)

Vous savez, ces fameux cuirassiers blancs, qui n'avaient pas donné, comme on dit en style militaire :

Ce n'est pas tout. Voici des dépêches :

« *Dépêche du maréchal commandant supérieur.*

» Metz, 17 août, 3 h. 15, soir.

» Hier, 16, il y a eu une affaire très-sérieuse du côté de Gravelotte. Nous avons eu l'avantage dans le combat, mais nos pertes sont grandes.

» *Le ministre de la guerre,*
» Comte DE PALIKAO. »

—

« *Maréchal Bazaine au ministre de la guerre.*

» 17 août, 4 heures du soir.

» Hier, pendant toute la journée, j'ai livré bataille à l'armée prussienne, entre Dancourt et Vionville.

» L'ennemi a été repoussé et nous avons passé la nuit sur nos positions conquises. J'arrête quelques heures mon mouvement pour remettre nos munitions au grand complet.

» Nous avons eu en face le prince Frédéric-Charles et le général Steinmetz.

» Maréchal BAZAINE. »

Puis encore M. de Palikao, au Corps législatif.

« L'esprit des populations envahies est excellent. Une dépêche que j'ai reçue m'annonce que, des dragons ayant fait une reconnaissance dans un village, des paysans organisés militairement en francs tireurs, sont sortis armés, ont tué dix dragons et ramené des prisonniers. (*Bruyants applaudissements.*)

» Je ne donne pas ce fait comme un succès prodigieux, je le cite seulement comme un excellent exemple pour tous les Français. (*Oui ! Oui ! — Très bien !*)

» *Ce qui confirme l'insuccès de l'armée prussienne,* c'est qu'une dépêche de source prussienne, qui nous arrive par Bruxelles, annonce, d'après la *Gazette de Prusse*, qu'on s'est battu le 16, sans ajouter un seul mot.

» Si l'ennemi avait eu le plus léger succès sur un point quelconque, vous connaissez assez son esprit pour savoir qu'il en aurait fait une victoire, un triomphe. Il se borne à dire qu'on s'est battu le 16, et rien de plus. »

Fallait-il que la Chambre fût désorientée, éperdue, ou optimiste jusqu'à la stupidité, pour ne pas voir dans le laconisme allemand une preuve de véracité et surtout de circonspection? N'aurait-elle pas dû penser, au contraire, que si Bazaine avait été vainqueur il eût envoyé une dépêche enthousiaste? Mais M. de Palikao leur annonce que des paysans ont tué dix dragons, fait plusieurs prisonniers, cela suffit pour exciter l'exaltation de ces députés impériaux...

Les 14, 16, et 18 août sont donc des victoires françaises ; il n'y a pendant bien longtemps qu'une opinion à ce sujet. La vérité n'éclaire personne ; elle rend tout le monde aveugle.

Naturellement, cet aveuglement n'était pas fait pour les rendre plus sincères. M. X..., l'homme aux dépêches, écrit encore de Metz, au *Figaro*, le 16 août (probablement par ballon), que « *la moitié* de l'armée française, soit 200,000 *hommes...* »

Figaro assure qu'à la bataille de Pange les Français n'ont eu que 900 morts et blessés et que les Allemands ont eu 8,000 tués, ce qui suppose 30,000 hommes hors de combat. Ces chiffres insensés n'étonnent point ; jamais un peuple enfant n'a montré une crédulité aussi extravagante. Le même journal ajoute que les Allemands avaient à Pange 50,000 hommes d'infanterie et 33,000 hommes de cavalerie...

Enfin, cette même feuille se faisait écrire – ou écri-

vait elle-même — la lettre suivante, datée de Louvain, 17 août.

« MONSIEUR DE VILLEMESSANT, A PARIS.

» Je ne suis qu'un huissier ; — je ne suis donc pas riche.

» Tant que durera la guerre contre *ces brigands de Prussiens*, je vous enverrai chaque mois vingt francs pour secourir les blessés français.

» Vous recevrez demain, par la poste, un mandat international de 40 fr. 50 (pour les deux premiers mois, et 50 c. pour l'épée du brave Mac-Mahon)

» Fils d'un révolutionnaire de 1830, *je donne pour mon père qui n'est plus*, et pour moi qui voudrais verser mon sang pour la France.

» Vos soldats, en 1831, sont venus généreusement à notre secours, et je rougis de honte en voyant notre gouvernement assez ingrat, assez *lâche* (1) pour ne pas envoyer 100,000 hommes à votre secours!

» Car, sachez-le, monsieur, nous sommes, ici, tous vos FRÈRES (2) et vos revers nous ont mis la rage au cœur!

» Courage, Français! — Si vous n'avez plus de chassepots, vous avez encore des couteaux, et si cette dernière arme vous manque, alors... *alors il vous reste de l'arsenic!*

» Faites qu'ils crèvent tous en France, tous les Prussiens qui ont eu l'audace de souiller le *sol sacré de la patrie!*

» O France de 89! les *Cosaques* déposent leur fumier dans vos champs qui ne devraient être abreuvés que de leur sang..

» Je suis marié et j'ai une petite fille. . Eh bien! *je prie chaque soir qu'il inspire aux Prussiens une invasion dans* NOTRE *pays :* j'aurais l'occasion d'en tuer!

» Oh! si je pouvais marcher avec les vôtres au feu!

» Mourir, c'est revivre quand on tombe pour la sainte cause de la liberté et de la civilisation!

» Au revoir, monsieur; — mais chut! — pas une syllabe à personne ni de mon nom ni de l'acte que j'accomplis.

» Votre dévoué.

» X... »

(1) Souligné par le correspondant.
(2) *Ibidem.*

Peut-être bien que dans les temps de gaieté pacifique, les auteurs de *l'Ours et le Pacha*, du *Chapeau de paille d'Italie* et de *la Cagnotte*, ont eu des inspirations tout aussi amusantes que cette lettre de Louvain; mais bien certainement ils n'ont jamais dépassé cet huissier (comme huissier est bien inventé !), qui appelle une invasion prussienne pour la recevoir à coups de couteau et la nourrir de petits pâtés à l'arsenic.

C'est le *Figaro* de Beaumarchais qui doit être indigné et honteux d'un pareil ramollissement chez ses descendants!

Le *Gaulois*, qui n'avait garde, pas plus que ses confrères, de donner des nouvelles à sensation, publie les bulletins « officiels » des batailles de Doncourt et de Gravelotte en caractères énormes : les dimensions rachètent, pensait-il sans doute, la qualité, qui était de médiocre nature.

La situation étant bonne, on emprunte un peu d'esprit à la *Liberté* — journal sérieux.

« Prenons à la *Liberté* son refrain du fusil à tabatière : c'est de bonne prise ! il est chanté par la mobile.

« J'ai du bon tabac
Dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac,
La Prusse en aura.
J'en ai du bon et du râpé,
Bismark, ce sera pour ton fichu nez. »

Le général Trochu, gouverneur de Paris, déclare en vain cette situation très-grave : « Dans le péril où est le pays.. , » rien ne peut arrêter la faconde des chauvins armés de plumes d'oie.

Au milieu des bruits et des secousses que Paris reçut à cette époque, les serviteurs du second empire ont été fort

étonnés qu'un homme se permît de parler un langage aussi sage qu'élevé. Le général Trochu, nommé gouverneur de Paris, ayant publié une proclamation aux Parisiens, dans laquelle il dit qu'il n'appartient « à aucun autre parti qu'à celui du Pays, » le *Temps*, le journal le plus digne de toute la France, releva cette déclaration et demanda à M. Trochu des explications ; le général écrivit au *Temps* une lettre très-belle, que je voudrais citer ici tout entière, car elle met en lumière un caractère simple et un homme honorable parmi tant de tristes individualités et de pauvres consciences ; il me suffira de citer un passage de cette lettre, pour donner une idée de l'homme à qui était confié heureusement, mais trop tard, le gouvernement de la grande ville, malade d'une fièvre chaude très-dangereuse :

« L'erreur de tous les gouvernements que j'ai connus a été de considérer la force comme l'*ultima ratio* du pouvoir. Tous, à des degrés divers, ont relégué au second plan la vraie force, la seule qui soit efficace dans tous les temps, la seule qui soit décisive quand il s'agit de résoudre les difficiles problèmes qui agitent la civilisation : la *force morale*. »

Dans son beau livre sur l'*armée française en* 1867, le général Trochu dit qu'il fait « de la philosophie militaire pratique. »

Un pareil homme, philosophe, et sans ambition, devait avoir de bien grandes qualités pour que M. de Palikao lui-même l'appelât au secours de la France. On sait aujourd'hui comment il défendit Paris...

La déclaration du général Trochu n'a pu empêcher qu'on publiât mensonge sur mensonge, avec une sérénité rare. Je ne remue pas ce fumier pour le plaisir de le remuer ; les odeurs du Paris impérial ne sont pas de celles que l'on respire avec volupté ; mais il est des nécessités auxquelles on n'échappe pas. J'avertis seulement le lecteur que je ne donne pas le *quart* des pièces qui auraient

dû être publiées dans ce procès. Écoutons l'organe de M. de Villemessant :

« Parlez-moi des Prussiens pour traiter la vérité comme un pays conquis ! Voilà les dépêches qu'ils envoient à Copenhague :

« Empereur des Français parti déguisé de Paris, après avoir » coupé ses moustaches, été réfugier à Ostende.

» Impératrice et Prince Impérial partis pour Angleterre. »

» Un voyageur qui arrive aujourd'hui du Danemark y a lu, en outre, le télégramme suivant, émané de la même source :

« Prussiens entrés à Metz. Troupes françaises refoulées à » plus de dix lieues de la place. »

» Comme M. de Bismark comprend bien la situation nouvelle ! Il ne compte plus remporter des victoires que sur le papier. Il peut en jouir à l'aise, la France ne les lui envie pas. »

Cela n'est pas même pas drôle; c'est tout simplement grossier : le mensonge est aussi clair que la lumière du soleil. — Passons aux faits de guerre :

« Examinons maintenant la teneur de la dépêche prussienne. Quelle était la position de l'armée française ?

» Elle voulait se replier sur Châlons. Que comptait faire l'armée prussienne ? L'en empêcher.

» Or, des dépêches françaises, comme des dépêches prussiennes, ressort ce fait : *c'est que la retraite des Français s'accomplit et que l'armée de Metz n'est coupée ni de Verdun, ni de Châlons.*

» Toute la presse, avec des raisonnements divers, est unanime sur ce point. Le *Journal de Paris* prend à partie la troisième dépêche prussienne et réduit à peu près à néant ses affirmations. »

Puis viennent les déductions logiques :

« Les dépêches anglaises parlant de grands combats pendant la journée du 15 doivent donc très-sûrement être tenues pour apocryphes ou pour inexactes, et de l'ensemble de toutes les informations on peut tirer cette conclusion capitale :

» La jonction est faite entre l'armée du maréchal Bazaine et les corps Mac-Mahon et Trochu. »

Un peu de perfidie à l'adresse de M. Louis Ulbach, courriériste de l'*Indépendance :*

« On affirme que M. Louis Ulbach, dit le patriote, se livre, dans l'*Indépendance,* à des variations sur ce thème : « La Déchéance. » Puisse cette perspective le consoler du *succès de nos armes.* »

Enfin, le général Jouvin, qui ne prend la parole que dans les circonstances graves, donne le 22 août un article stratégique de la plus haute importance. Cet article n'a pas renvoyé les Prussiens en Prusse ; il n'a même pas empêché le maréchal Bazaine d'être complétement bloqué dans Metz ; mais peut-être a-t-il eu ce résultat de raffermir l'espérance des chauvins de Paris, et de retaper des illusions qui commençaient à perdre de leur fraîcheur.

Je voudrais citer tout entières les appréciations de M. Jouvin ; mais je suis obligé de renoncer à faire ce grand plaisir à mon lecteur, — j'en aurai bien certainement un, dussé-je être celui-là — pour ne pas donner à cette revue des dimensions qu'elle ne comporte pas.

L'article de M. Jouvin est intitulé : « le duel des deux races. »

« Les combats livrés entre Borny et Doncourt ont replacé la France dans la forte situation militaire un instant compromise par l'éparpillement de nos forces sur une ligne de frontières infiniment trop prolongée. Les Prussiens, avec leur impudence accoutumée, contestent nos victoires dont leurs morts portent témoignage. Laissons-les dire, puisqu'ils ont laissé faire le maréchal Bazaine ; laissons à ces *victorieux* les vanteries et gardons les résultats. Quand nous les aurions payés (ce qui n'est pas, grâce à Dieu !) de pertes aussi considérables que celles essuyées par les deux formidables armées du prince Frédéric et du général Steinmetz, ces résultats n'en seraient pas moins acquis. Voyons et

disons froidement qui en a bénéficié. Les télégrammes de M. de Bismark, ce Gascon du Nord, ont la voie libre de Berlin à Bruxelles et à Londres; mais les deux généraux prussiens n'ont plus le chemin libre des Vosges à Paris. Leur plan, qui embrassait une double combinaison a échoué.

» Ce plan, fort simple et exécuté avec des forces considérables, consistait à empêcher la retraite stratégique, le mouvement de concentration du maréchal Bazaine sur Verdun, en enfermant autour de Metz l'armée française, coupée de sa ligne de communication avec Châlons et avec le corps de Mac-Mahon. Après le succès de cette manœuvre, les deux armées du prince Frédéric et du général Steinmetz, opérant leur jonction avec celle du prince de Prusse, eussent passé entre les tronçons palpitants de notre armée, sans ralentir leur marche sur Paris par grandes masses. *Pour être louée,* il fallait que l'exécution répondit à *la grandeur* de la conception. »

« A présent, que le très-naïf roi Guillaume et son très-audacieux ministre engagent leur foi prussienne à l'Europe qu'ils ont battu les Français sur toute la ligne de feu de Borny. Longeville, Gravelotte, Thionville et Doncourt; assurément ils ont payé assez cher le plaisir d'affirmer une imposture. Mais ont-ils rejeté notre armée dans Metz? Ont-ils barré au maréchal Bazaine le chemin de Verdun? Ont-ils empêché ce *stratégiste habile,* tout en décimant deux armées d'exécuter avec la sienne le mouvement qui devait la rallier aux 200,000 hommes placés, à Châlons, dans la main de l'intrépide Mac-Mahon?

» Ils n'ont rien fait de tout cela encore. Et si, escaladant par-dessus leurs morts, ils ont réussi à opérer leur jonction avec le prince de Prusse (ce qui n'est rien moins que prouvé à cette heure), leur mouvement d'invasion se trouve paralysé par leurs pertes. Les voilà, au début de la campagne, obligés, en grande hâte, de vider les places fortes afin d'opposer des troupes fraîches aux soldats qu'ils se vantent d'avoir vaincus! *D'un côté sont les résultats et de l'autre les fanfaronnades :* que l'Europe, assourdie par les trompettes prussiennes, ferme l'oreille et ouvre les yeux à l'évidence. »

Tandis que le général Jouvin faisait sérieusement de l'histoire au *Figaro*, le général Palikao, prenant corps à corps la Chambre législative, lui infligeait également une

bordée de vérités irréfutables. Et la Chambre, attendrie, aussi crédule que le peuple de Paris, répondait par les « très-bien ! très-bien ! » habituels aux communications officielles du ministre de la guerre.

« Messieurs les Députés,

» Les Prussiens ont fait circuler des bruits qui tendraient à faire croire qu'ils ont remporté, le 18, un très-grand avantage sur nos troupes. Je viens ici rétablir les faits.

» Je ne puis entrer dans des détails ; — *vous comprendrez ma réserve.* — (Oui ! oui ! — Très-bien ! très-bien !)

» J'ai fait voir à plusieurs membres de la Chambre les dépêches qui constatent qu'au lieu d'obtenir un avantage le 18, trois corps d'armée qui s'étaient réunis contre le maréchal Bazaine ont été, d'après des renseignements qui paraissent dignes de foi, *rejetés dans les carrières de Jaumont.* (Très-bien ! Très-bien !)

» Je ne parle pas de quelques succès partiels remportés près de Bar-le-Duc contre des éclaireurs ennemis ; cela n'a pas d'importance.

» *Nous nous occupons sans relâche de la mise en état de défense de Paris* (1). Un comité de défense a été nommé ; il est présidé par le général Trochu. Les travaux marchent avec la plus grande activité, et je puis vous certifier que tout sera dans le meilleur état avant peu. (Vive approbation.) »

Le lendemain, le *Journal officiel* publiait la nouvelle suivante :

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

« Le gouvernement, n'ayant pas reçu de dépêches de l'armée du Rhin depuis deux jours, par suite de *l'interruption des communications télégraphiques*, a lieu de penser que *le plan arrêté par le maréchal Bazaine n'a pas* ENCORE *abouti*. La conduite héroïque de nos soldats à différentes reprises, en présence d'un ennemi supérieur en nombre, permet d'espérer la réussite d'opérations ultérieures. — Les coureurs de l'ennemi ont paru à Saint-Dizier. »

(1) Que de prudence, pour des victorieux !

La publication des papiers secrets de l'Empire me vient en aide pour achever le croquis du général Palikao. Voici des dépêches reçues au ministère de la guerre, avec leurs dates :

« MARÉCHAL BAZAINE A L'EMPEREUR.

» Ban Saint-Martin, le 20 août 1870.

» Mes troupes occupent toujours les mêmes positions. L'ennemi paraît établir des batteries qui doivent lui servir à appuyer *son investissement;* il reçoit constamment des renforts. Le général Margueritte a été tué le 16. On le croyait disparu. Nous avons dans la ville de Metz au delà de 16,000 blessés.

» *Pour copie conforme* :

» Le 21 août 1870.

» Commandant place Thionville. »

—

« MARÉCHAL BAZAINE POUR MINISTRE GUERRE, PARIS.

» 22 août, une heure, 7 minutes.

» (Sans date de la transmission de Mézières.)

» Nous sommes sous Metz, nous ravitaillant en vivres et en munitions. L'ennemi grossit toujours et paraît commencer *à nous investir*. J'écris à l'empereur, qui vous donnera communication de ma dépêche. J'ai reçu la dépêche de Mac-Mahon, auquel j'ai répondu ce que je crois pouvoir faire dans quelques jours. »

—

« LE MINISTRE DE LA GUERRE A L'EMPEREUR, A REIMS.

» Paris, le 22 août, 1 h. 5 m. du soir.

» Le sentiment du conseil, en présence des nouvelles du maréchal Bazaine, est plus énergique que jamais. Les résolutions prises hier soir devraient être abandonnées. Ni décret ni lettre, ni proclamation ne devraient être publiés. Une aide de camp du

ministre de la guerre part pour Reims avec toutes les instructions nécessaires.

» Ne pas secourir Bazaine aurait à Paris les plus déplorables conséquences. *En présence de ce désastre*, il faudrait craindre que la capitale ne se défende pas.

» Votre dépêche à l'Impératrice nous donne la conviction que notre opinion est partagée.

» Paris sera à même de se défendre contre l'armée du prince royal de Prusse. Les travaux sont poussés très-promptement; une armée nouvelle se forme à Paris. Nous attendons une réponse par le télégraphe. »

—

Rien de-tout cela n'empêche le *Figaro* d'assurer que tout va pour le mieux dans la meilleure des guerres possibles.

« Il n'y a pas eu de nouvelles hier, ce qui ne veut pas dire que l'on soit sans nouvelles. Celles qu'on nous communique et que nous avons tout lieu de croire certaines sont, au contraire, rassurantes. On comprendra *que nous gardions vis-à-vis de nos lecteurs la même réserve prudente que le comte de Palikao garde vis-à-vis du pays*. Si désireux que nous soyons de calmer de très-légitimes inquiétudes, nous ne pouvons, sans risquer de les compromettre, dévoiler les mouvements militaires qui sont en train de s'opérer. Mais ce que nous croyons pouvoir dire, c'est que la jonction entre l'armée de Bazaine et celle de Mac-Mahon est à la veille de s'accomplir, et que la lutte suprême s'engagera sur les bases les plus avantageuses pour notre cause.

» Donc, bon espoir ! *Dieu protége la France !* »

» ÉMILE BLAVET. »

La réserve du *Figaro !* Est-ce assez joli? Eh bien, ce n'était pas encore complet : il avait aussi sa pudeur. L'article suivant donne une preuve que cette pudeur, mêlée de bonne foi, existait réellement.

« A titre de renseignement, nous publions depuis quelques jours les dépêches prussiennes.

» Mais, en présence de ce qui se passe au quartier général du

roi Guillaume, devant l'audace impudique avec laquelle les Allemands dénaturent les combats du 16 et plus particulièrement du 18, nous prenons la détermination de ne plus insérer un seul document émanant de cette source.

» Que M. de Bismark croie nécessaire d'inciter, par de prétendus bulletins de victoires, les souscripteurs à verser leurs thalers et leurs guldens à l'emprunt prussien, qui ne marche pas, c'est son affaire; la nôtre n'est pas de l'aider dans cette besogne.

» Quelques lecteurs d'ailleurs peuvent être amenés à confondre les dépêches, et, en parcourant légèrement le journal. à croire que le 18, par exemple, les Prussiens *culbutés dans les carrières de Jaumont* y étaient simplement allés pour jouer à cache-cache.

» Il faut que cette confusion cesse, et, nous le répétons, le meilleur moyen de la faire cesser, c'est de ne pas publier les dépêches prussiennes.

» Nous ne voulons pas plus longtemps nous faire les complices des Prussiens et propager de fausses nouvelles.

» *Le secrétaire de la rédaction,*

» Alexandre DUVERNOIS. »

Et quelle unanimité touchante dans la bonne foi et la véracité !

« Nous voyons enfin l'armée de Bazaine en relation directe avec nous, ayant ses derrières parfaitement assurés des renforts envoyés partout, une armée immense organisée déjà, une autre en voie de formation, certains mouvements fort inquiétants pour les Prussiens exécutés sur leur flanc gauche.

» Enfin, *nous savons d'une façon certaine que les deux armées Bazaine et Mac-Mahon n'en forment plus qu'une seule, énorme, en face d'armées ennemies décimées et épouvantées par les combats tenaces des cinq jours.*

» En somme, la situation nous paraît bonne, bien meilleure que le 14, car d'un *rien* dépend aujourd'hui que nous reprenions l'offensive sur toute la ligne.

» Or ce *rien*, nous l'attendons avec une foi entière.

» Palikao, Bazaine et Mac-Mahon nous ont demandé pour

quelques jours encore une confiance aveugle. Cette confiance, le pays la leur accorde avec joie ; mieux, avec sécurité.

» HENRI CHABRILLAT, »

N'oublions pas la guitare du *Gaulois*: c'est toujours la même chanson, mais sur un autre air.

« Que dit le roi Guillaume du nombre des tués et blessés?

» Silence discret.

» Le roi Guillaume dit-il que l'armée française a été « *complétement défaite ?*

» Et prise?

» Non.

» Les communications avec Metz sont coupées, dit-on. Bazaine n'aurait donc pu effectuer sa jonction avec l'armée de Châlons.

» Mais les communications de l'armée française sont-elles coupées avec Metz?

» Non.

» L'armée française est-elle bloquée dans Metz?

» Non.

» Et ce sont là les résultats de la victoire du roi Guillaume?

» D'autre part, il serait arrivé du maréchal Bazaine des dépêches chiffrées de la plus haute importance apportées par courrier.

» Dans ces dépêches, le maréchal déclarerait n'avoir jamais été coupé et que s'il restait sous Metz, *c'est que cela lui convenait ainsi*. Il dit que l'on doit attendre le résultat des opérations avec la plus entière confiance.

« C'est que cela lui convenait ainsi » me paraît bien trouvé. Eh bien, cette bourde a été entretenue et soutenue énergiquement par la plupart des journaux parisiens jusqu'au moment de l'investissement de Paris.

Mais qu'y a-t-il là d'étonnant? Le « mouvement » partait de plus haut : c'était M. de Palikao qui continuait le maréchal Le Bœuf; c'était M. David qui remplaçait M. Emile Ollivier; c'était M. Clément Duvernois qui

essayait de continuer les excellentes traditions des ministres défunts, tous gens de la plus grande honnêteté.

Ecoutez M. de Palikao :

« S. Exc M. le général comte de Palikao, ministre de la guerre. Messieurs les députés, vous avez pu lire ce matin, au *Journal officiel*, une note que le gouvernement y a fait insérer. Cette note était l'expression de la vérité ce matin ; *nous avions pris l'engagement de la dire toujours, nous l'avons dite,* quelque émotion qu'elle pût produire. (Très-bien.)

» Des nouvelles sont venues depuis ; j'en ai reçu du maréchal Bazaine, et ces nouvelles sont bonnes. *Je ne puis pas vous les faire connaître ; vous comprendrez pourquoi.* (Oui ! oui !) —Très-bien !) »

« Très-bien ! Très-bien ! » Et Paris digérait tout cela sans sourciller, que dis-je avec une naïveté, une chaleur, une exaltation !... Ah ! décidément, ce n'est pas bon d'être si spirituel que ça...

Vous croyez peut-être qu'au moins le *Figaro* se maintient dans la ligne droite, et qu'il pousse l'audace du mensonge assez loin pour lui donner une sorte de force et de grandeur sauvages. Vous ne le connaissez pas encore ! Il vient de dire que « l'armée de Mac-Mahon et celle de Bazaine n'en forment plus qu'une seule. » Le 24 août il imprime ce petit articulet, emprunté au journal *le Public :*

« La bataille du 18 a finalement amené la rupture des communications du maréchal Bazaine avec Verdun et Châlons, mais le maintien de ces communications *n'entrait pas dans les plans du commandant en chef.* »

Avouez que c'est heureux ! Il n'entrait pas non plus dans les plans de l'empereur d'être « refoulé » à Forbach et à Wœrth. Le *Figaro* appuie sur cette idée, qui a fait la joie des Parisiens.

« Si le maréchal Bazaine est resté sous Metz, pour épuiser les

Prussiens devant sa position pivotante qui les ramène invariablement sous le canon des forts et nous dispense d'une aile d'armée, *c'est qu'il lui convient d'y rester* et qu'on ne l'en a pas délogé. »

Quant à vérité, ne leur en parlez pas ; ils ont décidément rompu avec elle. En vain elle leur parle le langage de la raison, elle leur fait voir la réalité nettement et clairement : ce sont là des impostures ! La vérité s'est vendue à M. de Bismark.

Voici un article du *Gaulois* qui en dit plus que toutes les réflexions que je pourrais faire.

« Le *Times* demande comment il se fait que les Français étant victorieux à Rezonville, le maréchal Bazaine ne puisse sortir de Metz.

» Nous demandons à notre tour au *Times* lequel, du roi de Prusse ou du maréchal Bazaine, est dans la meilleure situation ?

» Le maréchal, tous les soirs après la bataille, peut entrer dans la place forte faire reposer ses troupes, reprendre toutes ses forces et recommencer le lendemain, tandis que le roi Guillaume *se traîne* au milieu de 40,000 blessés et autant de morts, *sans approvisionnements*, ne pouvant se livrer à aucune attaque sérieuse et exposé à des sorties meurtrières.

» Il est évident que la situation du maréchal Bazaine *est le résultat d'une tactique heureuse*, tandis que celle du roi de Prusse n'est due qu'à des manœuvres inhabiles (1).

» Le *Times* n'est pas plus heureux aujourd'hui dans ses assertions, que le jour où il a signalé une baisse de cinquante centimes à la Bourse de Paris, baisse attribuée, selon lui, au peu de confiance qu'inspirait la dépêche du maréchal Bazaine. »

—

« Le fameux correspondant berlinois du *Times*, *menteur breveté* avec garantie du gouvernement prussien..... »

. . . .

(1) Ceci devrait être coulé en bronze, pour la plus grande joie des races futures.

« Nous ne voulons faire suivre ces dernières fausses nouvelles que d'une question, une seule :

» Est-il vrai, *comme on nous l'écrit de Londres*, que le *fils du propriétaire du Times* a épousé tout dernièrement la fille de l'ambassadeur de Prusse à Londres ???

» Cela expliquerait bien des dépêches.

» ARNOLD MORTIER. »

N'est-ce pas une admirable trouvaille que ce « fils du propriétaire du *Times*? » Cela ne termine-t-il pas le charmant article de M. Mortier en feu d'artifice? Et ne serait-il pas téméraire de chercher à terminer ce chapitre plus spirituellement que M. Mortier?

XII

Personne ne doute plus aujourd'hui, depuis la reddition de Metz, que le maréchal Bazaine ait été bloqué par les deux armées allemandes sous le commandement du général Steinmetz et du prince Frédéric-Charles. Les « manœuvres inhabiles » des généraux prussiens ont obtenu ce résultat. Il est d'autant plus intéressant de donner encore quelques extraits des journaux parisiens sur ce fait et de démontrer ainsi tout à la fois leur perfidie calculée et insensée et la fausseté de leur jugement.

Sous ce titre : « un aveu, » le *Gaulois* du 27 août publie l'articulet suivant :

« On lit dans la *Gazette de Cologne* du 23, sous la rubrique : BIVOUAC DE REZONVILLE, 18 :

« Notre artillerie a incendié un grand bâtiment sur la chaussée » de Gravelotte à Conflans et a forcé l'artillerie ennemie de se » retirer.

» Dans ce bâtiment, dont l'artillerie ennemie s'était servie pour

» se masquer, il doit y avoir eu environ *deux cent cinquante bles-*
» *sés français brûlés* »

» Le journal prussien, se léchant les lèvres du sang français, poursuit en style léger :

» Profitant « de cette petite interruption » du feu de l'artillerie ennemie, le bataillon de chasseurs nº 8 gagna promptement sur la gauche la chaussée de Metz à Verdun, etc. »

Évidemment, il croit être très-malin, le *Gaulois;* il souligne « l'aveu » du journal allemand, démontrant ainsi la cruauté et la barbarie des Prussiens. Mais il ne souligne pas la vérité: « Dans ce bâtiment, dont l'artillerie ennemie s'était servie pour se masquer... » Ce qui veut dire que les Français avaient trouvé bon — de bonne et loyale guerre — de placer une ambulance entre eux et les Prussiens?...

Il se consolent toujours avec les mêmes moyens. Mais il me semble que la tête s'affaiblit tous les jours davantage.

« A ces renseignements qui nous sont communiqués par le ministère, nous pouvons ajouter cet extrait d'une lettre particulière de Bruxelles, 21 août :

« Pour ce qui est des affaires de la guerre, cela ne va pas aussi
» mal qu'on pourrait le supposer. Les Prussiens, qui sont ici en
» grand nombre, sont démoralisés.

» *Nous en avons deux dans la maison qui ne font que pleurer*
» *depuis trois jours.*

» Ils regardent leur armée comme perdue. Lorsque nous
» sommes arrivés, ils avaient la tête haute. Aujourd'hui ils sont
» humbles ; espérons. »

Que ce soit Palikao ou *Figaro*, on est bien certain que c'est le seul amour de la vérité qui les excite et les soutient.

« En huit jours, il (le maréchal Bazaine) concentre sous Metz ses troupes éparpillées sur cinquante lieues de large ; — par une marche habile il arrive à se présenter devant l'ennemi.

me pardonnera d'en donner au moins la cinquième ou la sixième partie.

Pendant les derniers jours d'août, tous les journaux affirment que Bazaine est parfaitement libre de ses mouvements et donnent des centaines de preuves à l'appui, on en a lu quelques-unes plus haut.

Un journal de province, cité par le *Paris-Journal*, allait plus loin, sans doute par jalousie du *Public;* il assurait que les Prussiens étaient « furieux » de voir que « Bazaine s'OBSTINAIT à rester sous Metz. »

Enfin, l'incident des carrières de Jaumont, où toute une armée prussienne avait été précipitée, fournit une abondante copie au *Figaro*.

Il fait d'abord un emprunt au journal *la Presse*.

« Nos lecteurs se souviennent que, dans la journée du 18, deux divisions prussiennes ont été culbutées dans les carrières de Jaumont par les troupes du maréchal Canrobert.

» Un chirurgien qui assistait à cette partie de l'action nous communique à ce sujet les détails les plus émouvants La charge de nos cavaliers était irrésistible. Ils ont d'abord chassé l'ennemi des bois qui environnent ces fondrières ; puis, arrivés à la limite, ils l'ont jeté violemment dans cet énorme trou béant qui a englouti presque une armée. Les hommes tombaient l'un sur l'autre, pêle-mêle dans une effroyable confusion. Un régiment de lanciers a tout entier disparu dans le gouffre. C'était un affreux entre-mêlement d'armes, d'hommes et de chevaux. Les rangs se renversaient sur les rangs, et, dans cette chute, les soldats s'égorgeaient entre eux, étant précipités sur les armes de leurs compagnons.

» Le témoin de cette horrible scène nous disait : Je n'ai jamais vu passer à un tel degré l'épouvante de la mort.

» Le prince Frédéric-Charles était, assure-t-on, dans une rage indicible de cet événement.

» Le chirurgien de qui nous tenons ces détails avait été fait prisonnier contre les droits de la guerre. Il offrit au prince de soigner ses blessés. « Qu'on le fusille! » répondit Frédéric-Charles dans un mouvement d'exaspération folle.

» Des officiers d'état-major firent remarquer au général en chef que ce serait un fait grave et condamné par le droit des gens. Le prince se remit un peu. Il autorisa l'ajournement de l'exécution jusqu'au lendemain.

» Le lendemain, ces premières impressions étaient effacées, et le médecin-major fut reconduit aux avant-postes. »

Puis, le goût du dramatique l'entraînant lui-même, et les lauriers de la *Presse* sans doute l'empêchant de dormir, il publie l'article suivant, signé du mystérieux X... :

« Un de nos amis, au reçu d'une lettre de l'armée, nous a communiqué les détails suivants sur l'affaire de Jaumont :

» ... Le maréchal Bazaine aurait attiré les Prussiens vers les carrières en envoyant à l'ennemi quatre espions déguisés en paysans qui, sous prétexte de les conduire sur l'armée, les auraient menés sur les carrières de Jaumont.

» Au moment où leur détachement, fort de vingt-cinq à trente mille hommes, atteignait ce point. Bazaine fit donner sur leur dos une charge de cavalerie. Surpris par cette agression soudaine et ne pouvant faire volte-face, l'ennemi fut jeté violemment dans les carrières.

» On conseillait au maréchal Bazaine de télégraphier ce succès à Paris.

» — Non, répondit-il, ce n'est pas assez ! « *Les Parisiens illu-* » *mineraient,* et C'EST TROP TÔT. Je veux annoncer une victoire » décisive et non un simple succès. »

» Il paraîtrait même que le maréchal *a fait arrêter des lettres qui contenaient le récit de l'affaire. Celle que nous avons lue est arrivée par fortune.*

» Et maintenant a-t-on bien réfléchi aux conséquences funestes que cet amoncellement de cadavres en putréfaction peut avoir, au point de vue de la salubrité publique, dans toute la zone infectée? On a parlé de murer les carrières. Mais est-ce un préservatif efficace et suffisant? Quelques tonnes de pétrole répandues dans ces abîmes pestilentiels auraient un résultat bien plus immédiat et bien plus radical. Qu'on y songe! Le moyen est facile et pourrait être applicable non-seulement aux cadavres entassés dans les carrières de Jaumont, mais encore à tous les cadavres

à fleur de terre qui encombrent notre malheureuse région du nord-est.

» X... »

Est-ce assez joli? Cela paraît-il assez vraisemblable? Cette petite note humaine du dernier paragraphe n'est-elle pas admirablement trouvée? Et ce bon maréchal Bazaine qui ne veut pas que Paris illumine trop tôt! Mais quel rapprochement bizarre! C'est aussi à la fin d'août que M. de Palikao devient le silencieux le plus tragique dont le nom ait jamais été gravé sur l'airain de l'histoire. Le *Figaro* rapporte ainsi un incident qui s'était passé au Corps législatif :

« Je ne sais pas pourquoi M. le ministre de la guerre, toujours *si courtois et si conciliant*, a montré de la mauvaise humeur aujourd'hui envers le Parlement, qui l'interrogeait par la voix tonitruante de M. Arago.

» L'ex-ministre de la République avait employé les formes les plus douces et les plus respectueuses pour que M. le comte de Palikao indiquât où l'on en était vis-à-vis des Prussiens.

» Si un officier m'adressait pareille question, a répondu le » général, je le ferais fusiller. »

C'est qu'il n'était pas tendre, M. Cousin, comte chinois! Seulement, on n'avait pas l'air de se douter à Paris du pourquoi de ce silence terrible. On se figurait qu'il n'y avait là-dessous qu'une raison de stratégie; mais la « mauvaise humeur » observée par le *Figaro* cachait des choses impossibles à révéler à un peuple trop impressionnable. C'est pourquoi, toujours vers la même époque, M. de Montauban du Palais d'Été, répondant à une interpellation de la même nature que celle de M. Arago, disait : « S'il savait ce que je sais, tout Paris illuminerait ce soir! »

— Mais au moins, reprend humblement un député, dites-nous où sont les Prussiens.

— Cela pourrait nuire aux opérations du maréchal Mac-Mahon, répond M. de Palikao. Il vaut mieux qu'il ignore les positions de l'ennemi, afin qu'il ne soit pas tenté de changer ses plans »

Eh bien, non-seulement Paris et la France, mais le Corps législatif se contentent de ces explications. Ne croyez pas que j'invente. Relisez les comptes rendus des séances de la Chambre des députés. Ces choses-là ont été écoutées avec un respect ébouriffant. Nous, en Belgique, cela nous faisait rire aux éclats; jamais nous n'avions assisté à pareille tragédie-vaudeville. Et les partisans, les rares partisans de la France impériale nous flétrissaient de l'épithète de Prussiens!

Faut-il s'étonner alors que Paris respire une atmosphère empoisonnée et que les journaux « inspirés » continuent à exploiter le même système de vérité loyale et contrôlée? Non-seulement cette vérité est toujours appuyée sur le raisonnement et le vraisemblable; mais elle est encore spirituelle et maligne comme tout ce que produit le cerveau de la France.

« La *Patrie* raconte, *d'après un témoin oculaire*, un fait très-grave :

» Le 21 du courant, une foule considérable d'hommes, de femmes et d'enfants s'est portée dans la soirée, devant l'hôtel de M. de Bismark, n° 44, Wilhelmstrasse, à Berlin.

» Là, pendant plus d'une heure, les cris : « du pain! du pain! » ont été poussés par cet attroupement de gens vraiment désespérés par la misère.

» Les gens de maison habitant l'hôtel s'étant montrés aux fenêtres, ont répondu : « Du pain? vous demandez du pain? » *Allez en chercher à Paris!* »

» A ces mots inhumains, la foule s'est ruée sur la maison et a brisé à coups de pierres toutes les vitres des fenêtres.

» Il a fallu plusieurs charges des hommes de la police pour dégager la maison et la rue. »

—

« Une personne qui s'est trouvée prisonnière au camp prus-

sien, et qui a obtenu un sauf-conduit pour franchir les lignes prussiennes, nous affirme que nos soldats blessés ou tués sont, par rapport à ceux des Prussiens, dans la proportion de 1 à 10. »

Ce calcul est une répétition.

« Le prince royal a couché hier à Châlons.

» On assure qu'il a fait changer les papiers et les tentures de la préfecture, qu'il ne trouvait probablement pas de son goût. »

Ah! c'est que tous les princes n'ont pas les vertus spartiates du héros de Boulogne. Justement le *Figaro* affirme de nouveau le 28 août la simplicité antique de César; cela formera une belle antithèse avec les goûts luxueux du prince royal prussien.

« Un incident du voyage du général Trochu à Châlons :

» Quand il prit congé de l'Empereur, celui-ci s'excusa de ne pouvoir le reconduire, n'ayant pour tout équipage qu'un mauvais tapecul. Impossible de se procurer une calèche. C'est le pendant du voyage en 3e classe raconté par notre correspondant d'Aunay. »

Un « mauvais tapecul! » Est-ce que cela ne fend pas l'âme? Est-ce que la sensibilité du *Figaro* n'est pas divine?

Permettez-moi de donner un pendant à ce mauvais tapecul. L'art ne vit que d'antithèses, d'oppositions. Le numéro du 22 août, du *Gaulois*, un peu plus clairvoyant que le *Figaro* du 28, me donne les éléments d'un très-joli contraste :

« Figurez-vous, et je tiens le fait de la source la plus certaine, que chaque déplacement de l'empereur sur une ligne quelconque *retarde de* VINGT-QUATRE HEURES *le ravitaillement de l'armée sur cette ligne*, par la raison que dans le but puéril de ne pas retarder le train impérial, on fait retarder tous les trains intermédiaires. »

Rapprochez cette nouvelle de celle que je donne plus

loin, sous la signature de M. d'Aunay, du *Figaro*, et vous aurez les documents nécessaires pour établir une bonne vérité bien criminelle.

Comme entremets, voici une admirable plaisanterie du *Journal de Bordeaux*, que le *Figaro* « croit vraie, » tout en se souvenant, dit-il, que M. de Crac avait pour sûr quelques alliances de famille dans le Bordelais.

« Un de nos... — j'allais dire braconniers, mais j'aime autant dire chasseurs émérites, du département des Landes, — entraîné par le mouvement national, met de côté sa carabine et court, armé d'un vrai chassepot, giboyer dans les défilés de l'Alsace.

» A peine à son poste d'affût, l'occasion le favorise. Un matin, comme il achevait de lustrer avec amour le beau canon de son fusil, un nuage de poussière s'élève à l'horizon et tout au bout de la route.

» Notre chasseur flaire le gibier, ses narines se dilatent et son œil perçant a bien vite reconnu un groupe de uhlans qui arrivaient bride abattue. Douze cents mètres le séparent encore ; le chassepot est épaulé et l'un des uhlans est descendu. Il y en avait dix. Seconde balle, second uhlan.

» A chaque cent mètres, la troupe diminuait et le chassepot restait collé à son épaule, foudroyant à coup sûr et ne manquant jamais son homme.

» A cent mètres, il n'y avait plus que deux uhlans ; notre braconnier franc tireur comprend que les chevaux vont être sur lui avant qu'une neuvième cartouche puisse être introduite.

» Bravement, il fait face à l'ennemi. L'un des cavaliers, impuissant à maîtriser sa monture, avale, en quelque sorte, en pleine poitrine, la baïonnette qui le regardait. L'autre, d'un coup de sabre appliqué avec rage, ouvre du haut en bas le bras gauche de notre Landais.

» Mais lui, sans sourciller, et se rappelant, sans doute, que tout est bien qui finit bien, saisit au collet le dernier échantillon de la cavalerie prussienne, et l'amène bravement au premier poste de francs tireurs.

» J'avais voulu la douzaine, dit-il en déposant son chassepot, en essuyant son bras ; mais la chasse n'ouvre qu'aujourd'hui ; à bientôt le complément ! »

Ce conte est assez drôle ; mais ne rend-il pas la vérité plus triste, quand elle a les accents de la nouvelle suivante :

« Je ne sais vraiment pas si je dois vous raconter cette navrante histoire.

» Hier soir, de six heures et quart à neuf heures et demie, la gare des marchandises de Reims a été mise au pillage par trois ou quatre cents traînards du corps de Failly.

» Ces soldats, appartenant à diverses armes et notamment à l'artillerie, s'étaient entendus à l'avance avec une cinquantaine de revendeurs. Ils ont brisé ou ouvert près de cent cinquante wagons, ont jeté sur les voies, au risque d'amener d'horribles accidents, les tonneaux de vin et de poudre, les caisses de biscuits et de cartouches, les boulets, les obus, les barils de salaisons, les balles de café et d'effets d'habillement et de campement, et aussi une grande partie des bagages de l'Empereur.

» Les revendeurs attendaient de l'autre côté de la clôture brisée. Ils payaient 20 centimes pièce les draps de l'Empereur, de 1 fr. à 9 fr. les balles de café, et 50 c. les pains de sucre. Les bagages des officiers d'un régiment d'infanterie de marine ont aussi été pris dans la bagarre. J'ai ramassé aujourd'hui sur la voie un fragment de portrait de femme, au dos duquel étaient écrites quelques lignes émues...

» Les employés de la gare et du dépôt des machines, conduits par deux hommes énergiques, MM. Félix Lemarié, commissaire de surveillance, et Ménessier, chef de gare, se sont jetés sur les pillards avec des gourdins. Ces misérables ont vigoureusement résisté. Ils jetaient les paquets de cartouches à la tête des défenseurs de l'ordre. Cinquante de ces bandits seulement ont été pris, parmi lesquels quarante soldats.

» Et ils ne sont pas encore fusillés !

» Alfred d'Aunay. »

Ceci montre sous son vrai jour la discipline de l'armée française et l'organisation de l'intendance militaire, qui n'avait jamais été plus parfaite, selon l'affirmation des journalistes, compétents en toutes choses.

Nous avons lu depuis, dans divers journaux, et les cor-

respondants anglais surtout nous ont donné bien des détails concernant cette nouvelle armée de Mac-Mahon, pillant à Reims, affamée et démoralisée. De Châlons à la frontière, la marche de cette armée n'a été qu'une débandade; on l'aurait déjà crue battue et suivie de près par l'ennemi. Elle s'en allait comme au hasard; les régiments étaient disloqués; on bivouaquait selon sa fantaisie, on marchait sans ordre. Et au milieu de tout cela, le nombreux personnel et les bagages de César, l'empereur spartiate annoncé par *l'Univers*, obstruaient les routes et retardaient encore la marche de cette armée sans chefs, préparée pour la défaite comme l'armée prussienne était préparée pour la victoire.

XIII

Le dossier n'est pas épuisé; avant d'arriver à la capitulation de Sedan, il y a bien des étapes à parcourir encore dans le journalisme parisien. La France reçoit en vain, coup sur coup, les plus navrantes nouvelles; rien n'est assez grave pour faire rentrer en eux-mêmes les coupables affolés.

Dès le 12 août le *Paris-Journal* fait un aveu qu'il ne faut point oublier, et qui aura son importance plus tard.

« Quant au soldat, il ne comprend absolument rien à ce qui se passe, et il répond invariablement : *Nous sommes trahis*. Que voulez-vous?

» Pour le soldat français, *n'être pas vainqueur*, *c'est être trahi !* »

Le général Trochu a écrit, dans son beau livre sur

l'armée française en 1867 : « ... Nous avons une aptitude spéciale à expliquer et à justifier nos revers. »

Cet incommensurable orgueil est plus fort que toutes les réalités ; il répond à toutes les objections ; il absout de toutes les défaites ; il transformerait en héros des lâches. Vous verrez que cette imbécillité, qui a été proférée la première fois après la bataille de Waterloo, a pénétré très-avant dans le cerveau des Français, en y faisant une empreinte profonde et qui paraît ineffaçable.

Figaro devient tout à fait grotesque à partir du 25 août. Il était avant odieux et repoussant ; mais il a peu à peu perdu son cynisme, qui était une sorte de sangfroid. Il devient sot : Voici des échantillons de son esprit de la fin d'août :

« Le bruit avait couru à Berlin que notre Fritz avait eu la jambe fracassée par un boulet.

» Une dame française, qui habite Unter den Linden, lui ayant écrit pour savoir si le fait était exact, notre Fritz lui expédia galamment en français la dépêche suivante :

« Jambe Fritz poulet pas fricassée. »

» Ce qui se traduit ainsi :

« La jambe de Fritz n'a pas été fracassée par un boulet. »

Le *Gaulois* fait cette judicieuse observation :

« L'empereur ne cesse pas d'être soucieux, et les personnes qui l'ont vu ces derniers jours *disent qu'il a perdu sa sérénité habituelle.* »

L'esprit du *Gaulois* s'affaiblit comme l'esprit du *Figaro*, à mesure que l'Allemagne s'avance dans la Gaule. La sensation n'est pas supportable et la tête reçoit de telles secousses qu'elle bat la campagne, pendant que les hordes de Prussiens battent la chevaleresque armée commandée par les héros nommés de Failly, Le Bœuf, Frossard et autres Turennes modernes.

» Le roi Guillaume, dit le *Gaulois*, vient de donner

l'ordre d'expulser tous les journalistes de son quartier général.

» Mauvais signe : *expulsion des journalistes, défaite à l'horizon*. L'EXPÉRIENCE L'A PROUVÉ. »

Le dragon chinois est devenu un cerf-volant enfantin.

Au *Figaro*, M. Albert Millaud est chargé de hurler, d'injurier, de faire rage autour des Prussiens, à une distance respectable, cependant. Il s'en acquitte avec un grand talent; on pourrait dire qu'il est la poissarde du journalisme.

Voici deux morceaux de choix signés de ce Veuillot du chauvinisme. J'aurais pu en donner une demi-douzaine; mais il faut savoir se borner. Les cerveaux belges ne sont pas conformés pour supporter de pareils chefs-dœuvre.

« LES LOUPS.

—

» Dans cinquante ans d'ici, ceux qui liront attentivement l'histoire de la guerre de 1870 seront bien surpris. On a cru jusqu'ici, et les journaux l'ont dit assez depuis un mois, que les Prussiens ont entrepris leur campagne dans un but de prépondérance nationale, pour assurer l'unité de l'Allemagne, pour refaire l'empire germain, reconquérir le sceptre de Charles-Quint et surtout pour amoindrir l'orgueil et la puissance de la France.

» On se trompe. Ce n'est aucun de ces sentiments qui a amené les Prussiens à envahir notre territoire; ce n'est point l'unité germanique ou l'ambition allemande qui les a poussés hors de chez eux.

» C'est la faim, c'est la misère !

» Comme des loups affamés qui sentent l'odeur des bergeries pleines, ils se sont rués sur nos biens. Vivant dans un pays abandonné de Dieu, vide, maladif, sauvage, incapables de travailler la terre, trop inintelligents pour attirer à eux, par l'esprit, le travail, les arts, l'industrie, les capitaux et les denrées de l'étranger, ils ont voulu les attirer à eux par le vol. Ils se sont dit : Nous n'avons pas de bottes, les Français en ont.

» Nous n'avons pas de pain, ni de viande, ni de cigares, ni de beaux-arts, ni d'industrie, ni de commerce. Nous sommes trop brutes pour gagner tout cela. Nous allons le voler ! Et ils se sont précipités sur nous.

» Ces ogres impuissants, gourmands et soiffeurs, s'approchent d'une ville, hument l'air et s'écrient : « Cela sent la chair fraî- » che ! » Et ils entrent, en demandant du pain et de la viande. Que voulez-vous ! ils ont faim. Ils n'ont rien et nous avons !

» Et tandis qu'à Berlin des milliers de malheureux courent les rues en demandant du pain et cassent les vitres de Bismark, qui leur crie : « Il n'y a pas de pain en Prusse, allez-en voler à » Paris ! » leurs frères viennent, par le nombre et la force, aidés par l'énergie des affamés et des désespérés, nous demander l'aumône à coups de crosse !

» Regardez-les bien. Ils hésitaient à marcher sur Paris. Ils n'avaient plus de ressources, n'en possédant pas eux-mêmes et ayant épuisé les beaux pays français qu'ils ont traversés. On avait essayé d'un emprunt à Berlin.

» Les thalers sués péniblement ne formaient pas la moitié des sommes demandées. Tout à coup, un cri traverse l'air : un emprunt a été fait à Paris et deux fois couvert le même jour. Allons à Paris ! ont-ils crié, Paris a de l'or ! En avant, pirates, corsaires, bandits et voleurs allemands ! Allons piller cet or que nous ne saurions gagner autrement !

» Et ils marchent, animés de cette ardeur que donnent le besoin et la famine, et qui rappelle celle des brigands sur le point d'attaquer une diligence.

» Mais la France, qui s'est laissée grimper par cette vermine, la France, un instant endormie, se réveille sous ses piqûres et secouera, d'un grand coup de reins, ces animaux parasites, voraces comme des loups et tenaces comme des poux.

» Albert MILLAUD. »

« LE PAPA DE FRITZ.

» Le seul qui sème un peu de gaieté dans cette désastreuse campagne. Le ciel l'a fait roi de Prusse, et sa femme, la reine Augusta, l'a fait père de « notre Fritz ! » Son ambition, jusqu'ici, a été d'être appelé par son peuple Guillaume le Juste.

Douce manie qu'on peut bien lui passer ; et, de fait, il est tellement juste, qu'il en est étroit.

» Élève d'Harpagon, et ayant remarqué que les boutons d'uniformes pouvaient servir plus longtemps que les habits, il ne fait pas remettre des boutons aux dits habits, il fait remettre des habits à ses boutons. Type immortel de l'économie chez les têtes couronnées, il use ses vêtements pan par pan, manche par manche, collet par collet, faisant tour à tour rapiécer, radouber, ravauder, remplacer chaque pièce de son costume.

» Il est guilleret. Dans sa loge royale, il fait quelquefois venir jusqu'à lui les danseuses du théâtre pour les féliciter. Il leur passe la main sous le menton et leur donne un thaler, sur lequel il se fait rendre de la monnaie. Tout le monde, à Berlin, connaît la légende du thaler du roi de Prusse.

» C'est vraisemblablement en prévision de cette modestie royalement financière qu'un prophète antique a fait ce proverbe : « Travailler pour le roi de Prusse. »

» Brave homme au fond, inoffensif, excepté après boire. Les jours où il n'est pas gris (ce qui avec les jours où il l'est constitue une différence inappréciable), il est charmant. Vous diriez un brigadier tourmenté par des créanciers. Depuis ses récentes victoires, il a une idée fixe : Aller à Paris ! Il veut tâter des plaisirs de la capitale, qu'il n'a fait qu'effleurer.

» Pauvre vieux bonhomme !

» En vain ses généraux lui représentent-ils que ce voyage peut rencontrer quelques obstacles ; comme les enfants gâtés qui demandent la lune, il répond : « Veux aller à Paris, na ! »

» Il ne sort pas de là.

» Il veut voir s'il pourra passer sous la Porte Saint-Denis sans courber la tête, ce qui est douteux, vu l'éternel plumet qu'il se paye entre la poire et le fromage.

» Hier encore il a navré toute sa famille et son grand conseil en répétant son éternel refrain : « Veux aller à Paris ! » On l'a calmé en lui offrant quelques flacons de champagne chippés par d'honorables uhlans dans les caves les plus voisines, et où il ne s'est pas trouvé sept sapeurs du génie pour s'y opposer.

» Le papa de Fritz a néanmoins continué ses litanies : « Veux aller à Paris ! »

» Pauvre vieux bonhomme !

» Et pourquoi n'irait-il pas à Paris ? Pourquoi l'empêcher de

venir nous voir? Il y a un moyen bien simple que nous lui offrons de satisfaire cette douce folie, et avec lequel il pourra traverser les boulevards sans coup férir et au milieu des applaudissements parisiens.

» Qu'il donne ordre d'échelonner tout le long des Champs-Élysées et des boulevards des officiers à cheval qui, rangés le long de la chaussée, tiendront chacun un grand cerceau de papier huilé.

» Le papa de Fritz, monté sur un cheval *dressé en liberté*, arrivera au grand galop en crevant les cerceaux comme au cirque.

» Et dzing! premier cerceau! Et dzing! deuxième cerceau! Et dzing! troisième cerceau!

» Et ainsi se réalisera son désir d'entrer à Paris et de *voir*, comme il le dit lui-même, *ces fanfarons de Parisiens à ses pieds.*

» C'est égal, il est à la fois pénible et comique d'être ainsi pris pour un peuple de pédicures! ..

» Albert MILLAUD. »

Au *Gaulois*, M. Wachter fait de la stratégie en concurrence avec M. de Moltke. Ah! si les maréchaux français, et leur généralissime Napoléon III, avaient lu attentivement tous les plans élaborés dans les gazettes parisiennes, la campagne de 1870 n'aurait pas eu les navrants résultats qu'on sait. Le général Jouvin et le général Wachter eussent bientôt fait de repousser jusqu'à Kœnigsberg les loups affamés descendus de l'Allemagne sur le sol sacré de la France.

Lisez l'article suivant du général Wachter et vous serez convaincus que M. de Palikao aurait dû le nommer chef d'état-major de Mac-Mahon.

« Nous ne connaissons pas de lecture plus instructive et plus attrayante que le récit des combats livrés autour de Metz, reproduit par la *Correspondance provinciale*. Ils prouvent, clair comme le jour, que les armées du prince Frédéric-Charles et du général Steinmetz, ont usé leurs forces pour accabler le maréchal Bazaine, et, qu'en résumé, leurs prétendus succès ont per-

mis au comte de Palikao de réorganiser le corps Mac-Mahon et de préparer les éléments d'une seconde armée d'opérations, plus formidable que la première, dite du Rhin.

» En même temps, Paris était mis en état de défense, une troisième armée se réunissait dans ses murs et *obligeait le prince royal à s'arrêter court* entre Châlons-sur-Marne et Bar-le-Duc.

» Les Prussiens nous permettront de leur dire qu'ils ont mal joué leur partie, qui a été fort belle un instant. A la guerre, il faut saisir l'occasion par les cheveux; les grosses fautes stratégiques se payent cher, et les Prussiens s'en aperçoivent sans doute aujourd'hui même.

» Au lieu de suivre le plan classique qui consiste à marcher droit au but, ils ont consumé le plus clair de leurs forces en *combats stériles* contre l'armée de Metz, établie dans des positions formidables. Mac-Mahon, mieux avisé, et convaincu que les innovations stratégiques ne valent jamais rien, a *tout bonnement* repris l'ancien plan de Dumouriez. Ses troupes occupent des positions avantageuses dans l'Argonne, et, en arrière de lui, viennent se masser *des réserves formidables*.

» En agissant ainsi, il laissait, il est vrai, le prince royal libre de descendre les vallées de la Marne et de la Seine.

» Un instant, le général Fritz a paru vouloir jouer son va-tout en se jetant sur Paris; mais il s'est rappelé que la capitale de la France était entourée d'une formidable enceinte, protégée par de nombreux forts, capable de l'arrêter, à coup sûr, assez longtemps pour que Mac-Mahon pût venir l'écraser en précédant de plusieurs marches les armées de Frédéric-Charles et de Steinmetz.

» Il est certainement bon de se raviser quand on est mal engagé, mais encore faut-il le faire en temps utile.

» Hier et avant-hier, le prince royal s'est rabattu sur sa droite pour essayer d'attaquer l'aile droite de Mac-Mahon; ses têtes de colonne étaient, nous a-t-on dit, arrivées à Monthois. Nous avons lieu de croire qu'il est en retard, et que, aujourd'hui même, Mac-Mahon et Bazaine pourront, avec leurs forces réunies, accabler les débris de la grande armée prussienne.

» C'est ce que nous saurons avant quarante-huit heures.

» A. Wachter. »

Vous pensez bien que M. Alexandre Duvernois, secré-

taire de la rédaction du *Figaro*, ne prend pas la plume pour donner de fausses nouvelles ou des niaiseries à dévorer au public ; il respecte trop le public, il se respecte trop lui-même pour en arriver à ces honteuses « manœuvres. » Quand il publie quelque fait important, c'est avec un accent de vérité auquel on ne peut se tromper. Un exemple ou deux :

« LA SITUATION DE LA PRUSSE.

» Nos ennemis sont dans une position désastreuse : ils meurent de faim. *Quand nous les aurons vaincus, — et le jour de la victoire est proche,* — nous serons obligés d'ouvrir une souscription pour les nourrir. La France est toujours charitable : elle fera l'aumône aux misérables qui l'ont espionnée et que, par une juste revanche, elle aura battus. Nous avons du pain ; nous en jetterons à ces gens-là.

» Il leur en manque maintenant. Un Français, qui était établi avec sa femme à Berlin et qui en est revenu vendredi soir, nous disait aujourd'hui :

« La question de savoir s'il fallait nous expulser a été discutée » au conseil des ministres.

» — Laissez donc! s'écria le comte de Bismark, nous n'avons » rien à craindre. Les Français sont trop loyaux pour pouvoir » jamais se transformer en espions.

» — C'est vrai, dirent ses collègues, et l'expulsion des familles » françaises ne fut pas votée. »

» Elles sont néanmoins parties, et cela *parce qu'il est impossible de trouver des vivres à Berlin.* »

Et à la suite de cette belle histoire, une nouvelle à sensation :

« Nous *croyons tenir de source certaine* que, dans la journée de lundi, le maréchal Bazaine est *tombé à l'improviste* sur la cavalerie du prince Frédéric et *l'a complétement écrasée.* A la suite de ce succès, les deux corps d'armée du maréchal Bazaine et du duc de Magenta auraient pris des positions qui assurent leurs derrières, et dans lesquelles il est *impossible à l'ennemi de les tourner.*

» C'est à cette heureuse opération que fait allusion notre courrier de Laon.

» Si la télégraphie militaire reste muette, c'est sans nul doute parce qu'on ne saurait entrer dans les détails de cet important succès, sans faire connaître au public — et du même coup aux Prussiens — les positions occupées par nos troupes. »

Enfin, le fameux M. X..., qui ne donne, comme les clowns de première catégorie, que dans les grandes occasions, publie le 31 août la dépêche suivante, venue des États-Unis (c'est du moins le *Figaro* qui le dit).

« Vingt navires de fort tonnage et formidablement armés sont partis des différents ports de nos côtes, emportant une quantité considérable de flibustiers, *tous allemands*, qui se proposent de débarquer dans les ports ouverts de France et de les mettre au pillage.

» *Je suis sûr de ce que j'avance.*

» X. »

Il est inutile, sans doute, de rappeler que le *Figaro* avait appelé plusieurs fois déjà l'attention de « l'autorité » sur les donneurs de fausses nouvelles. Le lecteur en sait assez maintenant pour que des commentaires soient généralement superflus. Je ferai remarquer seulement que cette nouvelle à sensation aurait fait rire aux éclats un peuple plus sensé que le peuple de Paris : mais il n'y a point au monde de nation plus crédule. La nourriture intellectuelle qu'on lui a servie pendant trois mois, et qu'elle a dévorée avec une avidité gloutonne, eût été repoussée avec dégoût par les populations qui nous paraissent avoir perdu même le sens commun le plus vulgaire et le goût le moins délicat.

Naturellement, Paris ne se doutait pas qu'il fût si malade. La preuve existe dans le document suivant emprunté au malin *Figaro*.

« Notre confrère de Pène vient de trouver un engin de défense

qui laisse bien loin derrière lui chassepots, mitrailleuses, canons d'acier.

» Cet engin, ce n'est qu'un mot, mais un mot à aiguille, un mot *rayé*, un mot chargé au picrate de potasse.

« — Si Paris est vaincu, a-t-il dit, Paris sera RIDICULE! »

» Et comme Paris ne saurait se résoudre à être ridicule, sous aucun prétexte, Paris est désormais invincible. »

Paris, depuis deux mois, était non-seulement ridicule dans toutes les classes de sa société bigarrée, mais odieux.

XIV

A mesure que nous avançons vers la grande catastrophe, les gazettes parisiennes perdent peu à peu tout sens moral. Elles n'en ont jamais eu beaucoup en temps ordinaire; pendant la guerre, elles n'en eurent pas du tout. Et pourquoi faire, le sens moral? Le *Figaro*, le *Gaulois*, le *Paris-Journal* et leurs émules avaient de bien autres préoccupations que de respecter leurs lecteurs et de se respecter eux-mêmes. Paris était avide de nouvelles et il fallait lui en fabriquer. Après les flibustiers allemands de la fin d'août, le *Figaro*, voyant que le public était monté à point, continue à lui servir des plats de son invention. Il donne le 1er septembre le récit d'une bataille qui n'a jamais eu lieu que dans l'imagination d'un de ses collaborateurs, la bataille de Grandpré. Les Prussiens sont battus, mais la victoire est chèrement achetée. Ce léger correctif donne une véritable saveur de réalité à la lettre, datée de Reims, qui relate ce glorieux fait d'armes.

La *Patrie* assure que le prince royal de Prusse a perdu des moments précieux dans sa marche sur Paris,

et qu'il se trouve très en arrière de l'armée du maréchal Mac-Mahon montant vers la frontière belge.

Enfin, la *Liberté*, pénétrant au cœur de l'ennemi, affirme

« Que le prince Frédéric-Charles aurait, comme Steinmetz, encouru la disgrâce du roi... que le roi est furieux de l'inaction sans gloire de son fils... »

Ce n'est pas sur la valeur de l'armée française, et sur le talent de ses chefs, que Paris comptait pour vaincre les Allemands, mais sur des dissensions intestines chez leurs adversaires, sur les maladies, sur le temps, sur l'impossibilité d'approvisionner une aussi nombreuse armée, etc., etc.

C'est le *Gaulois* qui donne les premières bonnes nouvelles de l'armée de Mac-Mahon. D'où il tient ses renseignements si précis, personne n'a jamais pu le savoir que lui-même; mais il a les renseignements et il les donne, c'est son devoir. Il n'est plus question de la jonction assurée de Mac-Mahon et de Bazaine, publiée quelques jours auparavant avec des détails nombreux et des termes techniques excellents pour convaincre des gobe-mouches. Les journaux sentent que l'anxiété de tous s'est portée vers la frontière belge; Metz n'a plus qu'un intérêt secondaire : d'ailleurs, Bazaine saura se tirer d'affaires. S'il reste à Metz, c'est qu'il a ses raisons pour cela. Le 2 septembre donc, le *Gaulois* donne une relation de la bataille de Sedan; la voici dans toute sa beauté.

« LA BATAILLE DE SEDAN.

— 31 AOUT. —

» La bataille recommence à cinq heures. Les Prussiens prennent l'offensive. Le corps tout entier du prince Frédéric-Charles et une partie du corps du prince royal se jettent sur l'armée française.

» Nous reculons, en achevant de former une espèce de triangle commencé pendant la nuit et dont un angle est à Donchery; un autre à Remilly et le sommet à Sedan.

» *La faute déjà commise par l'armée prussienne sous Metz* est commise une seconde fois à Sedan. L'ennemi est attiré sous le feu des remparts, et des trouées énormes se font dans ses rangs.

» A midi, la déroute commence.

» Une vraie déroute.

» Notre armée poursuit vigoureusement le corps du prince Charles et du prince royal.

» Le carnage est terrible des deux côtés.

» Pour employer le terme qui se trouve dans une dépêche apportée hier soir à Paris, et dont nous avons eu connaissance :

» — Le terrain est devenu une mer de sang!

» A ce moment, pendant que les Prussiens reculent vers le sud, le corps d'armée commandé par le général Vinoy les prend en flanc et achève de mettre le désordre dans les rangs ennemis.

» Une dépêche envoyée de la frontière belge constate qu'à quatre heures du soir la bataille continuait.

» Il est évident pour nous que la canonnade entendue jusqu'à cette heure de la frontière belge provenait de la dernière défense de l'armée prussienne couvrant sa retraite.

» Hier soir, après la séance du Corps législatif, dans la salle des Pas-Perdus, en présence de plusieurs députés, *le gendre du comte de Palikao*, officier d'ordonnance du ministre de la guerre, apportait à M. Busson-Billault, ministre président le conseil d'État, une dépêche annonçant la défaite des Prussiens dans la journée du 31, et leur retraite jusqu'à Villemontry.

» Villemontry est à six lieues de Sedan, au-dessous de Mouzon, brûlé la veille. »

Dans le même numéro du même journal se trouve un compte rendu de la séance du Corps législatif du 1er septembre ou du 31 août; M. de Palikao y fait une courte apparition. Le comte chinois est une des figures les plus aimables et les plus spirituelles de la guerre de 1870, et je n'ai garde de laisser passer une occasion de lui donner la parole.

A une interruption de « la gauche » M. de Palikao réplique :

« Messieurs, les interruptions ne me troublent pas. »

Ah ! mais...

La droite aussitôt de s'écrier : « Très-bien ! très-bien ! » selon sa courageuse habitude. Et M. Cousin de Palikao continue :

« Maintenant, je viens vous dire que nous avions parfaitement prévenu le désir de la Chambre, car nous avons envoyé dans les départements des commissaires spéciaux, des conseillers d'État... (*Nouveau bruit à gauche.*)

» Je réponds à une dernière question de l'honorable M. Keller. M. Keller a parlé d'organiser des troupes pour aller couper des routes. *Mais c'est fait tout cela.* Seulement, croyez bien que je n'irai pas le dire tout haut. (*Très-bien ! très-bien !*) En voulez-vous une preuve ? .. (*Non ! non !*) Je reçois à l'instant.. (Non ! non ! ne lisez pas !) Je peux vous lire cela ; *soyez tranquilles, je ne lirai que ce que je voudrai;* ne vous tourmentez pas. (Mouvements divers.) Personne ne me fera dire ce que je ne veux pas dire.

» Un membre au centre : Laissez-vous attaquer !

» M. LE MINISTRE. J'ai subi bien d'autres attaques, et de plus sérieuses. (*Applaudissements et rires.*)

» Messieurs, ce que je vais vous lire est la contre-partie de ce que vous a dit l'honorable M. Keller. Voici une dépêche télégraphique que je reçois à l'instant, je n'ai pas besoin de dire d'où elle vient : « Corps franc composé de quelques Français a pénétré sur territoire badois ; trains badois manquent aujourd'hui. » (*Nouveaux applaudissements.*)

» Voulez-vous savoir maintenant, messieurs, ce qu'ont produit les travaux du ministère actuel ? Le voici : depuis que les Prussiens ont pénétré en France, ils ont perdu au moins 200,000 hommes, qui ont été mis hors de combat dans les différentes batailles qui ont eu lieu.

» Aussi les frais de guerre auxquels la Prusse doit faire face aujourd'hui sont-ils estimés à 2,800,000 thalers, soit

10,500,000 francs par jour! Entendez-vous cela? » (*Rires suivis de bruyants applaudissements.*)

J'espère que voilà un bon ministre, bien audacieux, et une Chambre optimiste comme il n'y en a jamais eu. Elle est satisfaite, parce que « corps franc a pénétré sur territoire badois, » et parce que « trains badois manquent aujourd'hui. » Elle est rassurée parce que les frais de la guerre, pour la Prusse, montent à dix millions par jour. Mais ce que fait et ce que va faire Mac-Mahon, cela importe peu. M. de Palikao jouait « de la Chambre » avec une désinvolture toute militaire, un sans façon que sans doute il avait rapporté de son voyage en Chine. Mais il n'en est pas moins étonnant que les députés français se soient laissé berner aussi facilement que des mandarins.

Remarquez-vous aussi comme ces dix millions de dépenses que la Prusse fait journellement sont peu en harmonie avec les affirmations des gazettes les mieux informées, qui assurent que l'Allemagne meurt de faim et que le gouvernement prussien est plus pauvre que Job...

En attendant la confirmation de la victoire de Sedan, le *Figaro*, qui ne pouvait sans déshonneur être à court de nouvelles, confirme la victoire de Grandpré. Ce sont « diverses personnes, » parmi lesquelles un maire de village, qui ont donné cette nouvelle. Il n'y a donc plus moyen de douter, ou il faudrait avoir un bien mauvais caractère. Il paraît que c'est la landwehr qui a été terriblement mitraillée dans cette bataille; on en a fait un « carnage horrible. » C'eût été parfait si la landwehr avait été en France à cette époque; malheureusement elle n'y arriva qu'après la bataille de Sedan, pour remplacer les troupes qui cernaient Metz et qui étaient appelées à marcher sur Paris.

Mais le *Figaro* ne s'occupe point de ces petits détails. Il lui faut une victoire à Grandpré et il en a une.

Il apprend en même temps, dans cette même correspondance, datée de Reims, 31 août, que les Prussiens « évacuent la Champagne. » Et, en effet, ils évacuaient la Champagne, remontaient vers le nord à marches forcées et atteignaient l'armée de Mac-Mahon dans les environs de Sedan le 30 et le 31 août...

En attendant d'autres nouvelles palpitantes, le *Figaro* publie, le 3 septembre, un article de M. Albert Millaud — récidiviste — intitulé le LANDSTURM EN AVANT. C'est un morceau de haut goût, comme tout ce qu'écrivait l'auteur de « les Loups, » et du « Père de Fritz. »

I

« Regardez-les! les voici qui arrivent, les hommes du Landsturm. A l'appel de la patrie, ils ont quitté leur fauteuil et leurs petits enfants. Les voici, les derniers, les suprêmes soldats de l'armée prussienne.

» Ce sont de nobles têtes de vieillards. Le plus jeune a cinquante-cinq ans. Le colonel, homme aimable et plaisant, l'appelle Bibi. C'est l'enfant du régiment. Les autres marchent gravement et lentement, comme il convient à leur âge. On croirait voir des sénateurs.

» Ils cheminent légèrement courbés en avant et la tête un peu penchée... N'y prenez pas garde. Ne croyez pas que c'est par lâcheté ou par humiliation; — non, c'est parce qu'ils sont voûtés.

II

» Regardez-les. Leur tête branle un peu sous le casque, ceux qui ont encore des cheveux les montrent avec orgueil, — ceux qui n'en ont plus les ont habilement remplacés par un bonnet de soie noire, orné d'une mèche

» Ils marchent. Le colonel a fait observer une certaine distance entre les rangs, à cause des ventres qui ont des exigences fatales. Voyez : Ceux-là qui sont gros, ressemblent à Jubinal, — ceux-là qui sont maigres, à Garnier-Pagès.

» L'arrière-garde est spécialement composée de goutteux. C'est une arrière-garde, quand même. Les pituites, catarrhes, bron-

chites invétérées sont en avant. Elles remplacent avantageusement la musique militaire.

» Ils marchent! — De temps en temps on s'arrête pour l'exer cice de la tabatière, indispensable à ces vénérables. Au commandement, on ouvre les queues de rats, on prend la prise, on la pulvérise, on la hume, on referme la tabatière, on éternue. Puis le bataillon reprend sa marche. Au lieu de porter les fusils sur le dos, les landsturm s'appuient dessus en guise de cannes.

» Bientôt on s'arrête encore. Au commandement, ils tirent leurs besicles de leur nez et leur mouchoir de leur poche. Avec leur mouchoir ils frottent les verres de leurs besicles; avec le même mouchoir, ils essuient leur nez souvent humide; puis, avec un ensemble parfait, ils remettent leur mouchoir dans leur poche et leurs besicles sur leur nez.

. . . .

III

» C'est le plus beau bataillon du landsturm; la victoire accompagne déjà leurs pas. Hier, après une glorieuse étape de cent-soixante mètres, commencée à l'aurore et terminée le soir, ils ont investi un village français. Les habitants ne se sont pas défendus, vaincus par le respect.

. . . .

IV

» C'est à tort que certains journaux ont prétendu que quelques soldats du landsturm, entre autres exactions, avaient violé des jeunes filles. Le landsturm proteste et s'en déclare absolument incapable. Il y a longtemps qu'il ne fait plus de ces choses-là.

» Un malheur à enregistrer. Le brave lieutenant-colonel Klops, parti de Berlin, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, tombé en enfance vers Rastadt, est mort de vieillesse en touchant la France. Paix soit faite à sa cendre.

V

» Le prince Frédéric-Charles attend avec impatience le landsturm, qui poursuit ses étapes mètre par mètre. S'il est encore

en vie quand il opérera sa jonction avec le prince, nous sommes perdus !

» Albert MILLAUD. »

Pendant que M. Millaud rassurait ainsi la France sur l'invasion des vieillards allemands, qui, par leur organisation même, sont destinés à se défendre chez eux, M. X... envoyait de pays inconnus une lettre également très-rassurante sur les événements de la guerre. M. X... faisait alors partie d'un corps de francs tireurs ; il annonce qu'à Rethel, le 28 août, ils ont mis en déroute « un bon nombre de uhlans qui se sont sauvés bride abattue *sans répliquer à nos balles*. De notre côté ni morts ni blessés par suite. »

C'était déjà là un bien joli triomphe. Et cependant le correspondant ajoute que dans la nuit ils ont encore « coupé plusieurs campements ennemis. »

Naturellement, la petite phrase ordinaire se glisse toujours au milieu du récit : « Les Prussiens sont d'ignobles barbares. »

Enfin, le correspondant assure que le corps de Mac-Mahon a fait aujourd'hui, — la lettre est du 29 août — jonction avec celui de Bazaine. Et il avertit charitablement Steimetz et Frédéric-Charles. « Quant aux autres, ajoute-t-il, on se moque d'eux. » Voilà !

A cette même époque, le *National* publie la nouvelle suivante :

« LE ROI GUILLAUME EST FOU !

» Les vives émotions qu'il a éprouvées à la suite des combats des 14, 16 et 18, dans lesquels a été fauchée la fine fleur de l'aristocratie prussienne, avaient déjà ébranlé sa raison, qui n'aurait pu tenir devant les détails de l'horrible scène dont ont été témoins *les carrières de Jaumont*.

» L'état du roi a été dissimulé le plus longtemps possible, et M. de Bismarck s'est rendu en toute hâte auprès de la reine Augusta pour tâcher de parer au coup fatal porté à la dynastie des Hohenzollern.

» Il serait revenu précipitamment au quartier général pour empêcher le départ du roi, qui voulait rentrer en Prusse.

» *L'état d'hostilité dans lequel se trouvent le prince royal et le prince Frédéric-Charles* pourrait amener les plus graves conséquences, si l'apparence de l'autorité du roi n'était là pour les contenir. »

J'espère que voilà une merveilleuse découverte, un trait de génie; aussi, ce n'est pas un des journaux « littéraires » de Paris, qui donne ce coup de tonnerre, mais un journal politique sérieux. La badauderie parisienne croit tout de suite à cette folie du roi de Prusse. Les journaux à sensation n'ont garde de laisser échapper l'occasion d'être intéressants. Aussitôt qu'il le peut, le *Figaro* amplifie la nouvelle du *National.* Numéro du 3 septembre :

« Soyons sérieux.

» *Une lettre de Rastadt* nous donne de nouveaux détails sur le fait, déjà annoncé, de la folie du roi de Prusse. Ce ne serait, à tout prendre, qu'une infirmité de famille, dont le *désastre de Jaumont* aurait provoqué la manifestation.

» On nous assure que le roi Guillaume a passé par Heidelberg, le 29 août, conduit à Berlin par deux officiers supérieurs.

» Sa folie, qui a un caractère furieux, s'était démontrée d'abord par des caprices bizarres, tels que la révocation, puis la réintégration du vieux général Steinmetz.

» On dit que le prince royal, prévenu par M. de Bismarck, n'attend que l'arrivée du général von Kanstein (?) pour aller à Berlin donner ses soins au royal aliéné. La reine, informée également par M. de Bismarck, a envoyé à l'armée le général von Lowenfeld (??) qui n'a pu que *constater la réalité* de l'information.

» M. de Bismarck, lui-même, aurait traversé Mayence le 27, se rendant en toute diligence à Berlin, pour parer aux événements que cette grave nouvelle ne peut manquer de faire surgir. »

Pendant quelques jours cette folie du roi de Prusse,

sur laquelle les chevaleresques Parisiens comptaient beaucoup pour battre les Allemands, suffit à la crédulité du peuple le plus spirituel de la terre. Mais le *Figaro* trouve toujours moyen de renforcer les vérités qui doivent rassurer ses concitoyens. Il affirme que « le cabinet de Berlin est inquiet sur le résultat final de la campagne. » Il dit — le 3 septembre, — que Mac-Mahon et Bazaine

« Enserrent les troupes prussiennes *à l'intérieur* (!) pour les mieux écraser. »

Mais ce qui achevait de donner un caractère de véracité extraordinaire aux nouvelles du *Figaro*, c'étaient les traductions d'articles imaginaires publiés par les journaux allemands, et qui tous démontraient le découragement et la démoralisation des armées ennemies.

Le *Staatsanzeiger*, la *Correspondance du Nord-Est* et la *Gazette de Cologne* servirent ainsi bien malgré eux de compères aux plus ingénieux des journalistes parisiens.

Le 4 septembre, alors que César avait déjà rendu son épée et que l'armée de Mac-Mahon était faite prisonnière à Sedan, le *Figaro* publiait des articles comme celui-ci :

« D'après les renseignements qui nous sont parvenus d'une source particulière, mais en laquelle nous avons une entière confiance, de graves événements se seraient accomplis, le 1er SEPTEMBRE, que notre correspondant désigne comme le troisième jour de combat.

» Le maréchal Mac-Mahon, après avoir été renforcé par le corps du général Vinoy, a livré un combat dans lequel nos armes auraient remporté un succès éclatant.

» Les Prussiens seraient vaincus, culbutés, et trente canons leur auraient été enlevés.

» D'un autre côté, Bazaine est sorti de son quartier général et après un rude combat, marche vers...

» Enfin, si le document que nous recevons est exact, le mot « massacre » appliqué à l'armée allemande ne serait pas une expression exagérée. »

—

« Une autre communication, de source officieuse, mais digne du plus grand crédit, surgit à l'instant même.

» Ce matin, à dix heures, un ami de la famille d'Orléans, à Paris, a reçu une lettre du prince de Joinville, datée de Bruxelles, le 1er septembre, cinq heures du soir.

» Cette lettre a quatre pages, qui contiennent de navrants détails sur les journées des 30 et 31, le refoulement de Mac-Mahon sur la Meuse et les pertes de notre armée.

» Mais elle se complète par un *post-scriptum*, qui est un bulletin de triomphe et un véritable cri de joie.

» Nous tenons *le texte* de ce *post-scriptum* de la bouche même de la personne qui l'a lu dans la lettre originale elle-même.

» Le voici intégralement :

« *P. S.* — La bataille continue en ce moment, nous aurions » pris 30 canons. Bazaine marcherait vers Mac. Vive la France! »

XV

On connaît la bataille de Sedan ; les journaux belges, et surtout *l'Indépendance*, ont donné des relations très-détaillées de cette défaite, de ce désastre, sans pareil à cette époque dans l'histoire. On sait comment Mac-Mahon, ce général sur qui on avait fondé tant d'espérances, alla se faire bloquer dans la vallée de la Meuse comme si l'événement avait été convenu d'avance entre lui et le généralissime prussien. Je n'ai point à apprécier ce fait d'arme ; je ne connais rien à la tactique militaire et la stratégie est du sanscrit pour moi. Mais je me permettrai de m'étonner que cent vingt mille hommes n'aient pas trouvé moyen de choisir un autre champ de bataille

qu'une vallée entourée de collines élevées, une véritable souricière.

Une lettre du roi de Prusse à la Reine donne des détails sur la dernière lutte, le 1er septembre, autour de Sedan. Je passe le récit de la bataille, qui n'est pas de ma compétence, et j'arrive à un détail très-gai, qui fera bon effet ici.

« Il était sept heures, lorsque Reille (général français) et Bronsart (lieutenant-colonel d'état-major allemand) arrivèrent près de moi ; ce dernier précédait un peu l'envoyé français, et c'est seulement par lui que j'appris avec certitude que l'empereur était dans la place.

» Tu peux juger de l'impression que cela produisit sur moi avant tout et par-dessus tout !

» Reille sauta à bas de son cheval et me remit la lettre de son empereur, ajoutant qu'il n'avait pas d'autre mission.

» Avant d'ouvrir la lettre, je lui dis :

» — Mais je demande comme première condition que l'armée » mette bas les armes. »

» La lettre commençait ainsi :

« N'ayant pu mourir à la tête de mes troupes, je dépose mon » épée à Votre Majesté, » s'en remettant pour tout le reste à ma disposition. »

Ne trouvez-vous pas que César aurait eu du succès au *Figaro* ou au *Paris-Journal?* Il a la forme et l'esprit; il dit les choses les plus étonnantes dans le style le plus simple. Le souverain est bien de la même nature que les sujets. Ajoutez à ce « n'ayant pu mourir à la tête de mon armée, » qui vaut certainement toutes les héroïques déclarations et exclamations de tous les tragiques de la terre, cette idée que Napoléon s'est rendu chez le roi de Prusse en fumant sa cigarette, et vous aurez un croquis du caractère grandiose de l'homme aujourd'hui en villégiature à Wilhelmshœhe.

Non, il n'a pu mourir ! Tous ses efforts ont échoué; son désespoir même a été impuissant. En vain il se ruait au

milieu des bataillons prussiens, tandis que ses soldats sanglotaient autour de lui, la mort n'a pas voulu du sombre Tartufe qui avait sauvé l'ordre en France le 2 décembre 1851.

Il n'a pu mourir à Sedan !

Mais pendant dix-neuf années il a trouvé moyen de violenter, de bâillonner, d'emprisonner, d'exiler les démocrates français qui avaient l'audace de critiquer son gouvernement. Pendant dix-neuf années il a pu s'entourer de ministres aussi malhonnêtes que lui; pendant dix-neuf années il a trouvé des milliers de misérables pour servir sa politique désastreuse, cette fameuse politique machiavélique qui devait aboutir à la capitulation de Sedan. Pendant dix-neuf années il a donné toute la liberté, toute la licence aux corrupteurs si spirituels des journaux et des théâtres de Paris, et il a empêché de parler et d'écrire les penseurs qui pouvaient avoir une influence moralisante sur « son peuple. » Pendant dix-neuf années, enfin, il a pu faire le mal avec la sérénité d'un philosophe ; mais il n'a pu mourir à la tête de son armée !

XVI

La capitulation de Sedan a renversé l'empire français et ruiné à tout jamais le parti bonapartiste (je me plais à l'espérer, du moins).

Aussitôt que la catastrophe est connue à Paris, une grande effervescence fait bouillonner le cerveau du monde. L'empire tombé, le mot *république* est prononcé, puis acclamé. C'est de ce moment surtout que les souvenirs du dix-huitième siècle semblent devoir transformer l'esprit public en France et faire oublier la corruption des vingt

dernières années. Les Parisiens se sont-ils réellement figuré que la proclamation de la République suffisait pour transfigurer les esprits et y faire rentrer le bon sens que l'empire en avait peu à peu extrait! Une pareille foi serait plus niaise encore que la croyance à l'infaillibilité du pape.

Le Parisien a toujours cru que changer de drapeau suffisait pour remettre de niveau les choses boiteuses, effacer les souillures et purifier les conscienees. Le spectacle des renversements lui semble être dans la forme lorsqu'elle est surtout dans les choses. Il a une sorte de naïveté et une espèce d'enthousiasme qui lui font voir la réalité tout autre qu'elle n'est.

Ainsi, il n'a rien eu de plus pressé, le 4 septembre 1870, que de proclamer la république.

Pendant que Napoléon III traversait la Belgique pour se rendre en Allemagne. M. Jules Favre, dans une séance de nuit au Corps législatif, lisait un projet de loi déclarant la dynastie des Bonaparte à tout jamais exclue du trône de France. La Chambre écoutait la lecture de ce projet de loi dans un « silence glacial » La droite, composée de députés agréables, et qui avaient soutenu très-bruyamment, sinon très-énergiquement l'empire, ne trouvait pas un mot pour la défense de celui qu'elle avait tant aimé.

Cette noble attitude trouvera de sérieux historiens avant peu.

Devant la fermeté du bonapartisme, le Parisien se mit à crier vive la République! comme en 1848.

Mais proclamer la république, ce n'était pas faire sortir de terre les républicains. Il y avait au Corps législatif un certain nombre de députés républicains, MM. Gambetta, Favre, Ferry, etc., en tout une vingtaine, très-convaincus, je le veux bien; et il y avait dans Paris quelques milliers d'hommes qui voulaient la république avec énergie. Mais croyez-vous qu'une population abâ-

tardie par vingt années de bonapartisme était, pouvait être composée d'éléments sérieux, sur lesquels on pût compter? Croyez-vous que des malheureux qui lisaient avec passion le *Gaulois*, le *Figaro* et le *Paris-Journal*, fussent en état de comprendre les devoirs d'un gouvernement démocratique et les droits d'un peuple libre?

Ces grands enfants ont fait le 4 septembre une révolution pacifique. Voilà qui est bien; on a déclaré cette révolution pacifique admirable; on s'est extasié devant le peu de désordre qui l'avait accompagnée : mais comment auraient-ils pu faire une révolution violente? Les serviteurs brevetés de l'empire baissaient la tête et montraient un repentir silencieux, de nature étrange. A peine la proposition de déchéance était-elle faite par M. Jules Favre que les Jubinal, les Dréolle, les Clément Duvernois, les Baroche, les Jérôme David bouclaient leurs malles. Toute la valetaille impériale prenait sa volée à la suite de Sa Majesté Eugénie et de Son Excellence le comte Montauban de Palikao. Ces braves despotes de comédie, après avoir conduit la France à la boucherie, s'en allaient mettre à l'étranger leur peau à l'abri des rancunes parisiennes : *Figaro* les poursuit de ses huées et le *Gaulois* les accompagne d'épithètes malsonnantes. Eux partis, contre qui la révolution pouvait-elle se faire? Il n'y avait plus personne, plus rien à renverser. Je me trompe, quelques statues, des enseignes, des écussons furent arrachés ou brisés : colère enfantine.

Il n'y a donc pas eu à proprement parler de révolution. L'empire s'est effondré; le colosse de cendres s'est éparpillé sans laisser d'autres traces qu'une histoire honteuse, des papiers secrets et la ruine de la France.

On devait crier vive la république; il n'y avait pas d'autre issue en ce moment-là, pas d'autre porte ouverte — à ouvrir.

Mais qu'il y eût dans Paris et dans la France un groupe assez nombreux de républicains pour faire un

parti puissant, je le nie. On ne fait pas des républicains avec des proclamations et des chansons.

La plupart des membres du gouvernement provisoire étaient d'honnêtes gens, des gens intelligents et tout pleins d'excellentes intentions; mais c'étaient aussi des républicains à la française. N'avaient-ils pas tous voté les fonds réclamés par l'empire pour la guerre à la Prusse? M. Gambetta ne s'était-il pas montré aussi chauvin que les députés de la droite? Non, la VERTU républicaine n'était point au fond des consciences ; et les plus fermes et les plus honnêtes n'auraient pu prouver qu'ils n'avaient pas subi l'influence du régime impérial. On ne vit pas impunément pendant vingt ans dans une atmosphère empestée.

Cependant, je le répète, c'est la république qui devait succéder au grotesque et tragique empire qu'on venait de noyer dans le sang.

A défaut de vertu, la France eut le mot : c'est déjà quelque chose. Pour un peuple qui se complaît dans l'apparence et qui adore les démonstrations, les délarations et les proclamations, de nouveaux drapeaux, une nouvelle enseigne, des blasons tout neufs, ont une certaine influence : rien que pour avoir crié vive la république, il se croit républicain. Or, se croire républicain donne déjà une fermeté d'allures et une vigueur réelles. La république est du sexe mâle; la monarchie, si elle n'est pas neutre, est femelle : elle a les passions cachées, les faiblesses nerveuses, les mollesses de la femme sans moralité. En proclamant la république, les Parisiens ont revêtu le costume viril. Pourvu, maintenant, qu'ils n'aillent pas se contenter du panache, du cadre, du décor!...

J'ai entendu dire que les démocrates parisiens ont commis une grande faute en acceptant la succession impériale et en prenant la responsabilité des crimes commis par leurs prédécesseurs. Peut-être, en effet, au point de vue de la véritable politique, eût-il été plus intelligent

de laisser le pouvoir impérial aux prises avec les immenses difficultés qui avaient été accumulées par lui-même. La régence, au lieu de fuir, aurait essayé de faire — et aurait fait la paix avec le roi de Prusse, devant Paris; elle aurait cédé, pour conserver le « trône » au petit ramasseur de balles, l'Alsace et une partie de la Lorraine. Alors seulement, le roi de Prusse étant rentré à Berlin, la démocratie devait chasser le groupe des courtisans de l'empire et proclamer la république.

Outre que tant de sang-froid n'était pas possible, je pense que c'eût été là commettre une grave erreur. Céder deux provinces françaises, c'était une véritable lâcheté. Ce qui a été fait a été bien fait.

Il fallait un très-grand courage pour accepter la succession de Napoléon III. MM. Trochu, Jules Favre, Gambetta et leurs collègues l'ont eu : ils ont certes mérité l'approbation des honnêtes gens. Ils avaient des fautes à se faire pardonner; leur virile attitude suffit — devait suffire — pour les amnistier.

XVII

Revenons à la presse parisienne.

Le 5 septembre, le *Gaulois* fait un aveu que j'enregistre ici, et qui me donne raison absolument dans toutes mes critiques.

« La France, dit-il, vient d'essuyer une horrible défaite.

» *Malgré les efforts que nous faisions hier pour nous mentir à nous-mêmes.. ..* »

Est-ce que véritablement le *Gaulois* et ses émules avaient fait non-seulement la veille, mais pendant deux

mois des « efforts » pour se mentir à eux-mêmes — et pour mentir aux autres ! Ces efforts vertueux ne laissent de traces nulle part. Le mensonge s'étale partout avec un cynisme révoltant. Est-ce qu'après cet aveu, et sous la république, gouvernement des gens honnêtes, le *Gaulois* et le *Figaro* vont enfin chercher la vérité avec passion ? C'est ce que nous allons voir.

Mais avant de reprendre notre voyage à travers les journaux légers, laissez-moi vous faire connaître un morceau de haut goût, dû à l'esprit charmant d'un député français, rédacteur en chef d'un journal politique sérieux, l'*Opinion nationale*.

Ce morceau a été publié dans le numéro du 4 septembre, la veille de la proclamation de la république.

« On a dit, ces jours-ci, que le roi de Prusse est devenu fou. Rien qu'à lire ses derniers télégrammes, le fait devient évident.

» En effet, qu'il se rencontre un homme ambitieux, orgueilleux, cruel sans scrupule, qui rêve la domination universelle ; que, pour arriver à ses fins, cet homme foule aux pieds les traités, les promesses, les droits traditionnels, qu'il emploie contre ses adversaires la perfidie, la trahison, l'espionnage ; qu'il conspire à tête reposée, et quatre ans à l'avance, la ruine d'une nation, à la tolérance de laquelle il doit tout ce qu'il est, c'est là un fait qui n'est pas sans antécédant dans l'histoire de la perversité humaine.

» Mais que ce massacreur de femmes et d'enfants désarmés, ce brûleur de villages, ce bandit qui fusille sans forme de procès de malheureux paysans coupables de défendre leurs foyers, en arrive à ce degré d'audace ou d'hallucination d'invoquer et de compromettre le nom de Dieu dans le récit de ses crimes, qu'il se croie ou se représente comme un ministre de la justice divine, c'est une telle aberration, une telle atrophie du sens moral, qu'elle confine véritablement à la démence.

» Mais il y a quelque chose de plus hideux encore.

» C'est de voir un peuple éclairé, instruit, qu'on devait croire civilisé, accepter la solidarité de pareilles infamies, les applaudir et s'en faire l'instrument bénévole.

» Ceci est une tache sur l'Allemagne, une tache qu'un fleuve de sang ne suffira pas pour laver.

» Ah! vous avez voulu nous détruire. messieurs les Allemands, et vous avez puisé ce droit d'extermination dans la prétendue conscience de votre supériorité, et cette idée présomptueuse et coupable, vous avez eu l'impudence de l'avouer, de l'afficher.

» Ah! vous êtes les dignes sujets du roi Guillaume, les dignes instruments de Bismark, les sujets d'un fou, les instruments d'un coquin!

» Eh bien! écoutez ceci : Pas un de vous ne sortira de France! C'est l'Allemagne, dites-vous, qui est entrée en France? Eh bien! l'Allemagne y restera! Ce n'est plus la guerre que nous allons faire, c'est la chasse à la bête enragée. Vous n'avez pas craint de réveiller, au dix-neuvième siècle, les instincts de la barbarie; nous les retrouverons en nous, pour devenir vos dignes adversaires, et vous périrez sous le double coup des balles françaises et du mépris de l'Europe!

» Un si hideux mélange de cruauté et d'hypocrisie ne peut avoir d'autre fin.

» AD. GUÉROULT. »

M. Guéroult me paraît avoir jalousé les succès de M. Albert Millaud du *Figaro*. C'est la même rage folle, le même sentiment faux, la même absence de justice. Tous ces gens-là ont eu bien vite oublié qu'ils avaient voulu la guerre, qu'ils avaient aidé César à la faire, qu'ils avaient attiré le roi de Prusse sur « le sol sacré de la France. » Ah! si l'armée française, triomphante, avait foulé le sol prussien, on n'aurait pas crié aux envahisseurs que ce sol était sacré! La conscience de Chauvin n'est formée que de contradictions.

Donc, le *Gaulois* avoue ses crimes. Mais il pèche au même moment, de la même façon. Le 5 septembre, de honteuse mémoire, il dit qu'il a menti; puis il raconte encore la catastrophe de Jaumont, désastre de l'armée prussienne (lettre d'un jeune soldat, témoin oculaire). M. J. E..., successeur de M. X..., donne un article, toujours le 5 septembre, sur la neutralité belge. On a laissé

passer Napoléon III, prisonnier, par la Belgique, et M. J. E... se met dans une belle colère.

« C'est incroyable, c'est inouï, c'est une trahison, une violation insolente de la neutralité belge, et le gouvernement du roi Léopold foule aux pieds toutes les décences et tous les engagements.

» Mais il ne faut plus s'étonner de rien. Le train qui emportera Napoléon et sa fortune croisera, à Liége, les trains chargés de munitions, de bombes et de boulets pour Metz.

» Cent cinq de ces convois ont traversé Liége cette semaine, à la suite de cinq cents canons Krupp, expédiés de Cologne pour être mis en batterie devant Metz.

» La Belgique est devenue territoire prussien. »

Vous voyez que la vertu républicaine n'a pas encore dicté ces vérités, quelque irréfutables qu'elles soient.

Mais voici le grand proscrit, l'exilé de Guernesey, l'auteur des *Châtiments* et de l'*Homme qui rit*, rentré dans ce Paris frémissant. Il est acclamé ; on lui souhaite une bienvenue délirante. Jamais conquérant ne reçut un pareil accueil. Aussi le poëte, se déterminant à prononcer un discours, assure que les paroles lui manquent pour dire à quel point il est ému. Puis il improvise une harangue merveilleusement éloquente, dans ce style à l'emporte-pièce que tout le monde connaît aujourd'hui. Mais ce sont surtout les idées que je veux conserver à la postérité.

« Citoyens, j'avais dit : Le jour où la République rentrera, je rentrerai. Me voici. (Acclamations.)

» Deux grandes choses m'appellent. La première, la République ; la seconde, le danger. (Mouvement.)

» Je viens ici faire mon devoir.

» Quel est mon devoir ?

» C'est le vôtre, c'est celui de tous.

» Défendre Paris, garder Paris.

» *Sauver Paris*, c'est plus que sauver la France, *c'est sauver le monde.*

» *Paris est le centre même de l'humanité.*

» *Paris est la ville sacrée.*

» *Qui attaque Paris attaque en masse tout le genre humain.* (Acclamations.)

» Paris est la capitale de la civilisation, qui n'est ni un royaume ni un empire, et qui est le genre humain tout entier dans son passé et dans son avenir. Et savez-vous pourquoi Paris est la ville de la civilisation? C'est parce que Paris est la ville de la Révolution. (Bravos prolongés.) Qu'une telle ville, qu'un tel chef-lieu, qu'un tel foyer de lumière, qu'un tel centre des esprits, des cœurs et des âmes, qu'un tel *cerveau de la pensée universelle* puisse être violé, brisé, pris d'assaut, par qui? par une *invasion sauvage;* cela ne se peut. Cela ne sera pas. Jamais, jamais, jamais! (Cris prolongés. Non, jamais, jamais!)

» Citoyens, Paris triomphera, parce qu'il représente l'idée humaine et parce qu'il représente l'instinct populaire.

» L'instinct populaire est toujours d'accord avec l'idéal de la civilisation.

» Paris triomphera, mais à une condition, c'est que vous, moi, nous tous qui sommes ici. nous ne serons qu'une seule âme; c'est que nous ne serons qu'un seul soldat et un seul citoyen, *un seul citoyen pour aimer Paris, un seul soldat pour le défendre* (1).

» A cette condition, d'une part la République une, d'autre part le peuple unanime, Paris triomphera.

» Quant à moi, je vous remercie de vos acclamations, mais je les rapporte toutes à cette grande angoisse, qui remue toutes les entrailles, la patrie en danger.

» Je ne vous demande qu'une chose : l'union!

» Par l'union. vous vaincrez.

» Étouffez toutes les haines, éloignez tous les ressentiments, soyez unis, vous serez invincibles.

» Serrons-nous tous autour de la République en face de l'invasion, et soyons frères. Nous vaincrons.

» C'est par la fraternité qu'on sauve la liberté. » (Acclamations; cri immense : vive Victor Hugo! vive la République!)

Ainsi parla M. Victor Hugo aux Parisiens enthousiastes. Quelle fête!... Le proscrit du César tombé rentrait triomphant, à la même heure où le fumeur de cigarettes, celui

(1) De quel opéra ceci est-il tiré?

qui n'avait pu mourir, partait pour l'exil et allait goûter au pain amer de l'étranger. Les Prussiens allaient nourrir *Napoléon le Petit*, tandis que les Parisiens étreignaient avec passion l'auteur des *Châtiments!* Cela ne manque évidemment pas d'une certaine beauté; et c'eût été très-émouvant si M. Hugo avait pu se taire.

« Sauver Paris, c'est sauver le monde.

» Paris est la ville sacrée...

« ... Est le cerveau de la pensée universelle... etc., etc. »

Est-ce que ce refrain durera toujours? Est-ce que ces déclarations sottement orgueilleuses n'auront pas de fin? Cette sensibilité lyrique des Parisiens pour Paris a déjà fait assez de mal à la France pour qu'ils passent à d'autres exercices. Le Paris de Napoléon III a empoisonné l'Europe, et surtout la Belgique, avec ses produits de toute nature, avec sa presse insensée qui n'a songé qu'au succès, mensonger ou scandaleux, avec ses aventures de coquins et de cocottes, avec sa jactance insupportable. Si Paris était le cerveau du monde, le monde aurait bien besoin d'une bonne saignée...

Nous retrouverons M. Hugo tout à l'heure. Son discours de rentrée à Paris m'a toujours semblé un discours de président de la république en expectative. C'est une pareille présidence qui rendrait à la France le sens commun et la dignité!...

L'idole est tombée; on la frappe de coups de talon. Je trouve ce mot dans le *Figaro*, journal officieux de l'ex-empire :

« Le correspondant parisien du *Daily News* écrit à la date de dimanche :

« Ce matin, un employé de la cour des Tuileries m'affirmait que l'impératrice était indignée contre l'empereur.

» — C'est un lâche! s'écriait-elle, il n'aurait jamais dû se » laisser prendre vivant! »

La nouvelle république eut un moment un grand éclair

de raison ; des correspondances nous apprirent que l'aveuglement des Parisiens, au sujet des journaux à sensation, paraissait ne point persister. Et on citait, à ce propos, des avis distribués dans « le cerveau du monde » portant ces mots :

« Ceux qui achètent le *Figaro* sont des lâches ! »

C'était bien dur ; c'était dépasser le but : « des sots et des dupes, » eût été suffisant. Mais Paris ne met de mesure à rien ; ses actions ou ses paroles ont toujours le caractère de la fièvre.

Cela n'a pas empêché le *Figaro* de continuer à paraître. Seulement, les noms des anciens rédacteurs furent remplacés par des noms nouveaux, inconnus, ou par des pseudonymes. M. de Villemessant quitta Paris. Le général Jouvin fit silence.

Mais, pas plus que le « mot » république ne pouvait purifier instantanément la conscience et assainir la tête des Parisiens, le changement, apparent ou réel, de rédaction, ne pouvait donner au *Figaro* ce qu'il n'avait jamais eu, le sens commun. Il continue à montrer le même génie inventif et à donner des nouvelles à tort et à travers : Paris en veut, il faut bien lui en servir. Le 7 septembre, le *Figaro* publie des canards sérieux, selon sa vieille habitude.

« On parle d'une alliance avec la république américaine ; on dit que les Américains ont à notre disposition *deux millions* de fusils. »

« D'après les dépêches reçues par le gouvernement, plus de *deux millions* d'hommes se feraient inscrire pour concourir à la défense du territoire et de la capitale. »

Républicain ou bonapartiste, *Figaro* ne prouve sa virilité qu'en criant à l'aide ! Il ne sent pas dans la réalité des choses une force assez puissante pour combattre les Alle-

mands; il lui faut des alliés; il lève des nuées d'hommes, comme il a vu des nuées d'espions. Sensations absolument pareilles à celles que l'ombre donne aux enfants et aux femmes nerveuses.

La capitulation de Sedan a seulement jeté un peu de glace dans ces cerveaux en ébullition. La colère violente a fait place à l'amertume chez quelques journalistes — même au *Figaro*. Un satiriste, M. Leguevel de la Combe, compte les étapes que les Allemands ont à faire avant d'arriver devant Paris. Puis il les voit dans la ville sacrée.

« Traîneront-ils leurs sabres sur nos boulevards? Fumeront-ils sous nos yeux nos cigares volés à la régie? Promèneront-ils dans nos rues leur insolence et leur ambition satisfaites! Nous forceront-ils à assister, collés le long des murailles, à leurs parades victorieuses? Auront-ils cette ineffable joie de voir nos femmes agiter des mouchoirs sur leur passage? Seront-ils salués comme des sauveurs!

» Hélas, qui peut savoir ce que l'avenir nous réserve; qui peut savoir si du milieu même de notre infortune ne sortira pas le salut? Il faut un miracle, mais nous en avons fait, et nous pouvons en faire encore.

» Il ne faut peut-être qu'un homme qui se lève et que tout le monde suive. Mânes de Sobieski et de Palafox, protégez-nous! Qu'une étincelle perdue de votre grande âme rallume chez l'un de nous le foyer des dévouements héroïques et des résolutions suprêmes!

» Il est temps, nous n'avons plus qu'un jour, une heure, une minute. Bazaine est loin, Mac-Mahon succombe, Trochu attend; il n'y a plus que la France qui puisse sauver la France. »

Objurgations aux fantômes mêmes! « Mânes de Sobieski, protégez-nous! » Quelle singulière forme de la fermeté! C'est d'ailleurs l'instinct général. Toute la France évoque les héros de 1792, et ainsi elle abdique son existence présente. Elle ne se sent plus de taille à lutter avec avantage contre un peuple, elle qui a résisté glorieusement à l'invasion européenne. Ah! c'est que tout a bien

changé depuis ! Au dix-huitième siècle, la France représentait l'avenir en Europe; elle se battait pour la liberté des individus et pour l'indépendance des nations ; elle faisait la guerre au vieux monde. Aujourd'hui, amollie par une existence indigne d'un grand peuple, après vingt ans de relâchement intellectuel, elle se sent coupable et elle geint ou pleure sans agir. Tout le monde crie que la patrie est en danger; mais il n'y a point de cohésion dans l'idée de défense. Une sorte d'énervement met tout le pays dans une incapacité qui fait peine à voir. Le courage ne manque pas, mais c'est un courage maladif. On a dit des soldats français de 1870 que c'était « des lions conduits par des ânes; » des lions, soit, je le veux bien, mais des lions fébriles.

Un correspondant du *Times* a envoyé à ce journal la nouvelle suivante :

« Les fautes qui ont amené le désastre de Sedan sont infinies. Si de Failly et ses généraux furent, à Beaumont, coupables de négligence, en ne s'éclairant pas et en ne couvrant pas les derrières de leur armée, le général Ducrot et les autres ne furent-ils pas légers jusqu'au crime, quand, au lieu de pousser en toute hâte vers Carignan, pour, de là, gagner Montmédy et Metz, ils s'arrêtèrent à Sedan pour donner un bal? « Comment pouvez- » vous penser dans un pareil moment à donner un bal? » disais-je à un colonel d'un corps du général Ducrot, qui avait excité mon étonnement en m'annonçant la petite fête qui se préparait. « Nous donnons un bal, me répondit-il, parce que beau- » coup de jeunes dames se trouvent à Sedan ces jours-ci. » Je ne trouvai rien à répondre à un tel raisonnement. »

Au lecteur qu'une semblable nouvelle étonnerait extraordinairement, je ferais remarquer que malgré tous les désastres du mois d'août et du 1er septembre, plusieurs théâtres de Paris étaient restés ouverts. Il fallut l'arrivée de l'armée allemande, ou tout au moins sa marche sur Paris pour que les théâtres fussent fermés. Dans Paris

assiégé, au commencement de novembre, on rouvre les théâtres, et les concerts populaires de M. Pasdeloup ont un grand succès. Les Parisiens veulent bien mourir, mais se passer de spectacle, jamais !

Le *Figaro* dit le 11 septembre que la ville prend « sa physionomie de combat. »

« Ce n'est plus cette ville affolée par la *Grande-Duchesse*, l'*Œil crevé*, etc., que les souverains étrangers et noceurs, accueillis par elle, appelaient insolemment « le cabaret de l'Eu- » rope. »

Cette injure était bien grave, adressée au cerveau de l'univers.

Mais les théâtres ont beau fermer, l'amour de la décoration, du panache, des spectacles ne diminue que bien peu. Le *Figaro* demande qu'on donne la croix de la Légion d'honneur aux villes de Strasbourg et de Phalsbourg! Les Parisiens font étalage de tout, même de simplicité ; ils ne peuvent essayer de redevenir des hommes sans le crier sur le toit de leurs gazettes. Le *Paris-Journal* dit que « tout ce qui rappelle la grande cité du plaisir doit disparaître... Plus d'habits, plus de redingotes élégantes... plus de chapeaux à la mode... » En changeant de costume, ils croient changer de caractère ; en arrachant les emblèmes du bonapartisme, ils se figurent qu'ils vont être immédiatement d'autres hommes. On compare M. Gambetta à Mirabeau, à Vergniaud, et M. Gambetta se croit lui-même d'une éloquence antique irrésistible quand il dit : « Faisons un pacte avec la victoire ou avec la mort ! » On se figurait le romantisme enterré, il ne faisait que sommeiller au fond de son cercueil ; aussitôt que le grand prêtre de l'école littéraire de la restauration est rentré dans Paris, il publie un « appel aux Allemands, » et cet appel est un chef-d'œuvre de style romantique. M. Victor Hugo y montre un talent égal à celui de M. Ponson du

Terrail. Je ne puis donner toute la pièce, qui est très-longue; mais j'en tirerai au moins quelques parties exquises. M. Hugo certainement conservera le tout pour le plus grand ébahissement de la postérité; de courts extraits suffiront pour les besoins de ma thèse.

« Allemands, celui qui vous parle est un ami.

» Il y a trois ans, à l'époque de l'Exposition de 1867, du fond de l'exil je vous souhaitais la bienvenue dans votre ville.

» Quelle ville?

» Paris.

» Car Paris ne nous appartient pas à nous seuls. Paris est à vous autant qu'à nous. Berlin, Vienne, Dresde, Munich, Stuttgart sont vos capitales; Paris est votre centre. C'est à Paris que l'on sent le battement du cœur de l'Europe. Paris est la ville des villes. Paris est la ville des hommes. Il y a eu Athènes, il y a eu Rome, et il y a Paris.

» Paris n'est autre chose qu'une immense hospitalité.

» Aujourd'hui, vous y revenez.

» Comment?

» En frères, comme il y a trois ans?

» Non. En ennemis.

» *Pourquoi ?*

» Quel est ce malentendu sinistre?

. . . .

» Vous prendrez la forteresse, vous trouverez l'enceinte; vous prendrez l'enceinte, vous trouverez la barricade; vous prendrez la barricade, et peut-être alors qui sait ce que peut conseiller le patriotisme en détresse? Vous trouverez l'égout miné faisant sauter des rues entières. Vous aurez à accepter cette condamnation terrible : prendre Paris pierre par pierre, y égorger l'Europe sur place, tuer la France en détail, dans chaque rue, dans chaque maison; et cette grande lumière, il faudra l'éteindre âme par âme. Arrêtez-vous.

. . . .

» Est-ce que nous disons ceci pour vous intimider? Non, certes! on ne vous intimide pas, Allemands. Vous avez eu Galcacus contre Rome et Kœrner contre Napoléon. Nous sommes le peuple de la *Marseillaise*, mais vous êtes le peuple des *Son-*

nets cuirassés et du *Cri de l'Épée*. Vous êtes cette nation de penseurs qui devient au besoin une légion de héros. Vos soldats sont dignes des nôtres : les nôtres sont la bravoure impassible, les vôtres sont la tranquillité intrépide.

. . . .

» A présent, songez-y, vous croyez avoir un dernier coup à faire : vous ruer sur Paris, profiter de ce que notre admirable armée, trompée et trahie, est à cette heure presque tout entière étendue morte sur le champ de bataille, pour vous jeter, vous, sept cent mille soldats, avec toutes vos machines de guerre, vos mitrailleuses, vos canons d'acier, vos boulets Krupp, vos fusils Dreyse, vos innombrables cavaleries, vos artilleries épouvantables, sur trois cent mille citoyens debout sur leur rempart, sur des pères défendant leurs foyers, sur une cité pleine de familles frémissantes : où il y a des femmes, des sœurs, des mères, et ou à cette heure, moi qui vous parle, *j'ai mes deux petits enfants, dont un à la mamelle*. C'est sur *cette ville innocente de cette guerre,* sur cette cité qui ne vous a rien fait que vous donner sa clarté, c'est sur Paris isolé, superbe et désespéré, que vous vous précipiteriez, vous, immense flot de tuerie et de bataille ! ce serait là votre rôle, hommes vaillants, grands soldats, illustre armée de la noble Allemagne ! Oh ! réfléchissez !

. . . .

» Ah ! nobles soldats, quel retour dans vos foyers ! Vous seriez des vainqueurs la tête basse, et *qu'est-ce que vos femmes vous diraient ?*

» La mort de Paris, quel deuil !

» L'assassinat de Paris, quel crime !

» Le monde aurait le deuil, vous auriez le crime.

» N'acceptez pas cette responsabilité formidable Arrêtez-vous. »

. . . .

M. Victor Hugo fait en vain de prodigieux efforts pour émouvoir les Allemands; son appel n'est qu'étrange et stupéfiant. Voyant que ses exhortations ne sont pas écoutées dans le camp ennemi, il s'adresse aux Français, sachant d'avance que ceux-ci le comprendront.

« Aux Français,

» Nous avons fraternellement averti l'Allemagne.

» L'Allemagne a continué sa marche sur Paris.

» Elle est aux portes.

» L'Empire a attaqué l'Allemagne comme il avait attaqué la République, à l'improviste, en traître; et aujourd'hui l'Allemagne, de cette guerre que l'empereur lui a faite, se venge sur la République.

» Soit. L'histoire jugera.

» Ce que l'Allemagne fera maintenant la regarde; mais nous, France, nous avons des devoirs envers les nations et envers le genre humain. Remplissons-les.

» Le premier des devoirs est l'exemple.

» Le moment où nous sommes est une grande heure pour les peuples.

» Chacun va donner sa mesure.

» La France a ce privilége qu'a eu jadis Rome, qu'a eu jadis la Grèce, que son péril va marquer l'étiage de la civilisation.

» Où en est le monde? Nous allons le voir.

» S'il arrivait, ce qui est impossible que la France succombât, la quantité de submersion qu'elle subirait indiquerait la baisse de niveau du genre humain.

» Mais la France ne succombera pas.

» Par une raison bien simple, et nous venons de la dire. C'est qu'elle fera son devoir.

» La France doit à tous les peuples et à tous les hommes de sauver Paris; non pour Paris, mais pour le monde

» Ce devoir, la France l'accomplira.

» Que toutes les communes se lèvent! Que toutes les campagnes prennent feu! Que toutes les forêts s'emplissent de voix tonnantes! Tocsin, tocsin! Que de chaque maison il sorte un soldat; que le faubourg devienne régiment; que la ville se fasse armée!

» Les Prussiens sont huit cent mille; vous êtes quarante millions d'hommes. Dressez-vous et soufflez sur eux. Lille, Nantes Tours, Bourges. Orléans, Colmar. Toulouse, Bayonne, ceignez vos reins!

« En marche! Lyon, prends ton fusil! Bordeaux, prends ta carabine; Rouen, tire ton épée et toi, Marseille, chante ta chanson et viens terrible. Cités, cités, cités, faites des forêts de piques, épaississez vos baïonnettes, attelez vos canons, et toi, village, prends ta fourche. On n'a pas de poudre, on n'a pas de munitions, on n'a pas d'artillerie? Erreur. On en a D'ailleurs les

paysans suisses n'avaient que des cognées, les paysans polonais n'avaient que des faux, les paysans bretons n'avaient que des bâtons. Et tout s'évanouissait devant eux! Tout est secourable à qui fait bien.

» Nous sommes chez nous. La saison sera pour nous, la bise sera pour nous, la pluie sera pour nous. Guerre ou honte! Qui veut peut. Un mauvais fusil est excellent quand le cœur est bon; un vieux tronçon de sabre est invincible quand le bras est vaillant. C'est aux paysans d'Espagne que s'est brisé Napoléon.

» Tout de suite, en hâte, sans perdre un jour, sans perdre une heure, que chacun, riche, pauvre, ouvrier, bourgeois, laboureur, prenne chez lui ou ramasse à terre tout ce qui ressemble à une arme ou à un projectile. Roulez des rochers, entassez des pavés, changez les socs en haches, changez les sillons en fosses, combattez avec tout ce qui vous tombe sous la main; prenez les pierres de notre terre sacrée, lapidez les envahisseurs avec les ossements de notre mère la France. O citoyens, dans les cailloux du chemin, ce que vous leur jetez à la face, c'est la patrie.

» Que tout homme soit Camille Desmoulins, que toute femme soit Théroigne, que tout adolescent soit Barra! Faites comme Bonbonnel, le chasseur de panthères, qui, avec quinze hommes, a tué vingt Prussiens et fait trente prisonniers. Que les rues des villes dévorent l'ennemi, que la fenêtre s'ouvre furieuse, que le logis jette ses meubles, que le toit jette ses tuiles, que les vieilles mères indignées attestent leurs cheveux blancs! Que les tombeaux crient, que derrière toute muraille on sente le peuple et Dieu, qu'une flamme sorte partout de terre, que toute broussaille soit le buisson ardent! Harcelez ici, foudroyez là, interceptez les convois, coupez les prolonges, brisez les ponts, rompez les routes, effondrez le sol, et que la France sous la Prusse devienne abîme!

» Ah! peuple! te voilà acculé dans l'antre. Déploie ta stature inattendue. Montre au monde le formidable prodige de ton réveil. Que le lion de 92 se dresse et se hérisse et qu'on voie l'immense volée noire des vautours à deux têtes s'enfuir à la secousse de cette crinière.

» Faisons la guerre de jour et de nuit, la guerre des montagnes, la guerre des plaines, la guerre des bois. Levez-vous! levez-vous! Pas de trêve, pas de repos, pas de sommeil! Le despotisme attaque la liberté, l'Allemagne attente à la France.

Aussi, l'exaspération des journalistes — qui avait fait relâche pendant quelques jours, le changement de gouvernement ayant attiré leur curiosité dans Paris même — reprend avec une nouvelle force aussitôt que la nouveauté a été exploitée autour d'eux. Fatigués de crier : Vive la République ! et de briser des écussons, les Parisiens se souviennent que le roi de Prusse marche sur Paris. L'ennemi est signalé aux environs de Meaux. La citadelle de Laon a été « héroïquement » détruite par un soldat, et cet acte d'héroïsme a tué plus de Français que de Prussiens. La horde de barbares s'avance. M. Alfred Assolant, du *Paris-Journal*, taille sa plume d'aigle, la trempe dans le fiel et écrit un virulent article, où l'on trouve les belles choses suivantes :

« Je ne sais si l'on me croira. *Paris n'a jamais été aussi gai qu'aujourd'hui.*

» Le temps est beau, le ciel est pur, tout le monde est dans la rue ou sur le boulevard. Les mobiles *se promènent joyeusement et chantent, les bras entrelacés.* Les femmes et les enfants, assis devant les portes, les regardent passer *en souriant* comme à de vieux amis. Eux, de leur côté, sont polis et respectueux. Quelques-uns, *trop désaltérés* peut-être, s'appuient tantôt sur le mur des maisons, tantôt sur les passants, et se dégagent aussitôt en s'excusant de ne pas connaître le chemin de leur logement.

» On les soutient, on les guide, on les couche, on les traite en frères, et vraiment, depuis les fameuses fêtes de la fédération de 1790, la province et Paris n'ont jamais fraternisé plus sincèrement. Quelle joie sans mélange si l'on pouvait oublier les Prussiens ! »

« Le tableau n'est-il pas gracieux à plaisir ? Ces mobiles, « trop désaltérés » ne vous émeuvent-ils pas ? Ces femmes et ces enfants « souriants, » tandis qu'on enterre des milliers de morts à la frontière et que quatre cent mille hommes, avec mille canons, arrivent à marches forcées sur Paris, cela ne fait-il pas une antithèse délicieuse, digne

de M. Hugo lui-même? Mais le poëte a plusieurs cordes à sa lyre...

« Ce doit être un étrange spectacle que leur armée, et bien propre à nous dégoûter de l'étude de la philosophie. Voilà un million de *brutes* (en comptant ceux qui montent la garde devant Metz, Strasbourg, Toul, Phalsbourg et Montmédy), voilà, dis-je, un million de brutes qui portent le nom d'hommes, qui se croient civilisés, *qui parlent un patois horrible,* qui se vantent d'être les plus grands savants du monde, qui s'appellent tous « Herr doctor, » monsieur le docteur, ou « Herr professor, » monsieur le professeur, à qui nous n'avons jamais fait aucun mal (*au contraire!*), que nous avons fait travailler quand ils ne savaient que faire pour vivre, que nous avons fait manger et boire quand ils avaient faim et soif, que nous avons reçus à notre foyer, que nous avons traités en amis, et qui ne pensaient, les misérables! qu'à voir où nous mettions les clefs de la cave et de la caisse pour venir s'enivrer et piller un jour chez nous, leurs hôtes!

» Et ces mêmes brutes annoncent au bruit des tambours et des trompettes qu'elles ont reçu les leçons du fameux professeur Kant, du fameux professeur Fichte, du fameux professeur Schelling, du fameux professeur Hegel et du fameux professeur Schopenhauer, et qu'elles vont établir chez nous à coups de canon le règne de la morale et de la vertu.

» Si tel est le fruit de la philosophie, que Dieu nous préserve, ô mes amis et chers compatriotes, d'étudier la philosophie! »

L'article est très-long, et tout entier de ce style-là. Le chevaleresque Parisien reste toujours lui-même : il injurie son ennemi avec une verge magnifique. Le peuple le plus poli, le plus héroïque, le plus hospitalier de la terre se change ainsi tout à coup en poissarde, « parce que Napoléon III a déclaré la guerre à la Prusse. » Il a cette logique-là; ne lui en demandez pas d'autre. Les Allemands, vainqueurs, sont des brutes et des misérables. Vaincus, ils eussent été de pauvres diables et des philosophes en lunettes, auxquels la France eût bien voulu pardonner —

en leur prenant quelques provinces et en prenant la Belgique par-dessus le marché...

Le *Gaulois*, dans le même numéro, le 13 septembre, réédite un vieux mot, en l'appuyant d'une nouvelle qui n'est pas, même à un degré éloigné, parente de la vérité.

« Un général prussien a avoué, à Sedan, que son armée avait perdu dans les trois jours, sous Sedan, 85,000 hommes.

» Les officiers et soldats revenus de Sedan assurent avoir entendu des généraux prussiens leur dire :

» — Vous vous êtes battus comme des lions, mais vous étiez » commandés par des ânes. »

Le même numéro du *Gaulois*, tout à coup pris d'un lyrisme sentimental, dit que les mobiles de province vont fraterniser au pied de la statue de Strasbourg.

« La statue reçoit leur serment. Mais est-ce bien une statue? N'est-ce pas la ville elle-même, un être vivant, une héroïne? Le marbre s'est fait chair; la pierre s'anime, elle frémit, elle palpite, elle saigne.

» Il me semble que ces fleurs cachent des cicatrices, et qu'il y a des plaies sous ces lauriers; il me semble que c'est la poudre qui a noirci son visage, que c'est le sang qui a souillé ses pieds.

» Regardez! Ne dirait-on pas que, secouant toutes ces couronnes, *ex-voto* de la nation, elle va se dresser sur son piédestal, brandissant sa longue épée, agitant les clefs de la France qu'elle ne rendra pas! »

Comme cela est senti! Comme « l'âme de la nation » frémit en ces nobles paroles! Il faudrait n'avoir plus d'entrailles pour lire cela sans répandre des torrents de larmes et sans chanter la *Marseillaise*.

Nous arrivons à la fin de ces citations fatigantes. Tout en me bornant, il s'est trouvé que j'avais fait une moisson abondante. Je n'ai pas eu le courage de sacrifier ces chefs-d'œuvre d'esprit, d'aménité, de bonne foi, de noblesse et de grandeur d'âme; il m'a paru que c'était un devoir d'en

conserver la plus grande partie possible, afin que, plus tard, les éléments ne manquent point à ceux qui voudront écrire l'histoire du second empire français et de sa chute honteuse.

Un des échos les plus importants de Paris assiégé fut une adresse aux Parisiens, de M. Victor Hugo. L'*Électeur libre* eut l'honneur de la publier. L'*Indépendance* nous l'a fait connaître.

Je crois qu'il est de mon devoir de donner cette pièce historique tout entière. Une mutilation serait un crime ; on ne déchiquette pas des documents de cette nature-là. Si je veux que mon livre ait du poids, je ne dois pas sacrifier des œuvres de la première beauté.

Voici donc l'adresse de M. Hugo.

« AUX PARISIENS.

» Il paraît que les Prussiens ont décrété que la France serait Allemagne et que l'Allemagne serait Prusse ; que moi qui parle, né Lorrain, je suis Allemand ; qu'il faisait nuit en plein midi, que l'Euphrate, le Nil, le Tibre et la Seine étaient des affluents de la Sprée ; que la ville qui depuis quatre siècles éclaire le globe, n'avait plus de raison d'être ; que Berlin suffisait ; que Montaigne, Rabelais, d'Aubigné, Pascal, Corneille, Molière, Montesquieu, Diderot, Jean-Jacques, Mirabeau, Danton et la révolution française n'ont jamais existé ; qu'on n'avait plus besoin de Voltaire, puisqu'on avait M. de Bismark : que l'univers appartient aux vaincus de Napoléon le Grand et aux vainqueurs de Napoléon le Petit : que dorénavant la pensée, la conscience, la poésie, l'art, le progrès, l'intelligence, commenceraient à Potsdam et finiraient à Spandau ; qu'il n'y aurait plus de civilisation, qu'il n'y aurait plus d'Europe, qu'il n'y aurait plus de Paris ; qu'il n'était pas démontré que le soleil fût nécessaire ; que d'ailleurs nous donnons le mauvais exemple ; que nous sommes Gomorrhe et qu'ils sont, eux Prussiens, le feu du ciel ; qu'il est temps d'en finir, et que désormais le genre humain ne sera plus qu'une puissance de second ordre.

» Ce décret, Parisiens, on l'exécute sur vous. En supprimant Paris, on mutile le monde. L'attaque s'adresse *urbi et orbi*. Paris

éteint et la Prusse ayant seule la fonction de briller, l'Europe sera dans les ténèbres.

» Cet avenir est-il possible ?

» Ne nous donnons pas la peine de dire non.

» Répondons simplement par un sourire !

» Deux adversaires sont en présence en ce moment. D'un côté la Prusse, toute la Prusse, avec 900,000 soldats ; de l'autre, Paris avec 400,000 citoyens. D'un côté une armée, de l'autre la lumière.

» C'est le vieux combat de l'archange et du dragon qui recommence.

» Il aura aujourd'hui la fin qu'il a eue autrefois.

» La Prusse sera précipitée.

» Cette guerre, si épouvantable qu'elle soit, n'a encore été que petite, elle va devenir grande.

» J'en suis fâché pour vous, Prussiens, mais il va falloir changer votre façon de faire. Cela va être moins commode. Vous serez toujours deux ou trois contre un, je le sais, mais il faut aborder Paris de front. Plus de forêts, plus de broussailles, plus de ravins, plus de tactique tortueuse, plus de glissement dans l'obscurité. La stratégie des chats ne sert pas à grand'chose devant le lion. Plus de surprises. On va vous entendre venir. Vous aurez beau marcher doucement, la mort écoute. Elle a l'oreille fine, cette guetteuse terrible. Vous espionnez, mais nous épions. Paris, le tonnerre en main et le doigt sur la détente, veille et regarde à l'horizon. Allons, attaquez. Sortez de l'ombre. Montrez-vous. C'en est fini des succès faciles. Le corps-à-corps commence. On va se colleter, prenez-en votre parti. La victoire, maintenant, exigera un peu d'imprudence. Il faut renoncer à cette guerre d'invisibles, à cette guerre à distance, à cette guerre à cache-cache, où vous nous tuez sans que nous ayons l'honneur de vous connaître.

» Nous allons voir enfin la vraie bataille. Les massacres tombant sur un seul côté sont finis. L'imbécillité ne nous commande plus. Vous allez avoir affaire au grand soldat qui s'appelait la Gaule, du temps que vous étiez les Borusses, et qui s'appelle la France aujourd'hui que vous êtes les Vandales. La France! *miles magnus,* disait César ; *soldat de Dieu,* disait Shakespeare.

» Donc, guerre, et guerre franche, guerre loyale, guerre terrible. Nous vous la demandons et nous vous la promettons.

Nous allons piger vos généraux. La glorieuse France grandit volontiers ses ennemis. Mais il se pourrait bien, après tout, que ce que nous avons appelé l'habileté de Moltke ne fût autre chose que l'ineptie de Le Bœuf. Nous allons voir.

» Vous hésitez, cela se comprend. Sauter à la gorge de Paris est difficile. Notre collier est garni de pointes.

» Vous avez deux ressources qui ne feront pas précisément l'admiration de l'Europe :

» Affamer Paris.

» Bombarder Paris.

» Faites. Nous attendons vos projectiles. Et tenez, si une de vos bombes, roi de Prusse, tombe sur ma maison, cela prouvera une chose, c'est que je ne suis pas Pindare, mais que vous n'êtes pas Alexandre.

» On vous prête, Prussiens, un autre projet. Ce serait de cerner Paris sans l'attaquer, et de réserver toute votre bravoure contre nos villes sans défense, contre nos bourgades, contre nos hameaux.

» Vous enfonceriez héroïquement ces portes ouvertes, et vous vous installeriez là, rançonnant vos captifs, l'arquebuse au poing. Cela s'est vu au moyen âge, cela se voit encore dans les cavernes. La civilisation assisterait à un banditisme gigantesque. On verrait cette chose : un peuple détroussant un autre peuple Nous n'aurions plus affaire à Arminius, mais à Schinderhannes. Non! nous ne croyons pas cela. La Prusse attaquera Paris, mais l'Allemagne ne pillera pas les villages. Le meurtre, soit; le vol, non : nous croyons à l'honneur des peuples.

» Attaquez Paris, Prussiens ; bloquez, cernez, bombardez.

» Essayez.

» Pendant ce temps-là l'hiver viendra.

» Et la France.

» L'hiver, c'est-à-dire la neige, la pluie, la gelée, le verglas, le givre, la glace. La France, c'est-à-dire la flamme.

» Paris se défendra frénétiquement.

» Tous au feu, citoyens ! il n'y a plus désormais que la France ici et la Prusse là. Rien n'existe que cette urgence. Quelle est la question d'aujourd'hui? combattre. Quelle est la question de demain? vaincre. Quelle est la question de tous les jours? mourir. Ne vous tournez pas d'un autre côté. Le souvenir que tu dois au devoir se compose de ton propre oubli. Union et unité. Les

griefs, les ressentiments, les rancunes, les haines, jetons cela au vent.

» Que ces ténèbres s'en aillent dans la fumée des canons Ai mons-nous pour lutter ensemble. Nous avons tous les même mérites. Est-ce qu'il y a eu des proscrits? Je n'en sais rien. Quel qu'un a-t-il été en exil? Je l'ignore. Il n'y a plus de personnalités il n'y a plus d'ambitions, il n'y a plus rien dans les mémoires que ce mot : salut public.

» Nous ne sommes qu'un seul Français, qu'un seul Parisien qu'un seul cœur ; il n'y a plus qu'un seul citoyen, qui est vous qui est moi, qui est nous tous. Où sera la brèche seront nos poi trines.

» Résistance aujourd'hui ; délivrance demain : tout est là. Nous ne sommes plus de chair, mais de pierre. Je ne sais plus mon nom, je m'appelle Patrie! Face à l'ennemi! nous nous appelons tous France, Paris, muraille!

» Comme elle va être belle, notre cité! Que l'Europe s'attende à un spectacle impossible; qu'elle s'attende à voir grandir Paris qu'elle s'attende à voir flamboyer la ville extraordinaire. Paris qui amusait le monde, va le terrifier. Dans ce charmeur il y a un héros, cette ville d'esprit a du génie ; quand elle tourne le dos à Tabarin, elle est digne d'Homère. On va voir comment Paris sait mourir. Sous le soleil couchant, Notre-Dame, à l'agonie, est d'une gaieté superbe.

» Le Panthéon se demande comment il fera pour recevoir sous sa voûte tout ce peuple qui va avoir droit à son dôme. La garde sédentaire est vaillante; la garde mobile est intrépide : jeunes hommes par le visage, vieux soldats par l'allure. Les enfants chantent, mêlés aux bataillons. Et dès à présent, chaque fois que la Prusse attaque, pendant le rugissement de la mitraille, que voit-on dans les rues? les femmes sourire. O Paris, tu as couronné de fleurs la statue de Strasbourg; l'histoire te couronnera d'étoiles.

» VICTOR HUGO.

» Paris, 2 octobre 1870. »

Je sais bien que M. Hugo a fait de très-beaux livres entr'autres « Notre-Dame de Paris ; » des poëmes romantiques d'une forme superbe, entr'autres « les Rayons et les Ombres » et « les Feuilles d'automne. » Mais être un poëte

illustre et un romancier célèbre, cela ne donne pas, paraît-il, le sens commun.

Je voudrais savoir quel effet la lecture d'une pareille proclamation a pu produire sur les Parisiens. S'ils n'ont pas été pris d'un fou-rire, c'est qu'ils sont infiniment plus malades que je ne le croyais. M. Hugo a rarement atteint une pareille perfection, bien qu'il y eût des pages stupéfiantes dans « l'Homme qui rit. » Il me semble que ses facultés comiques se développent à mesure qu'il vieillit ; en dépassant l'âge mûr, lui qui avait une sérénité philosophique, il voit sa gaieté homérique devenir frénésie.

Pensez cependant que l'armée allemande a eu l'heureuse chance de savourer cette prose et de se nourrir de ses idées ? Ces barbares, réunis par groupes, ont appris que « la stratégie des chats ne sert pas à grand'chose devant le lion. » Quel effroi a dû les faire pâlir lorsqu'ils ont lu que les Parisiens allaient « piger » les généraux prussiens ! M. Hugo leur fait savoir aussi, à eux et à toute l'Europe, que l'hiver, c'est « la neige, la pluie, la gelée, le verglas, le givre, la glace: » On ne sait pas ces choses-là dans le Nord. Heureusement que « la France, c'est la flamme ; » c'est une compensation...

L'atmosphère de Paris est terrible : c'est un poison que l'on respire, un virus qu'on s'inocule : on est malade, on est fou sans s'en apercevoir. Après avoir écrit « *l'Homme qui rit,* » M. Hugo a commis une grave imprudence en rentrant dans Paris. Ses proclamations donnent une bien triste idée de son état mental !

De loin en loin, après l'investissement de Paris, nous arrivèrent encore des échos de la grande presse parisienne. Qu'elle ait continué le même système dans Paris républicain et assiégé, cela peut paraître impossible. Et cependant, rien n'est plus exact. Voici une note reproduite par *l'Indépendance* du 20 octobre, et qui montre le *Figaro* aussi malin et aussi honnête que jamais :

Le *Figaro* a publié une correspondance d'Orléans, reproduite par divers journaux. La précision des informations a attiré l'attention du gouvernement. Il a fait faire, par le secrétaire général de la préfecture de police une enquête, dont voici le résultat : « Je me suis transporté chez M. de Villemessant, rédacteur en » chef du *Figaro*. Je lui ai demandé la source où il avait puisé les » renseignements publiés par lui dans le *Figaro* de ce matin. » M. de Villemessant ayant fait appeler M. d'Aulnay, son secré- » taire, auteur de ces renseignements, celui-ci a répondu qu'il » les tenait d'un sieur Forestier, agent de la compagnie d'Or- » léans, lequel serait chargé de traverser les lignes prussiennes » pour le compte de ladite compagnie, cumulant ainsi deux fonc- » tions, celle de reporter et celle d'agent de chemin de fer.

» Je me suis immédiatement rendu dans les bureaux de la » compagnie d'Orléans, où étant, j'ai parlé au chef de gare, *qui* » *m'a affirmé qu'il n'y avait point dans ses services d'agent du* » *nom de Forestier*, que la compagnie n'envoyait personne pour » traverser les lignes prussiennes, et que certainement le récit du » *Figaro* était *un mensonge semblable à ceux qu'il invente cha-* » *que jour*. »

Je ne ferai pas de commentaires ; l'article est assez accablant par lui-même. Je me demande seulement comment il est possible que le *Figaro*, pendant le siége de Paris, et alors que ses acheteurs avaient été qualifiés de lâches, eût pu continuer à mentir *chaque jour*, si le journal n'avait pas trouvé d'amateurs ? La certitude d'avoir affaire à des gens sans honnêteté n'indigne pas les Parisiens ; ils continuent à se nourrir de l'esprit et de la morale du *Figaro* ; ils sont donc toujours les mêmes. Des immenses malheurs qui accablent la France ne les ont pas rendus plus fiers et plus sérieux...

Un autre journal de Paris, les *Nouvelles du soir*, a l'invention plus gaie. Le 18 octobre il publiait cette nouvelle amusante :

« On parle d'un convoi de quinze cents bœufs qui aurait été détourné du camp des Prussiens et ramené dans Paris. »

C'est une ruse des Français qui détourne les bœufs de leur route...

« Ces déserteurs... qui sont venus finalement à Paris, *où leur patriotisme les guide*.

» Ce serait au delà de Vincennes que se serait passé ce fait, que l'on me dit être exact, et qui, dans tous les cas, *est à l'éloge des animaux*. »

Le *Constitutionnel*, qui se publie à Tours, nous a apporté un écho de province qui n'a pas une moindre valeur que le bal de Sedan. Ce journal attire l'attention de « l'autorité » sur la scandaleuse conduite des Tourangeaux, qui chantent, vont au café-concert et agissent en tout absolument comme si la France était tout entière à la noce.

Enfin le *Siècle* nous donne, vers le milieu de novembre, l'appréciation suivante du caractère parisien et de la presse des boulevards. Je suis charmé de pouvoir publier cette pièce, qui me donne raison d'une manière absolue, et qui prouvera que ce n'est pas par dénigrement préconçu, mais par esprit de justice, que j'ai écrit ce petit livre.

« C'est l'esprit qui a perdu la France. Entendons-nous : nous voulons dire l'esprit boulevardier, cet esprit qui se compose, pour les neuf dixièmes, de calembours, de jeux de mots, de scepticisme, de... tranchons le mot, de blague ; pour le dixième restant, *de forfanterie et de mensonges ridicules*.

» Comment voulez-vous, par exemple, que l'Europe ne hausse pas les épaules de pitié quand, au milieu de nos désastres, elle nous voit lire avec une avide confiance le récit, publié par le *Figaro*, d'un grand conseil de guerre tenu à Versailles par le roi de Prusse, le prince royal, M. de Moltke et cinq ou six généraux commandant des corps d'armée prussiens, et où, sans doute, le sténographe du *Figaro* tenait la plume, car le compte rendu a un caractère tout à fait sténographique ! Il n'y manque pas même le coup de poing sur la table, frappé par la main auguste de Guillaume Ier. Et tout cela est accepté comme parole d'Évangile,

non-seulement sur le boulevard, mais dans cent mille familles et par un million de lecteurs.

» Non! tant que le *Figaro*, le *Gaulois*, le *Paris-Journal* et autres journaux du même acabit ne seront pas tombés à un tirage de 500, *à l'usage exclusif d'un nombre égal de ramollis et de drôlesses, il n'y a pas d'espoir de voir la France se relever.* On parle avec mépris des Grecs du Bas-Empire qui disputaient sur la nature de la lumière du Mont-Thabor, lorsque Mahomet II battait en brèche les murailles de Constantinople.

» Mais les Grecs du Bas-Empire étaient des aigles auprès de nos boulevardiers! Ils agitaient une question théologico-physique, laquelle manquait évidemment d'actualité, mais qui du moins accusait des préoccupations d'esprit élevées : tandis que nos journaux d'esprit ne s'occupent que des ignominies de la sentine parisienne.

» Que les destins s'accomplissent, quels qu'ils soient. Mais si la guerre actuelle finit sans avoir tué en France l'esprit du boulevard, la paix qui la suivra ne sera ni durable ni féconde, et ne sera *qu'une halte dans la boue.* »

XIX

Je m'arrêterai ici, brusquement. Les preuves de démoralisation me semblent assez nombreuses pour ne point en chercher de plus concluantes.

Je pourrais sans beaucoup de difficulté démontrer que la France est solidaire de l'esprit et des principes parisiens. Les trois journaux qui m'ont servi à prouver la démoralisation du cerveau de l'univers étaient les plus lus non-seulement à Paris, mais dans les départements. Ils étaient aussi beaucoup lus en Belgique, surtout à Bruxelles, où le *Gaulois* et le *Figaro* se réimprimaient quotidiennement, tant leurs abonnés étaient nombreux ; Bruxelles avait donc la même curiosité malsaine que

Paris; elle doit en avoir quelque honte aujourd'hui... Le second empire, par sa presse, nous a fait presque autant de mal qu'à la France. Si nous ne sommes plus assez énergiques pour réagir contre les mœurs et l'esprit parisiens qui nous ont envahis, nous tomberons aussi bas que nos voisins et nous aurons avant peu, et comme eux, le mépris de la vérité et de la raison...

Je n'ai pas à m'occuper des événements militaires; à chacun sa tâche : j'espère que des hommes spéciaux feront l'histoire de cette effroyable guerre et que justice sera rendue sévèrement à tous ceux qui y ont pris part.

La capitulation de Metz, pourtant, est de ces catastrophes que personne ne peut feindre de ne pas connaître. Nos journaux ont été remplis de détails sur cette capitulation; l'*Indépendance* a donné la version française très-complétement. Généralement, on est d'accord pour accuser de trahison le maréchal Bazaine. Ce n'est pas moi qui songerai à le défendre; c'était une des créatures de Napoléon III. A peine eut-il remis son armée aux mains du prince Frédéric-Charles qu'il partit pour Wilhelmshœhe où les maréchaux Canrobert et Lebœuf, et un groupe considérable de généraux et d'officiers supérieurs allaient bientôt le retrouver. Canrobert a pleuré en embrassant l'empereur, comme M. Thiers a pleuré en arrivant devant Paris assiégé. La sensibilité des uns et des autres me semble être de la même nature et ne me touche pas.

Bazaine s'est laissé enfermer par deux cent cinquante mille Allemands, bien qu'il eût encore deux cent mille hommes après la bataille du 18 août devant Metz. Voilà ce qui est inexplicable aux bourgeois qui n'ont que leur bon sens pour se guider.

Je sais bien que les batailles du 16 et du 18 août avaient pour objet de gagner Verdun et Châlons malgré les Allemands, et que Bazaine ne put réussir à percer les lignes que lui opposaient le général Steinmetz et le prince Frédéric-Charles. A ce moment-là, cependant, il disposait de

son armée tout entière. Qu'y aurait-il donc d'étonnant à ce que plus tard il n'eût pu se dégager du cercle qui l'entourait?

Il n'a pas essayé sérieusement, dit-on ; ses tentatives ont été trop rares et toujours incomplètes. Je le crois aussi. Mais le 16 et le 18 août, n'a-t-il pas fait tout ce qui était possible pour gagner Verdun et Châlons? Ces tentatives-là, bien certainement, étaient énergiques. La vérité probablement, est que Bazaine s'est trouvé impuissant devant l'organisation allemande ; puis que, las de ronger son frein autour de Metz, et songeant qu'il pouvait jouer un rôle politique, il a fait au quartier général allemand des propositions d'ambitieux. Tout est possible dans cette voie-là; les généraux de Napoléon III valaient, comme moralité, le héros du 2 décembre 1851. Leur moindre défaut, c'était l'incapacité. Mac-Mahon, sur qui l'on comptait tant, a été se faire prendre à Sedan comme un véritable étourneau. Un lieutenant d'infanterie eût été aussi habile que cela. A moins que ce ne fût là une ingénieuse combinaison de Napoléon III, resté généralissime malgré les affirmations de M. de Palikao.

Quoi qu'il arrive, maintenant, Paris a perdu son prestige: il a dévoilé son caractère pendant cette guerre de 1870, comme jamais il ne l'avait fait jusqu'aujourd'hui.

Il est bien certain que le régime impérial avait non-seulement démoralisé la presse parisienne, mais encore empoisonné dans une mesure assez grave la France entière. Les meilleurs caractères, les esprits les plus sensés, ayant été pendant vingt ans sous l'influence de ce régime funeste, en ont été plus ou moins pénétrés, saturés selon la force de résistance ou l'inertie qu'ils ont pu lui opposer. Les provinces, évidemment, ne sont pas affolées au même degré que Paris ; les intelligences et les consciences n'y ont point été faussées aussi profondément. Et dans Paris même, bien des hommes honnêtes et incorruptibles n'ont dû être qu'effleurés par l'air pestilentiel que leur

faisait respirer le césarisme. L'avenir nous apprendra si la France n'est que malade, et si la république la guérira.

Malheureusement, le régime impérial devait avoir son influence à Paris, même après sa chute; la république sortait de ses flancs pour ainsi dire avec une tache originelle. Aussi, M. Gambetta et M. Favre sont-ils désorientés au point de suivre le chemin tracé par Napoléon III. Le premier décrète une seconde expulsion des Allemands habitant Paris. Le second ne veut céder ni un pouce du sol français, ni une pierre des forteresses de l'Est. Pour le sol, bien! Il y a là des habitants qui ont une volonté. Mais pour les forteresses, c'était un non-sens. La république devait se déclarer pacifique, prête au démantèlement de Metz, de Strasbourg et des petites forteresses voisines, désireuse de désarmer, fatiguée des sanglantes hécatombes sacrifiées au monstre du despotisme; elle devait être conciliante et fraternelle, même vis-à-vis d'un roi : ainsi elle mettait le droit de son côté et entraînait infailliblement l'Europe intelligente avec elle. En agissant au contraire à la façon d'un Bonaparte, en montrant une fierté de théâtre, en s'attendrissant en style pompeux sur les malheurs de la patrie, en se contentant d'évoquer les mânes des héros de 1792, elle aboutissait fatalement au résultat le plus amer, elle donnait à l'ambition du roi de Prusse les moyens de se développer...

La république a fait sortir de l'obscurité des hommes qui n'ont pas voulu voir la France envahie, saccagée, ruinée; qui ont voulu gouverner sans savoir le premier mot de la science sociale; qui ont troublé les grandes villes des provinces comme ils ont troublé Paris. Le mois d'octobre a vu bien des tentatives criminelles du Nord au Midi de la France. Deux éléments de désordre surgissaient ainsi pour paralyser les efforts des véritables patriotes : la corruption impériale et l'ignorance ambitieuse.

Mais c'est surtout Paris le grand coupable, quoi qu'en

dise M. Hugo. C'est Paris-plaisir, Paris-spectacle, Paris-panache qui a donné à César les moyens de courir à la frontière et de tourner aussitôt le dos, poursuivi par les « hordes allemandes. »

Paris sera-t-il assez puni? Faudra-t-il trépaner le cerveau de la France? Ne mérite-t-il pas d'être assez abaissé pour qu'enfin son influence énervante ne rayonne plus sur l'Europe redevenue calme? Ces désastres mettront-ils un bâillon sur la bouche du Parisien et réduiront-ils sa jactance à la juste mesure de la faiblesse humaine? Toutes questions que l'avenir — un avenir prochain — résoudra.

Ce qu'il faudrait, selon moi, c'est que Paris ne fût plus un centre d'activité politique et sociale. Il a abusé de son pouvoir, il a dépassé tous les degrés de la folie : qu'on lui ôte le moyen d'agir — de nuire. Qu'il ne soit plus que la capitale du commerce élégant et du plaisir. Que la République, si elle peut exister, transporte son centre dans quelque petite ville de province, loin de Paris, comme ont fait les Américains du Nord, dont les législateurs siégent à Washington et non à New-York. Le Paris fiévreux et libertin n'a pas le droit de tenir entre ses mains blanches les destinées de trente-huit millions d'hommes. Qu'il les récrée, qu'il les amuse, qu'il les repose : c'est son lot! Depuis trois quarts de siècle, il a tout fait pour les corrompre; il est plus que temps de remettre le monstre à sa place.

La défense qu'il a opposée aux armées allemandes ne peut l'absoudre entièrement. La province l'a aidé en cela par ses mobiles, et beaucoup. Le général Trochu s'est trouvé là heureusement pour calmer les effervescences et pour remettre, par son attitude, un peu de fermeté dans la surexcitation même. Attendons la fin; nous verrons dans une année ce que Paris sera devenu.

La France ne doit pas chercher une autre organisation intérieure que celle qui existe aux États-Unis d'Amérique. La centralisation annihile ses provinces; toute la vie poli-

tique, littéraire, philosophique, se porte à Paris et en fait un centre éternellement agité, où toutes les mauvaises passions sont sans cesse en ébullition. Le système fédératif peut sauver la France en répandant sur ses provinces la vie accumulée à Paris. Paris devenu une simple partie, un département, peut-être se calmera peu à peu; les prétendants au pouvoir, qui y deviennent si facilement dictateurs, n'ayant plus ce milieu pour y produire leurs titres, disparaîtront rapidement dans l'indifférence générale. Les mouvements fébriles de la grande ville n'auront plus d'influence que sur elle-même, le reste du pays échappant aux secousses de cette population nerveuse et maladive. Gouvernée par un homme ou par une ville, la France sera toujours la plus malheureuse des nations; gouvernée par elle-même, la somme d'ambition qui est au fond de son caractère trouvera à se satisfaire sur toute la surface du territoire, divisé en États plus ou moins considérables; les violences périodiques n'auront plus de foyer pour s'y développer; l'importance « intellectuelle » de Paris diminuera à mesure que la France reprendra possession d'elle-même; et cette grande nation pourra considérer comme une heureuse chance la guerre criminelle de 1870.

CONCLUSION.

I

Avant de terminer cette triste et longue revue, je crois qu'il est de mon devoir, pour n'être point accusé de partialité, de dire brièvement en quel point le roi Guillaume Ier a péché dans cette guerre. Mon opinion est celle du public qui réfléchit; j'ai entendu exprimer cette opinion par un grand nombre de personnes étrangères les unes aux autres : le roi Guillaume a gâté sa cause après Sedan, en faisant d'une guerre défensive très-juste une guerre de conquête.

Lorsque le héros de Sedan est venu, en fumant sa cigarette, rendre son épée à son vainqueur, Guillaume de Prusse avait à jouer un rôle dont le souvenir eût pendant longtemps charmé les loisirs de la vieille Europe; ce rôle consistait à prendre un air bonhomme et à dire au fumeur de cigarettes :

« Que diable voulez-vous que je fasse de votre épée? J'ai une collection magnifique d'épées, de sabres, de braquemarts, dans mon château de Potsdam. La vôtre n'est qu'un joujou et ferait là fort mauvaise figure. Gardez-la, elle vous complète : c'est une épée de comédien. Quant à

vous, mon cher, vous êtes libre. Je serais embarrassé de votre personne ; rentrez à Paris, voyez votre gouvernement, et tâchez d'arranger vos petites affaires. Vous n'avez plus d'armée à opposer à la mienne ; quoi qu'en aient dit vos journaux de Paris, qui du reste sont très-spirituels, Bazaine est cerné et bien cerné. Je crois donc que nous pouvons faire la paix. Après quoi, vous vous tirerez du pied, comme vous pourrez, l'épine que vous y avez plantée vous-même. Bonjour, mon cher, bonjour ; je ne vous retiens pas plus longtemps, car j'ai là trois cent mille hommes, rangés en bataille autour de Sedan, qui demandent à m'acclamer »

Mais en parlant ainsi, le roi Guillaume eût été un homme, et les rois n'ont pas l'habitude de déposer leur casque sur l'autel de la raison. Il y a là une sorte de fatalité qui devrait frapper les monarques absolus, s'ils n'étaient pas aveugles et sourds : ils pourraient, en agissant en hommes, et en ne songeant qu'au bonheur de leurs peuples, ramener à eux jusqu'à leurs plus implacables adversaires ; non, ils aiment mieux augmenter le nombre de leurs ennemis. A force d'entasser faute sur faute, crime sur crime, sottise sur sottise, à force de se montrer injustes jusqu'à la folie, les rois absolus feront déborder la coupe d'amertume populaire et la révolution européenne éclatera terrible et irrésistible...

Le roi de Prusse, conseillé par M. de Bismark et par sa propre ambition, enivré de gloire, avait un peu perdu la tête. Son casque craquait sous la pression de son front et la couronne royale ne suffisait plus au maître de l'Allemagne. L'appétit lui était venu ; il convoitait l'Alsace et la Lorraine. Le vainqueur ne voulait pas rentrer en Prusse sans ces deux provinces dans sa gibecière.

Je sais bien que le roi Guillaume ne manque pas de mauvaises raisons pour justifier ses prétentions.

Celle-ci d'abord : Si Napoléon III avait été vainqueur, il eût gardé une partie des provinces rhénanes — et

même il eût probablement posé sa main de Robert-Macaire couronné sur la Belgique.

Cela est vrai; nous le savons en Belgique mieux que partout ailleurs. Bonaparte régnant en France, nous devions tout craindre de ce qu'il appelait sa politique. Après le coup d'État de 1851, un décret annexant la Belgique à la France faillit paraître au *Moniteur universel*. Pendant dix-neuf ans, nous avons été dans l'attente de quelque attaque perfide du bonapartisme; pendant dix-neuf ans on nous a fait entendre de mille manières que tôt ou tard le glorieux empire, poussé comme un champignon, dans la nuit du 2 décembre 1851, sur le fumier de l'hypocrisie et du mensonge, nous absorberait pour notre plus grand bonheur. Mais parce que le héros de Boulogne avait des principes de routier gothique, parce que le bien-aimé de Mlle Bellanger n'avait pas plus d'honnêteté privée et publique que le dernier des hommes, était-ce une raison pour se venger en l'imitant?

Le droit de la force et l'esprit de conquête remplacèrent donc dans la tête des gouvernants prussiens le principe de la guerre défensive, qui les avait forcés à armer toute la nation allemande.

Tout homme vraiment libre doit protester contre les annexions violentes.

Or, ni l'Alsace ni la Lorraine ne veulent être allemandes.

Sans doute le roi Guillaume peut invoquer et invoquera la grande idée de l'unité des peuples germaniques. Cette idée, si grande qu'elle soit, n'est qu'une iniquité, du moment qu'elle est le résultat de l'orgueil autocratique; elle ne sera forte et stable que quand les peuples eux-mêmes en feront la base de la fédération européenne.

II

L'entêtement de Guillaume de Prusse sera le germe d'une haine éternelle entre le peuple allemand et le peuple français. Est-ce que cette pensée ne devrait pas donner au vainqueur la générosité et le bon sens?

L'union des races par la violence est un crime. Les peuples ne demandent pas mieux que de multiplier les rapports entre eux; c'est l'union sociale par les intérêts et par les sciences qu'il faut rêver. Est-ce au moment où l'esprit moderne fait les plus grands efforts pour rendre plus intimes les rapports quotidiens entre les nations qu'il faut ramasser dans le vieux fatras diplomatique ces plans absurdes, qui parqueraient les nations destinées à s'entendre, sinon à se fondre?

Des philosophes allemands ont défendu la cause des annexions : ce sont des conservateurs et des idéalistes. D'autres philosophes les ont flétries : des démocrates et des matérialistes. M. Charles Vogt a écrit plusieurs lettres admirables de netteté et de logique contre les idées ambitieuses du roi Guillaume (1); M. Jacoby, ayant eu l'audace de plaider la cause des populations violentées, a été prié par le général de Falkenstein d'aller méditer en prison sur ses erreurs d'homme juste et libre. Le roi de Prusse, roi par le droit divin, est infaillible; et, comme aux plus mauvais siècles de l'ère chrétienne, comme faisait son bon frère Napoléon III, il emprisonne les citoyens qui ne peuvent pas lui donner raison Cela présage un avenir tout rose à l'empire d'Allemagne!

(1) On écrivait de Suisse le 13 novembre, à l'*Indépendance,* que M. Ch. Vogt, dans une lettre adressée à une dame qui le priait de parler en faveur des vaincus, paraissait abandonner la cause de l'Alsace et de la Lorraine. En quoi ces deux provinces sont-elles plus coupables en novembre qu'en octobre?...

Enfin est-il encore possible aujourd'hui d'invoquer les questions de mœurs et de langue? Tous les efforts de la civilisation nouvelle sont pour le mariage des races. L'industrie nous aide puissamment à faire peu à peu disparaître les sottes entraves qu'on nomme frontières, que la barbarie avait établies entre les nations. Le patriotisme, au lieu de se développer, tend à décroître ; il a été la cause d'assez de fautes et de crimes pour que cette décroissance soit un grand bien. Il n'y a plus que les peuples véritablement libres qui aient de bonnes raisons pour conserver leur homogénéité.

Partout où l'homme se sent une force et comprend l'œuvre qu'il est appelé à accomplir, il n'y a plus seulement une langue locale, nationale, il y a toutes les langues vivantes. Dans un demi-siècle, l'Europe intelligente parlera et l'anglais, et l'allemand, et le français. Les mœurs tendent à s'uniformiser par les rapports commerciaux, qui deviennent tous les jours plus étroits et plus fréquents. Aussi les grandes guerres ne ruinent-elles pas seulement les pays qui luttent, mais le monde entier. L'avenir que ces transformations prophétisent est magnifique. Je ne dis pas que nous allons vers la fraternité, qui n'est qu'un sentiment sur lequel on ne peut rien construire, mais vers la solidarité, force sociale qui peut servir de base au plus solide des édifices. Et c'est à ce moment là qu'un roi et son ministre viennent nous parler d'unité germanique, même par la violence !

Quant à la force nouvelle à donner aux frontières allemandes, contre toute agression future de la France, c'est pure hypocrisie.

Pour que la France n'attaque plus l'Allemagne, ce qu'il faudrait, c'est la vaincre en générosité.

A un autre point de vue, la question d'annexion, si grave pourtant, pourrait devenir secondaire. La Prusse autocratique, entraînant avec elle l'Allemagne féodale, fait surtout après Sedan la guerre à la France révolution-

naire, à la France de 1789, de 1830 et de 1848.

Quand je dis la Prusse, ou l'Allemagne, j'ai tort : c'est le gouvernement prussien que je veux dire.

Car il ne faut pas confondre les peuples avec leurs gouvernements, dans les pays où le droit divin, l'hérédité, les coutumes antiques, les mœurs et même l'esprit donnent la puissance à une famille entourée de courtisans. Ce n'est pas la France qui s'en est allée en guerre en 1870; c'est Napoléon. Ce n'est pas l'Allemagne qui a continué la guerre après Sedan ; c'est le roi de Prusse et ses alliés. Si l'Allemagne avait été républicaine, et si la France n'avait pas été la « chose » de Louis-Napoléon, la candidature Hohenzollern n'eût pas fait froncer un sourcil dans l'Europe occidentale.

Napoléon III vaincu, la guerre n'avait plus de raison d'être. Mais voilà Paris qui s'éveille et qui proclame la république. Ce mot-là sonne mal aux oreilles des rois ; c'est l'éternel effroi de l'autocratie. L'esprit sagace et profond de M. de Bismark ne pouvait laisser échapper une pareille occasion de détruire, ou du moins d'affaiblir pour longtemps le peuple révolutionnaire par nature. De là ses exigences, afin que la guerre continuât son œuvre effroyable. Mais si perspicace que soit M. de Bismark, il paraît cependant que certaines choses peuvent lui échapper. En ruinant la France et en la poussant au désespoir, il creuse plus profondément l'abîme entre elle et l'idée monarchique. Non-seulement la dynastie des Bonaparte sera plus exécrée à mesure que les ravages s'étendront sur la France, à mesure que la misère grandira dans toutes les classes sociales de ce beau pays, mais le principe monarchique peu à peu disparaîtra dans ce conflit sauvage. Les Bourbons suivront les Bonaparte dans cet immense désastre; on ne voudra plus, à aucun prix, d'un système qui pourrait ramener les mêmes malheurs. Il serait donc possible que M. de Bismark, en ruinant la France, consolidât le régime républicain qu'il craint si fort. Un peuple

appauvri, ayant regagné quelque virilité dans une longue lutte, dédaignera, méprisera les fastes monarchiques. Si la défaite le démoralisait complétement, c'est qu'il ne serait plus bon à rien véritablement qu'à servir de jouet à quelque nouveau despote

III

Lorsque l'armée française partit pour la frontière, quel principe, quelle idée, quel intérêt allait-elle défendre? C'était la force dynastique qui se mettait en branle : Napoléon III était menacé par la partie honnête et vivante de la nation française — représentée au Corps législatif et dans quelques journaux comme le *Temps*, le *Siècle*, etc., — et cette minorité ardente, tenant le pouvoir despotique en échec, semblait prête à le vaincre.

Donc, les soldats français, depuis le maréchal jusqu'au simple soldat, ne représentaient que la violence au service de la corruption. Par un bonheur bien rare, hélas ! dans l'histoire des peuples, une mauvaise cause fut perdue, le promoteur de la guerre se fit écraser, aux acclamations du monde intelligent.

Le succès de temps à autre peut bien être du côté du droit.

Ce n'était pas la France qui combattait l'Allemagne, tant que Napoléon III pouvait librement parcourir les chemins de fer du Nord et de l'Est, en cherchant la victoire avec un effarement qui n'avait d'égal que son incapacité.

Cette armée-là, je le répète, n'était que l'armée d'un homme.

Mais après Sedan, c'est véritablement à la nation française que s'attaquait Guillaume Ier. Toutes les finesses

diplomatiques n'empêcheront pas cette vérité d'être une vérité.

Il n'y avait plus en France après la capitulation de Sedan —Metz étant bloqué — cent mille soldats français. Ces soldats étaient enfermés dans les forteresses; le quart peut-être se rendit à Paris, et quelques régiments en désordre allèrent se reformer derrière la Loire. On peut donc dire que la république a eu cette puissance, de galvaniser un peuple que vingt années de torpeur sociale et de déshonorant mutisme avaient conduit au plus profond abaissement. Rendue à elle-même, la France a retrouvé un peu de cette virilité qui a été une des causes de sa grandeur passée.

Il ne faut que comparer la guerre de 1866 à celle de 1870 pour avoir la conviction que la France est infiniment plus vivante que l'Autriche.

Est-ce seulement le danger, ou un véritable réveil, qui lui a donné cette énergie inattendue? L'avenir nous l'apprendra. Quoi qu'il en soit, le courage civique qu'ont montré Paris et la France a été une joyeuse surprise pour bien des gens qui prophétisaient loyalement un effondrement complet du peuple français. Le roi Guillaume lui-même a dû être étonné que la ville corrompue par excellence, — la ville de Napoléon III et de Morny, des Baroche et des Duvernois, des Persigny et des Pierre Bonaparte, des filles et des viveurs, du *Gaulois*, du *Figaro*, de *Paris-Journal*, du *Pays* et de la dynastie des Cassagnac — que cette ville ait pu en deux mois, sous l'impulsion de quelques hommes fermes et convaincus, montrer dans la résistance une ténacité qu'on n'avait même pas trouvée dans des armées organisées.

La guerre n'est pas finie (7 décembre); il me semble que le roi de Prusse et ses conseillers doivent au fond de leur conscience se repentir de s'être acharné contre Paris et la France. Que faire d'un peuple qui ne veut pas se rendre? L'exterminer!... Il faudra le temps. Et si les Français ont résolu de se défendre contre leur ennemi —

car le roi de Prusse est devenu leur implacable ennemi — quelle sera la fin de cette lutte gigantesque de la monarchie prussienne contre une nouvelle république?

Pour qui faut-il faire des vœux aujourd'hui? Qui a le droit pour lui, des deux lutteurs? Évidemment, la république française anéantie, c'est le triomphe de l'autocratie slave et germanique. La démocratie sera vaincue pour un siècle peut-être. L'autocratie et le militarisme seront les maîtres de l'Europe. Nous, les petites nations, on nous bâillonnera, et si nous ne voulons pas nous laisser bâillonner, on nous dévorera.

Le droit est avec la France depuis Sedan. Ni M. de Bismark ni le roi Guillaume ne veulent en convenir. Ils se sont engagés dans une impasse dont ils espèrent sortir non-seulement avec gloire, mais avec honneur. Avec gloire — peut-être! la gloire est un mot vide et musical, dont la sonorité charme les amateurs de carnage; mais avec honneur, ce n'est plus possible.

« La cour » prussienne a semé la haine en France à pleines mains; elle récoltera la haine. Si encore ce n'était que la cour! Mais le peuple allemand sera considéré comme le complice de son maître, et cette haine ne s'éteindra que dans de nouvelles guerres, dans des flots de sang.

Le roi de Prusse cependant, nouveau César, devrait savoir mieux que personne que la fortune est capricieuse et que les nations ont des réveils terribles, même après les plus terribles défaites...

Pourquoi la France de 1870 ne reprendrait-elle pas le rôle de l'Allemagne de 1813?...

FIN.

Schreber (docteur M.). Opvoedingsleer. Een boek voor vaders en moeders, vrij naer het hoogduitsch door Frans de Cort, in-8°. fr. 2 »

Histoire de la Révolution belge de 1830, et histoire de la Belgique jusqu'à 1860, par C. Gemelli et le docteur P. Royer. 1 gros vol. gr. in-8°. 2me édit . . . . fr. 3 50

Le Poittevin de la Croix. Excursion d'Anvers à Rotterdam. 1 vol. in-18 avec carte . . . . fr. 1 50

Verhaegen (avocat). Études du droit public. 1 vol. in-12. fr. 3 »

Desoer (avocat). La justice criminelle en Belgique, in-8°. . . . 0 60

Hauux (Ed.). Orthographe rationnelle ou écriture phonétique. Moyen d'universaliser rapidement la lecture, l'écriture, la bonne prononciation et l'orthographe. 1 vol. in-12 . . . . fr. 3 »

Gervinus. Introduction à l'histoire du 19me siècle. Traduit de l'allemand. 1 vol. in-8° . . . . fr. 2 »

Katschonowski. Daniel Webster, sa vie et ses œuvres. 1 vol. in-12. . . . . fr. 1 50

Oetker (F.). Le mouvement flamand. . . . . fr. 1 »

Les partis et le pays, par un Belge qui tient à sa nationalité . . . . fr. 0 50

Sawaszkiewicz. Notice sur la vie de J. Lelewel . . . . fr. 1 25

Reinsberg (baronne J. de). La vie intellectuelle des Flamands. Das geistige Leben der Vlamingen. 3 Bände in-8° . . . . . . fr. 7 50

Heerklotz (A.). Ein Frühling. Originalnovelle. In-32 . . fr. 1 »

— Wallonisch und Vlamisch, Schilderungen aus dem belgischen Volks- und Gesellschaftsleben. In-32 . . . . fr. 1 »

Douby. Les ouvriers, épisodes bruxellois. In-32. . . . . . . fr. 1 »

Burger (W.). Musées de la Hollande. 2 vol. in-12 . . . . fr. 7 »

— Trésors d'art en Angleterre. 1 vol. de 500 pages in-12. . . fr. 3 50

— Galerie Suermondt à Aix-la-Chapelle. . . . . fr. 3 50

— Galerie d'Arenberg à Bruxelles . . . . fr. 3 50

Wouters (A.) (Archiviste). L'ancienne abbaye de Villers. Histoire de l'abbaye et description de ses ruines. Avec vue et carte in-4°. fr. 2 »

Verhaeghe (docteur). Traité pratique des bains de mer. In-12 fr. 3 50

— Traité pratique des maladies nerveuses. . . . . fr. 2 50

— Seebad Ostende. . . . . fr. 2 50

— Du flux et du reflux de la mer, avec cartes et pl. explicatives. fr. 1 75

— La phosphorescence de la mer, sur la côte d'Ostende, avec grav. fr. 1 75

Noppe (docteur H.). Efficacité des bains de mer contre les maladies particulières aux dames. 1 volume in-12. . . . . fr. 2 »

Album d'Ostende. Vues de la ville et des environs, scènes des bains, etc. In-4° col. et relié . . . . fr. 25 »

— Noir . . . . fr. 12 »

Album des costumes d'Ostende . . . . fr. 8 »

Cham. Les bains d'Ostende en caricatures. Album in-4° col. fr. 12 »

— noir . . . . fr. 8 »

— Les bains de Blankenberghe en caricatures. Album in-4° col. fr. 12 »

— noir . . . . fr. 8 »

Album de Blankenberghe. In-4° . . . . fr. 10 »

— Souvenir de Bruxelles en forme d'une rose, 28 vues des principaux monuments, portraits de la famille royale . . . . fr. 1 »

— Souvenir d'Ostende . . . . fr. 1 »

Album de Spa, avec 12 magnifiques vues in-folio. . . . fr. 10 »

Album d'Aix-la-Chapelle, avec 12 magn. vues in-fol. fr. 10 »

Panorama de Bruxelles. In-folio. . . . . fr. 10 »

Bruxelles. — Imp. de Ch. et A. Vanderauwera, 8, rue de la Sablonnière.


Stanford University Libraries
3 6105 020 277 872



